Zeitschrift: Anzeiger für schweizerische Geschichte = Indicateur de l'histoire suisse

Band: 18 (1920)

Heft: 1

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

19. JUN. 1920

1920 № 1

962

ANZEIGER

für

Schweizerische Geschichte

INDICATORE DI STORIA SVIZZERA | INDICATEUR D'HISTOIRE SUISSE

□□□

Herausgegeben von der Allgemeinen geschichtsforschenden Gesellschaft der Schweiz

Publié par la Société Générale Suisse d'Histoire

□□□

Unter ständiger Mitarbeiterschaft von

Carl Brun, Robert Hoppeler, Wilhelm J. Meyer, Hélène Naef-Revilliod, Helen Wild

redigiert von

Paul E. Martin und Hans Nabholz

51. Jahrgang – N. F. Band 18 51me année – N. S. Tome 18

BIBLIOTHEK D. EIDG. TECHNISCHEN HOCHSCHULE ZÜRICH

BUCHDRUCKEREI K. J. WYSS ERBEN, BERN
1920

Der «Anzeiger» ist Verbandsorgan des Vereins schweizerischer Geschichtslehrer.

L'Indicateur est l'organe officiel de la Société Suisse des professeurs d'histoire.

Abonnementspreis: Fr. 5.— jährlich für 12—15 Bogen in 4 Nummern.

Man abonniert bei den **Postbureaux,** in den **Buchhandlungen** und direkt bei **K. J. Wyss Erben,** Buchdruckerei, **Bern,** Für Postabonnemente 20 Cts. mehr.

Die Mitglieder der Geschichtsforschenden Gesellschaft erhalten den Anzeiger **unentgeltlich.**

Abhandlungen und andere Beiträge in deutscher und italienischer Sprache sind an Staatsarchivar **H. Nabholz,** Staatsarchiv **Zürich,** zu richten.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren (selbständige Werke und Separatabzüge) an die gleiche Adresse.

Abonnement Fr. 5.— par an. L'Indicateur paraît quatre fois par an, en cahiers de 48 à 60 pages.

On s'abonne auprès des **Bureaux de poste,** des **librairies** ou directement à l'imprimerie **K. J. Wyss Erben, Berne.** Pour les abonnements postaux 20 cts. en plus.

L'abonnement est **gratuit** pour les membres de la Sociéte générale suisse d'Histoire.

Les manuscrits des travaux rédigés en français doivent être adressés à M. **Paul E. Martin,** Archiviste d'Etat, Hôtel de Ville, Genève; les ouvrages, tirages à part etc., envoyés pour compte-rendu, à M. **H. Nabholz,** Archiviste d'Etat, **Zurich.**

INHALT — SOMMAIRE

Seite

Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine. Etude de Ferd. de Saussure † publiée et annotée par *L. Gauchat,* Zurich . . . . . 1—11
Genfer Handelsbücher des 15. Jahrhunderts von *Hector Ammann,* Aarau . . . 12—24
Zur Frage der Gewinnung Bellinzonas von Dr. *K. Tanner,* Schiers . . . . . 24—30
Zur Kinderfahrt von 1458 von *Hans Morgenthaler,* Bern . . . . . 30—31

Besprechungen. — Comptes-rendus

Aktensammlung zur Geschichte der Berner Reformation. 2. und 3. Lieferung. (Prof. Dr. W. Köhler, Zürich 35
L. Cavelti, Caspar Decurtins. (Privatdozent Dr. F. Vischer, Basel) 37
Mitteilungen [St. Galler] zur vaterländischen Geschichte. Bd. XXXV. (Prof. Dr. Pl. Bütler, St. Gallen) 33
Registres du Conseil de Genève. T. VII. (D. Imesch, Sitten) 34
Fr. Schaltegger, Thurg. Urkundenbuch, 2. Bd. (Prof. Dr. Pl. Bütler, St. Gallen) . 32
G. Strickler, Geschichte der Familie Hürlimann (Prof. Dr. G. Meyer v. Knonau, Zürich) 38
Neue histor. Literatur über die deutsche Schweiz, bearbeitet von *C. Brun* . . . 40
Revue des publications historiques de la Suisse romande par Hélène Naef-Revilliod 56

Mitteilungen — Chronique

Historische Vereine 68
Johannes Dierauer 76

Le nom de la ville d'Oron à l'époque romaine.[1])

Etude de Ferdinand de Saussure † publiée et annotée par L. Gauchat.

Dans l'Itinéraire antique qui porte le nom d'Itinéraire d'Antonin[2]), le chapitre qui donne la route de Milan à Mayence a un intérêt particulier pour la Suisse. La route passe par le Grand-St-Bernard, appelé

[1]) F. de Saussure avait une prédilection pour la toponymie. Outre la communication sur Oron, faite à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, dans la séance du 28 mars 1901, il a laissé le manuscrit d'une autre communication, faite à la même société le 29 janvier 1903, sur l'origine de Genthod, Ecogia et Jura. D'après ses papiers, il s'est aussi occupé d'autres noms de lieux. L'étude sur Oron, que nous publions ici, répondant à un vœu souvent exprimé, est un vrai modèle de recherche toponymique. L'auteur a tout fait pour la rendre solide: il s'est notamment rendu sur les lieux, il a parcouru le chemin décrit par les itinéraires antiques et a exploré sur place, très en détail, les conditions phonétiques de son problème, comme le prouvent une quantité de notes laissées par lui. Ce travail met fin à un long débat. Sa thèse a été acceptée par Ch. Pasche, La contrée d'Oron (Lausanne, 1895), par M. H. Jaccard, Essai de toponymie (Mém. et doc., Lausanne, 1906) et par M. E. Muret dans la notice étymologique du nouveau Dictionnaire historique du canton de Vaud (treizième livraison, parue en 1917, sous Oron). Mais la fausse identification Bromago-Promasens, inconcevable aux yeux d'un linguiste, continue à être reproduite dans des manuels scolaires et dans des ouvrages géographiques, historiques et archéologiques, d'où il est temps qu'elle disparaisse. Le Dictionnaire géographique Attinger l'accueille encore, bien que dubitativement, sous Promasens et ne donne pas d'étymologie sous Oron. Dans son ouvrage monumental Itineraria romana (Stuttgard, 1916), M. K. Miller hésite entre Oron et Promasens, mais il imprime le premier en caractères espacés, ce qui fait présumer qu'il lui donne la préférence (p. 126). Les conclusions de F. de Saussure ont rencontré de la résistance de la part des historiens fribourgeois, peinés peut-être de se voir ravir une station romaine. On lit dans un compte rendu d'une séance de la Société d'histoire de Fribourg (Archives IX, 1908, p. 150): «MM. Max de Diesbach, Ducrest et Stadelmann font observer que la conclusion du savant genevois manque de justification rigoureuse. Il est facile d'alléguer une erreur de copiste: autre chose est de la prouver. En ce qui concerne Oron, les documents les plus anciens désignent cette localité sous le nom de Auronum. Les déductions philologiques de M. de Saussure ne sont rien moins que probantes». Du reste, l'attitude de ces messieurs est excusable: ils n'ont eu connaissance de l'étude de F. de Saussure que par un communiqué paru d'abord dans le Journal de Genève du 7 avril 1901 qui passa ensuite dans la Liberté du 11 avril et le tome IX (1901) de la Revue historique vaudoise. S'ils avaient pu écouter de Saussure, ils auraient reconnu qu'il avait pris soin de combattre d'avance leurs arguments et ils se seraient probablement rangés à son avis.

Le texte suivant reproduit textuellement la communication de 1901; nous ne nous sommes permis que quelques suppressions et de légères retouches. Nous avons tenu à reléguer en notes quelques remarques que nous jugeons utiles pour mettre le travail au point.

[2]) Daté en dernier lieu par K. Miller, op. cit., d'environ 300, sous Dioclétien.

Summo Pennino[1]), d'où elle se dirige naturellement sur Martigny, *Octoduro*, puis sur *Penne Locos*, Villeneuve. Les étapes indiquées immédiatement après *Penne Locos*-Villeneuve sont: *Vibisco* — 9 milles, *Bromago* — 9 milles, *Minnodunum* — 6 milles (*Aventiculum Helvetiorum* — 14 milles.)

Bromago, la station intermédiaire entre Vevey et Moudon, a arrêté tous les archéologues par la difficulté de retrouver, soit d'après le nom, soit d'après les données géographiques ou autres, une localité moderne bien évidemment désignée comme étant le *Bromagus* antique. Il s'est créé une question de *Bromagus*, question qui a été abordée successivement par tous ceux qui ont eu à parler de la géographie antique de la Suisse, et particulièrement par les savants de notre pays. Toutefois nous voyons se former dès le 16e siècle une opinion assez générale, qui place *Bromagus* au village fribourgeois de *Promasens*, à huit km. au sud de Moudon, sur la route qui conduit à Vevey.

La quasi-unanimité des archéologues a donc placé *Bromagus* à *Promasens*, car je ne crois vraiment pas devoir parler de quelques opinions divergentes et sans importance, ou tout à fait fantaisistes, comme celle qui veut que *Bromagus* soit la ville actuelle de *Romont* ou au lac de *Bret*[2]). Aller de Vevey à Moudon par Romont serait comme de passer par le col de la Faucille pour se rendre de Genève à Nyon, et il n'y a aucune discussion sérieuse possible sur de pareilles hypothèses. L'avantage que nous avons précisément pour essayer de fixer l'endroit de cette étape romaine, avantage sur lequel je me permets d'attirer dès à présent l'attention, c'est qu'il ne peut s'agir que des localités situées en ligne droite[3]) entre Vevey et Moudon. En effet la route de Vevey à Moudon n'a jamais cessé d'être une ligne droite, comme elle l'est aujourd'hui, non seulement en prenant la carte fédérale, mais même si on jette les yeux sur la carte vélocipédique du Touring-Club (ce que je cite comme la meilleure preuve de la communication toute facile entre Vevey et Moudon). Cette ligne droite vers Moudon est aménagée et nécessitée par la nature même, qui a laissé, droit au-dessus de Vevey, la grosse échancrure de montagnes permettant, même au piéton, d'atteindre en deux heures la vallée de la Broye.

---

[1]) Les itinéraires citent habituellement les lieux sous la forme de l'ablatif-locatif. De là le fameux Bromago qui fait l'objet de cette étude. Voir la représentation cartographique de ce tronçon d'itinéraire aux col. 73-74 de l'ouvrage de Miller. Cet auteur admet qu'à partir de Bromago, dans la direction d'Avenches, les distances de l'ancien itinéraire sont indiquées non plus en milles romains, mais en lieues gauloises.

[2]) Bromagus est par exemple inscrit dans le voisinage du lac de Bret sur la première carte de l'Hist.-geogr. Atlas der Schweiz par J. K. Vögelin et G. Meyer von Knonau.

[3]) Les voies romaines sont avant tout des routes militaires!

Bonstetten a bien reconnu cela dans sa carte archéologique du canton de Vaud et il fait passer la voie romaine, dont il y a d'ailleurs de nombreux restes, non par Chexbres ou le lac de Bret, mais tout droit au nord de Vevey par Attalens-Granges.

Lorsque l'on fait soi-même ce chemin et que l'on débouche un peu après le village de Granges sur la plaine de la Broye, le premier objet qui s'aperçoit et qui attire la vue sont les tours du château d'*Oron*, situé sur une des hauteurs qui dominent le cirque creusé par la rivière; et comme, en même temps, ce point marque pour ainsi dire exactement le milieu du trajet à parcourir jusqu'à Moudon, la question se pose invinciblement de savoir ce qui a déterminé en somme les archéologues à choisir si unanimement Promasens comme l'étape romaine entre le lac et Moudon. D'une part ce village forme une très mauvaise étape, puisqu'il est aux deux tiers du chemin (il n'y a que 8 km. vers Moudon, mais 16 vers Vevey); d'autre part rien ne le distingue à première vue comme un endroit qui aurait eu quelque importance particulière dans le cours des siècles, alors que les vieilles tours d'Oron sont là pour témoigner au moins pour le moyen âge du contraire.

Les raisons qui ont fait donner la préférence à Promasens sont évidemment: en première ligne le nom, c'est-à-dire la ressemblance de nom avec *Bromagus;* en second lieu les distances indiquées dans l'Itinéraire et la Table de Peutinger[1]); enfin aussi, pour ce qui concerne Bonstetten[2]), des débris de constructions romaines retrouvés au nord de Promasens.

De ces trois ordres de considérations on peut dire tout de suite qu'il n'y a de sérieux que le premier. Ce qui est propre à fixer chacun sur la valeur qu'il convient d'attacher[3]) [aux anciennes indications de distances, c'est que la distance Moudon-Avenches est fausse de plus

[1]) Cette ancienne carte du monde alors connu est attribuée par K. Miller à Castorius et datée d'environ 365. Les distances de Minoduni (Moudon) à Viromagus (Bromago) et de ce dernier à Vivisco (Vevey) y sont de 6 et de 9 (milles ou lieues) et concordent donc avec les indications de l'Itinéraire d'Antonin.

[2]) Voir en particulier son article Où était Bromagus? dans l'Anzeiger für schweizerische Altertumskunde, tome III (1876), p. 706. Bonstetten rappelle qu'on a identifié la station romaine avec Promasens, Bret, Romont, Rue (!), Oron. Il se prononce plutôt en faveur de Promasens à cause de débris romains trouvés à 500 m. au nord-est de cette localité. Nous n'avons pas pu découvrir quel savant s'était prononcé en faveur d'Oron. M. van Berchem, dont une lettre sur ce sujet se trouve parmi les papiers de Saussure, n'a pas mieux réussi que nous. Serait-ce le Hongrois Katancsich (Ire moitié du 19e siècle), nommé dans Desjardins, Géographie de la Gaule, p. 251, où on trouve, sous Viromagus, une liste des identifications de ce nom? Une copie de cette liste se trouve parmi les matériaux de Saussure.

[3]) Ici le texte est tronqué et nous sommes obligés de suppléer. Nous le faisons d'après une petite esquisse géographique dessinée en marge et divers brouillons de l'auteur.

d'un tiers dans le même itinéraire. Il est d'autant plus évident que les distances infimes comme Vevey-Oron, ou Vevey-Promasens n'ont aucune signification qui vaille la peine d'être discutée]. Pour ce qui est des restes de substructions romaines, dont parle Bonstetten, outre qu'elles ne sont pas à Promasens même et qu'elles s'étendent sur un long espace entre Blessens et Ecublens, Bonstetten dit lui-même: «l'inspection des débris romains indique moins une ville qu'une agglomération de villas séparées les unes des autres par des jardins et des champs». Dans ces conditions et étant donné que de pareils débris se retrouvent un peu partout le long des voies romaines, il me semble que leur signification reste excessivement vague.

C'est donc bien avant tout la ressemblance de son entre *Promasens-Bromagus* qui a séduit les archéologues. Il semble même qu'on ait parfois quelque peu aidé la nature, ou du moins l'hypothèse, en pratiquant une déformation du nom moderne. Au 16e siècle Aegidius Tschudi *(Gallia Comata)* écrit *Bramasens* au lieu de *Promasens,* comme pour le faire ressembler davantage[1]). De même Simmler *(Vallesiae descriptio): Bramagum* vicus, *Bramasans* hodie. Guillimann en 1598: *Bromasin.* Ce *B* est absolument inconnu dans le pays et il est contraire à toute probabilité ou possibilité qu'on ait eu successivement *B* et *P* dans ce même nom.

Mais ce qui nous dispense par bonheur de creuser plus longtemps cet essai d'identification, c'est que pour faire sortir *Promasens* de *Bromagus,* il faut avant tout que *Bromagus* existe. Or *Bromagus,* sur

[1]) L'orthographe de ce nom de lieu a varié au cours des siècles; on lit aussi Promesens, Promaisens, Parmesans, Pormasens, Promagens (Stadelmann, Etudes de toponymie romande, Fribourg, 1902, p. 87—88). Pro-, Por- représentent une métathèse fréquente dans nos patois. La dernière forme est calquée sur la prononciation locale, qui est Promajin ou Proumajin. Il n'y a pas trace d'un B initial dans les archives. A noter que M. Stadelmann n'est pas partisan de l'identification avec Bromagus. Il dit: «Nous sommes loin de partager l'opinion de ceux qui identifient Promasens avec le nom de l'ancien vicus helvète Bromagus. Nous ne contestons nullement la possibilité que le bourg helvéto-romain se soit trouvé en ce lieu, ni la valeur des arguments archéologiques qu'on peut alléguer en faveur de cette opinion, mais nous croyons pouvoir affirmer qu'un argument basé sur la ressemblance des deux noms, Bromagus et Promasens, est dépourvu de valeur». En tout cas Promasens, en allemand Promasing, est un de ces noms typiques en -ingen, fréquents dans la contrée. Il perpétue le souvenir d'un établissement germanique, qui ne peut, par conséquent, avoir existé à l'époque romaine. Comme -ingen s'attache d'habitude à un nom d'homme germanique, les syllabes Promas- doivent représenter un radical de cette espèce. Celui-ci n'a malheureusement pas été sûrement identifié jusqu'ici. Ni Förstemann ni d'autres recueils de noms germaniques ne contiennent rien d'approchant. M. Stadelmann fait valoir un Promas, rencontré «au milieu des noms presque exclusivement germaniques des membres de l'antique couvent de S. Modeste, à Bénévent» et Promasius, «nom d'un saint personnage mentionné dans les Petits Bollandistes», mais il n'est pas sûr que le second soit un Allemand, et la première mention reste bien isolée et éloignée.

lequel on a tant disserté, pourrait bien n'être qu'une faute de copiste d'après l'inspection des manuscrits de l'Itinéraire d'Antonin, et il y a même les meilleures raisons pour le croire. Entre tous les manuscrits qui nous sont conservés on s'accorde à regarder comme le meilleur le manuscrit de l'Escurial du 10e siècle, ou plutôt à le placer tout à fait hors pair avec un Parisiensis qui est de même famille; dans une foule de cas où le nom d'une localité était estropié par tous les autres manuscrits, le codex de l'Escurial a permis de rectifier le nom à lui seul. Indépendamment de son excellence paléographique, il est remarquable aussi en ce que son contenu est libre de toute surcharge ou modification postérieure à Dioclétien. C'est ainsi que des provinces qui ont changé de nom sous Constantin ont encore le nom ancien dans le manuscrit de l'Escurial.

La leçon de ce manuscrit, et également du Parisiensis, n'est pas *Bromago*, mais *uromago*. Nous voyons s'évanouir les ressemblances avec *Promasens*, mais en revanche une ressemblance qui commence à se dessiner, c'est celle avec *Oron*.

Avant d'y tourner notre attention, il est seulement nécessaire d'indiquer ce qui corrobore au point de vue paléographique la justesse de la leçon *uromago*. C'est d'abord le fait qu'on ne comprendrait que difficilement, si *bromago* était la vraie leçon, comment un scribe a changé *bro=* en *uro=* (ou en *vro=*), car les scribes romans n'avaient pas de répugnance à un mot commençant par *br=*. Supposons l'inverse: *uro=* ou *vro=* pouvait tout naturellement devenir *bro=* [1]). La Table de Peutinger a *uiromagus*, faute greffée sur *vromagus*, confirmation indirecte, mais très solide, de *uromagus*.

[1]) De Saussure cite ici comme exemples entre parenthèses les mots birgo pour virgo et Borbitomagus, aujourd'hui Worms. Ces exemples ne sont pas très bien choisis, car ils ne contiennent pas le groupe initial vr= et le deuxième paraît avoir un B primitif; je n'ai du moins jamais rencontré ce nom avec un V. Si de Saussure veut dire que dans la confusion entre b et v qui sévit à partir du Ier siècle, on trouve bien plus souvent à l'initiale b pour v que le contraire, il aurait pu citer Parodi, B e V nel latino volgare, Romania XXVII (1898), p. 180: «Nel Corpus [inscriptionum] il b iniziale sembra raramente alterato, mentre il v è scritto b con straordinaria frequenza. Gli esempi della seconda specie contano a centinaia, mentre quelli di b in v si riducono press'a poco ai seguenti:» Suivent 18 exemples. Mais de Saussure pouvait faire valoir surtout le fait qu'aucun mot latin ne commence par le groupe vr, tandis que br= est assez répandu. Un uromago écrit vromago et compris comme vr= (spirante + r) se transformait donc facilement en br=. Le scribe de la Tabula Peutingeriana, victime de la même erreur, s'est tiré d'affaire en intercalant un i. D'Arbois de Jubainville lit également Uromagus. Il dit (Recherches sur l'origine de la propriété foncière, p. 399): «une inscription trouvée à Bordeaux porte le nom celtique d'Uromagus, champ d'Uros, nom probable d'une station romaine de Suisse». Mais il l'identifiait encore avec Promasens, comme il ressort de ses Premiers habitants de l'Europe, II, p. 269.

Il est précieux de pouvoir ajouter que Mommsen en a jugé ainsi. Sans dire les raisons qui l'ont décidé, l'éditeur du Corpus donne au tome XII la reproduction du fragment de l'Itinéraire de Martigny à Avenches, avec *Uromago*. La seule chose étonnante, c'est qu'avec cela Mommsen persiste à placer *Uromago* à *Promasens*, comme ses prédécesseurs, et ne mentionne même pas *Oron*.

Or la correspondance linguistique d'un latin *Uromagus* et d'un français *Oron* est absolument parfaite; je ne parle pour le moment que de la syllabe finale. Tout le monde sait qu'on trouve sur le territoire de la Gaule une grande quantité de ces noms en *-magus*, formés du gaulois *-magos* «le champ». Ces noms étaient accentuées sur l'antépénultième, et par suite ont régulièrement perdu leurs deux syllabes finales.

Noviómagus	—	*Noyon*	*Tornómagus*	—	*Tournon*
Mosómagus	—	*Mouzon*	*Rigómagus*	—	*Riom*
Argantómagus	—	*Argenton*	**Urómagus**	—	**Oron**[1]).

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que le linguiste n'est pas seul à trouver son compte à cette nouvelle identification; j'ai déjà fait remarquer qu'on comprenait la raison d'une station romaine à Oron, parce que ce point est exactement à mi-chemin entre Moudon et Vevey; on pourrait ajouter qu'il représente aussi l'endroit où on quitte la vallée

[1]) Il serait facile d'allonger cette liste à l'aide de Holder, Alt-celtischer Sprachschatz, II, 384—5, où l'on trouve le catalogue à peu près complet des noms de cette formation, ou des ouvrages qui en examinent de plus près le sens: G. Dottin, Manuel pour servir à l'étude de l'Antiquité Celtique[2], p. 434—438, 1915 (on y remarque aussi notre Uromagus) ou de H. Gröhler, Ueber Ursprung und Bedeutung der französischen Ortsnamen I (1913), p. 111—118. Magos «champ» existe encore avec ce sens dans les langues celtiques modernes. Il s'est mieux conservé qu'en gallo-roman, au point de vue de la forme, dans les noms de lieux des pays germanisés: Marcomagus-Marmagen, Durnomagus-Dormagen, Rigomagus-Remagen (Prusse rhénane); Noviomagus-Nymegen, fr. Nimègue (Hollande). De Saussure ne s'est pas exprimé tout à fait exactement en disant qu'en gallo-roman ces noms étaient accentués sur l'antépénultième et devaient par conséquent perdre leurs deux dernières syllabes. Les mots latins offrant cette accentuation gardent au contraire en vieux français un e final: computu-compte, vendere-vendre, etc. Cette loi ne frappe cependant que les mots ayant conservé ce rythme jusqu'au 7e siècle. Ceux qui avaient précédemment subi la syncope ou la contraction, perdent leur voyelle finale: cal'du-chaud. Les noms en -ómago avaient perdu leur -g- au plus tard au 6e siècle. On lit ainsi Rotomao sur une monnaie mérovingienne de 511. Ces formes en -mao, -maus sont très fréquentes dans ce siècle. La désinence inusitée -ao a été ou bien contractée en -o ou bien assimilée à la terminaison vulgaire habituelle des substantifs masculins et neutres: servum, vinum et est tombée dans la suite. Ainsi s'explique que de magos il ne reste finalement que l'm initiale, absorbée par la nasalisation de la voyelle précédente; cela fait comprendre des formes courantes au moyen âge, telles que Noviomum, pour l'ancien Noviomagos, etc. Voir Östberg, Les voyelles vélaires accentuées, la diphtongue au et la désinence -avus dans quelques noms de lieux de la France du Nord (Upsala, 1899), p. 53—60, et Stimming, Labiale und Palatale vor u der Endung im Französischen, Zeitschr. f. rom. Phil., XXXIX, p. 132.

pour entrer vers Vevey dans la région montagneuse et qu'il y avait donc sinon un intérêt stratégique du moins un intérêt de police pour la sécurité des voyageurs sur la grande route d'Italie à placer là un poste militaire. Quoi de plus vraisemblable que de penser que le château actuel marque l'endroit même où était logé le *præsidium* romain, comme cela est arrivé en tant de lieux. Ce n'est pas tout. On ne peut manquer d'être frappé, en visitant Oron, qui porte le nom pompeux d'Oron-la-ville, de l'insignifiance de cette «ville» comme agglomération d'habitants; ce n'est pas même un gros village en réalité. Malgré cela Oron est chef-lieu de district, siège d'un tribunal, lieu de foire 11 fois par an. A quoi tient ce fait, sinon que le château était précédemment résidence de baillis bernois? Et ce choix du gouvernement bernois lui-même? Uniquement motivé par l'importance qu'avait eue le château comme résidence des comtes de Gruyère, qui eux-mêmes n'avaient jeté leur dévolu sur ce lieu qu'à cause du lustre qu'il tirait de la vieille famille féodale d'Oron. Et ainsi en remontant de proche en proche il paraît également clair que la seigneurie d'Oron trouve la raison historique dans le vieux castellum romain. Je ne fais que supposer une suite de choses toute banale pour les historiens, mais j'ai voulu dire que la nullité même de la localité d'Oron paraît imposer plus qu'ailleurs la nécessité de trouver une explication de l'importance traditionnelle de ce lieu, comme centre administratif, et que cette explication ne se trouve que dans *Uromagus* romain, à ce qu'il semble[1]).

Si les considérations développées jusqu'ici semblent assez concordantes pour désigner Oron comme l'emplacement de la station romaine cherchée par les géographes et les historiens, il est en revanche nécessaire de ne pas cacher l'objection principale qui se dresse au premier moment contre cette identité, objection que nous espérons du reste détruire. Cette objection dirimante à première vue, c'est qu'Oron porte dès le haut moyen âge un autre nom latin qu'*Uromagus:* nous trouvons cette localité désignée du nom d'*Auronum* dans plusieurs chartes, dont la plus insigne est la pièce connue sous le nom d'*Actes du concile d'Agaune,* se rapportant à l'an 516. C'est la fameuse charte de constitution ou de restauration de l'abbaye de St-Maurice, dans laquelle Sigismond, deuxième roi de Bourgogne, fait donation entre autres de différentes localités du pays de Vaud, parmi lesquelles *Auronum-Oron.* Il est clair, vu la date de 516, que toute supposition tendant à placer

[1]) Ici de Saussure soulève la question, sans essayer de la résoudre, de savoir laquelle des deux localités, Oron ou Promasens, devait se trouver à l'intersection des routes de Vevey à Moudon et de Romont à Lausanne. Nous supprimons le passage, sans vouloir par là contester l'importance du problème.

Uromagus à Oron serait péremptoirement écartée par cet *Auronum*, si la charte devait passer pour authentiquement écrite sous le règne de Sigismond. En réalité aucun historien ne soutient plus cette opinion. Rilliet, Binding, Jahn l'ont tour à tour déclarée apocryphe; malheureusement sans se prononcer sur la date de la falsification. Dans les Annales de la Société d'Emulation de l'Ain, M. Poupardin la fait remonter un peu vaguement à l'époque carolingienne. M. Victor van Berchem, à qui je dois ces diverses références, m'écrit dans une lettre particulière que je lui demande la permission de citer: «Je me demande si l'on ne sera pas amené à admettre une date encore plus récente, peut-être même voisine de celle que l'on reconnaît au plus ancien manuscrit contenant les Actes en question, c'est-à-dire le 12e siècle; il faudrait pour se prononcer une étude un peu longue de la pièce»[1]). Comme nous le voyons, les présomptions sont donc pour que ce document en apparence si grave contre *Uromagus* remonte tout au plus à l'an mille, en prenant une moyenne. Or une pareille date nous suffit pour pouvoir expliquer *Auronum* comme un nom fabriqué par fausse latinisation du nom populaire. La condition linguistique pour ces restaurations erronées du nom latin, dont fourmillent les chartes, est naturellement que le vrai nom ait eu le temps à l'époque donnée de devenir méconnaissable: or je ne crois pas téméraire d'affirmer que d'après la marche régulière des transformations phonétiques il ne devait rien rester de la finale *-ago (Urom[ago])* à la date approximative dont je viens de parler. En d'autres termes on était dans l'impossibilité de deviner sous *Oron* un latin *Uromagus*, et les clercs étaient forcés d'inventer autre chose[2]).

Auronum reparaît dans deux documents qui sont par-contre bien datés, l'un de 1017, diplôme du roi Rodolphe III de Bourgogne, et le second de 1049, bulle du pape Léon IX. Mais nous venons d'admettre que le 11e siècle a parfaitement pu forger *Auronum* et qu'à cette date il n'y a plus d'objection à en tirer.

En supposant accordée la nullité d'*Auronum*, comme preuve du nom ancien d'Oron, j'ai à reprendre où nous l'avions laissée, la question

[1]) Le dernier historien qui en parle, M. Besson, Monasterium Acaunense, 1913, p. 90, s'exprime ainsi: «Ce texte, conservé seulement dans des copies dont la plus ancienne est du XII/XIIIe siècle, diffère sans doute de l'original». Nous devons cette communication à M. van Berchem.

[2]) En effet vers 1000 Oron devait se prononcer déjà comme de nos jours ou à peu près. En 516 on aurait prononcé quelque chose comme Urómao ou Urómo, toujours en faisant abstraction de la voyelle initiale, qui sera discutée plus bas. Auronum rappelle les Noviomum, Rotomum (Rouen), etc. de France. Avec son suffixe inusité -onum il ne rime à rien et doit être classé avec ces fameuses formes savantes de notaires telles que Paterniacum (Payerne) ou Viviacum (Vevey), pour rester dans le voisinage.

de savoir si *Uromagus* satisfait bien et complètement aux exigences linguistiques. La seconde syllabe est en règle, mais il s'agira dès le premier moment pour le romaniste de savoir si nous posons *ûro=* ou *uro=*, avec *u* bref. La différence que cela fait est facilement appréciable, puisque *jûrare, fûmare* font *jurer, fumer,* tandis que *cubare, nutrire* font *couver, nourrir.* Aucun des deux, c'est la remarque que fera tout le monde, ne nous conduit à *Oron,* puisque *uromagus* deviendrait *Ouron* et *uromagus: Uron.*

C'est vrai; ou du moins vrai au premier moment, pour qui raisonne sur le français de l'Ile de France, mais il n'est guère besoin de dire que les noms de localités veulent être considérés à la lumière des lois phonétiques propres à la région elle=même. Les lois du français littéraire ne peuvent ni nous aider ni nous troubler pour leur part, si le phonétisme local est d'accord avec nos suppositions.

Eh bien, en se demandant ce que le dialecte local apporte de particulier à la question, nous voyons que le produit d'un u bref pro= tonique est *o* dans toute la Suisse romande[1]), [témoins nos *bocon, golu, golée,* en regard du français *boucon, goulu, goulée*]. Chacun voit le résultat: *Oron* peut légitimement venir d'*urómagus.*

Ici interviennent les celtisants. Car il est naturel, ayant établi la filiation *uromagus=Oron,* de leur demander si cela représente quelque chose pour eux en celtique. Il est à noter en effet que la plupart des noms en *=magus* sont d'une signification transparente dans leur premier membre[2]).

La réponse est celle=ci: très favorable à *ûro=magus,* très défavorable à *uro=magus.* Le premier signifierait «le champ des aurochs»[3]), le

[1]) L'affirmation est trop générale, mais elle est valable pour la contrée en question. Nous écourtons la série d'exemples allégués, dont quelques=uns demanderaient un commentaire que nous jugeons hors de propos.

[2]) Ici de Saussure note dans son brouillon Moso=magus, Novio=magus, Rigo= magus, Caranto=magus qu'il aura sans doute expliqué à ses auditeurs comme signifiant «champ près de la Meuse, champ neuf, champ du roi, champ de Carantos, nom de personne». Il confirme par le choix de ses exemples l'opinion de M. Gröhler, op. cit., selon lequel magos est déterminé dans les noms de lieux par un adjectif, un appellatif ou un nom propre.

[3]) Plusieurs lettres de M. J. Loth attestent qu'il y a eu échange de vues à ce sujet entre les deux savants. M. Loth rappelle entre autres la composition Broc(c)o= magos «champ du blaireau», actuellement Brumath en Alsace. Ce nom de lieu n'a aucun rapport avec la fausse leçon Bromago de l'Itinéraire d'Antonin. Une contraction pareille n'est pas admissible à cette époque et nous venons de voir que cette leçon n'est pas même autorisée. Dans le premier élément de Uromagos il serait aussi permis de voir le nom d'homme gaulois, bien attesté, Uros, dont l'U paraît avoir été également long, peut=être identique avec le nom de l'animal. M. Muret hésite dans sa notice du Dictionnaire historique du canton de Vaud.

second rien. C'est donc justement ce qui ne peut s'arranger ni avec la phonétique française ni avec la phonétique romande. Car c'est seulement *uro=* bref qui a pu donner *Oron*, et si nous voulons tenir compte de la langue celtique pour ce nom évidemment celtique, il n'y a de salut qu'avec *ûrómagus*. De là un problème au premier moment insoluble.

Ce problème m'a déterminé à faire ce par quoi on devrait toujours commencer dans les recherches de ce genre, c'est=à=dire d'aller voir tout simplement sur place comment on dit *Oron* dans le propre langage du pays. Non pas selon l'écriteau de chemin de fer qui indique la station d'*Oron* aux voyageurs, mais selon ce qui se prononce par tradition authentique dans le patois de la contrée.

A ma grande surprise, j'ai constaté que sur toute l'étendue du pays, non seulement dans la vallée de la Broye, de Palézieux jusqu'à Payerne, mais encore en=dehors, par exemple à Forel, Mézières, Siviriez, et partout sans exception on dit uniquement: *Ouron*. La forme *Oron* est totalement inconnue au dialecte et je dois par conséquent m'excuser maintenant d'avoir retenu l'attention sur elle, comme par trahison, puisqu'elle n'a pas de base véritable[1]). Mais ma première démonstration avait son excuse dans l'idée généralement reçue que le nom d'*Oron* est *Oron*, et il était de mon devoir de faire comprendre aussi ou d'abord les difficultés résultant de cette forme.

Voici maintenant ce qui résulte de la forme authentique *Ouron*, lorsqu'on la compare, bien entendu, aux formes établissant la parité, c'est=à=dire aux formes également patoises. Ce résultat est des plus remarquables, comme dépassant en précision tout ce qu'on pouvait espérer avant de connaître ce patois.

---

[1]) La forme francisée Oruns apparaît dès 1137 dans le Cartulaire de Hautcrêt, où elle alterne avec Orons. Elle a l'air d'un compromis entre le patois Ouron et la prétendue base latine Auronum. S'il n'y a pas Uron en français, conformément à l'étymologie, c'est qu'il n'y a pas de filiation directe entre la tradition celtique locale et la langue littéraire. L'usage local s'interpose et conduit à une hybridation. Sur l's finale des premières mentions voir la dernière remarque *. Les matériaux du Glossaire des patois de la Suisse romande, provenant de diverses parties des cantons de Vaud et de Fribourg, confirment absolument la prononciation patoise Ouron. Le nom n'apparaît nulle part avec O initial. Dans un des cahiers d'enquête de F. de Saussure on lit l'observation suivante: «Les personnes qui prétendront avoir entendu d'un paysan quelconque Oron sont victimes d'une erreur. Il ne faut naturellement pas commencer par demander comment s'appelle Oron. La réponse sera sûrement le nom français. Mais il faut demander par exemple: les tours du château d'Oron, en attirant l'attention sur les tours, pour être sûr que Oron suive selon la naturelle force du dialecte. Dans ce cas je défie qu'on entende jamais autre chose que: lè toua doou tsati d'Ouron».

Je résume en peu de mots: En patois vaudois, nous avons la parité de 4 voyelles latines protoniques comme *o*,

soit *au*: *aurícula*[1])	—	*orol'e*	*o*.
soit *o* bref: *novéllu*	—	*novi*	
soit *ô* long: *plôráre*	—	*pl'ora*	
soit *u* bref: *cubáre*	—	*kova*	

En revanche, la parité de *u* protonique est *ou*:

ainsi	*mûrália*	—	*moural'e*	*ou*,
	epûráre	—	*èpoura*	
	fr. *durée*	—	*douraye*	

tout à fait différent de l'*û* tonique, dont la parité est *ü*: *mü* (mur), *pü* (pur), *dü*=*düra* (dur=e).

Il ne reste plus qu'à conclure: *Ouron* est la propre forme réclamée par les celtistes. Le patois vient à la rencontre de leur opinion et la confirme[2]).

---

[1]) Plus exactement: aurúcula, avec échange de suffixe. Par l' de Saussure note l'l mouillée.

[2]) Nous avons trouvé bon de couper là. En réalité l'exposé se termine par la discussion, non entièrement rédigée, de l'origine de l's final des plus anciennes mentions romanes. Avec sa méthode scrupuleuse, l'auteur ne se tranquillise pas avant d'avoir «enlevé la dernière épine de ce nom d'Oron». Il ne ressort pas avec clarté de son brouillon comment il s'y prenait. La chose n'a du reste aucune importance pour l'identification pleinement réussie d'Oron avec l'antique Uromago. On sait que cette s adventice apparaît très fréquemment dans l'orthographe fantaisiste des chartes. Qu'on y voie une influence de l'ancien cas sujet des substantifs masculins ou des noms en =ingen, écrits tantôt avec, tantôt sans s finale, ou autre chose encore, le fait est que l'étymologiste n'a pas besoin d'en tenir compte. Tout le monde sait qu'Avenches remonte à Aventicum.

Genfer Handelsbücher des 15. Jahrhunderts.

I.

Als Calvinstadt und als geistiger Mittelpunkt von Millionen von Protestanten im 16. und 17. Jahrhundert ist Genf jedermann bekannt, nur verhältnismässig wenige jedoch wissen, dass es schon vorher, im 15. Jahrhundert, ein Ort von europäischer Bedeutung war, nämlich eine grosse Handelsstadt. Weder eine mächtige Industrie noch ein umfassender Aussenhandel haben ihm zu dieser Stellung verholfen, die weder früher noch später eine andere Schweizerstadt erreicht hat, sondern allein seine unvergleichliche Lage. Wohl war Genfs Gewerbe im ausgehenden Mittelalter manigfaltig und reich entwickelt, aber es konnte sich doch bei weitem nicht mit der Basler Schürlitzfabrikation, der St. Galler Leinwandindustrie oder dem Freiburger Tuchgewerbe messen, ganz zu schweigen von der flandrischen oder italienischen Industrie. Wohl trifft man Genfer Kaufleute im 15. Jahrhundert auch in weit entfernten Gegenden, wie zum Beispiel Barcelona oder Frankfurt, aber es sind doch nur verhältnismässig sehr wenige und wir kennen aus Genf keine Grosskaufleute oder mächtige Handelsgesellschaften, wie wir sie in Basel, Bern und St. Gallen finden, die mit ihren Geschäften ganz Europa umspannten, von Spanien bis Polen und Ungarn, von Italien bis zu den Niederlanden. Dafür lag Genf dicht bei dem Kreuzungspunkte zweier der wichtigsten Handelszüge des 14. und 15. Jahrhunderts. Ueber die Walliser Pässe, dem Genfersee entlang und durch den Juraeinschnitt von Jougne führte die Strasse, auf der der Verkehr zwischen Italien und dem Orient einerseits, den Messen der Champagne, den nordfranzösisch-flandrischen Industriestädten und England, dem Haupterzeugungsgebiet der Wolle, andererseits sich zu einem wesentlichen Teile vollzog. Durch das schweizerische Mittelland über Genf, Savoyen und das Rhonetal begann sich in der 2. Hälfte des 14. Jahrhunderts ein reger Handelsverkehr zwischen den mächtig aufstrebenden süddeutschen Städten und dem reichen Südfrankreich und Spanien zu entwickeln. Die Wege waren ja bekannt genug geworden durch die massenhaften Besuche von Gesandten und Bittstellern, von frommen Gläubigen und findigen Geschäftsleuten an dem glänzenden Hofe der Päpste in Avignon (seit 1309), durch die zahlreichen Pilger, die nach dem Grabe des heiligen Jakob im fernen Compostella in Galizien wallfahrteten oder auch durch die Studenten, die sich jahrelang an den

berühmten Hochschulen in Südfrankreich — Avignon, Toulouse und besonders Montpellier — aufhielten. Zu gleicher Zeit waren die Champagnermessen, auf denen im 13. Jahrhundert die Waren von ganz Europa und dem Orient ausgetauscht worden waren, allmählich fast zur Bedeutungslosigkeit herabgesunken. An ihrer Stelle war das flandrische Brügge der Weltstapelplatz geworden. Aber es lag weit im Norden, fast zu weit für Südeuropa, das einen nähern Austauschplatz gut gebrauchen konnte.

So blühte denn Genf, die Gunst seiner Lage ausnützend, auf und seine alten Märkte vermochten einen Teil des Erbes der Champagnermessen an sich zu ziehen. Wohl wurde es als Binnenstadt nicht so gewaltig wie das am Meer gelegene Brügge; die Engländer und Hanseaten besuchten es nicht. Aber auf seinen Messen fanden sich doch während eines Jahrhunderts die Kaufleute aus ganz Frankreich, Nordspanien, den Niederlanden, aus Südwestdeutschland, Burgund und Savoyen, aus Ober- und Mittelitalien ein, um ihre Waren auszutauschen. Weit umher rechnete der Kaufmann mit der Genfer Messe als Zeitpunkt für seine Zahlungen und bestimmte bei Geschäftsabschlüssen Genf als Erfüllungsort. Die italienischen Banken unterhielten dort Zweigstellen und die grossen Kaufhäuser der süddeutschen Reichsstädte besassen in Genf ihre beständigen Niederlassungen. Aus weitem Umkreis kamen aber nicht nur die eigentlichen Kaufleute, sondern auch die Handwerker nach Genf auf die Messe, um dort ihre Erzeugnisse abzusetzen und die nötigen Rohstoffe einzukaufen. Seine grösste Entwicklung erreichte dieses Handelstreiben um die Mitte des 15. Jahrhunderts. Von dem bunten Leben, das sich mehrere Male in jedem Jahre in den engen Strassen und den grossen Kaufhäusern der Bischofsstadt abspielte, und von dem Rufe und der Anziehungskraft, die sie weit und breit genoss, vermag uns noch jetzt das Genfer Bürgerbuch jener Zeit eine Vorstellung zu geben. Zu Dutzenden wurden in jedem Jahre nicht nur Leute aus der engern Umgebung sondern aus ganz Frankreich, Italien und Deutschland als Bürger aufgenommen.

Auf allen Seiten war damals Genf weithin von savoyischem Gebiet umschlossen und dieses Herzogtum zog aus der Blüte der Messen in den hohen Erträgen seiner zahlreichen Zollstellen auch seinen Vorteil. Der gemeinsame Nutzen brachte so die Stadt und Savoyen zu gutem Einvernehmen; letzteres förderte die Messen in jeder Weise. Aber es war eben auch nur ein kleiner, in steter Bedrängnis lebender Staat. Als das politisch und wirtschaftlich weit mächtigere Frankreich eingriff, vermochte es keine Rettung zu bringen. Ludwig XI. errang hier in den sechziger Jahren des 15. Jahrhunderts durch seine ebenso rücksichtslose, wie ge-

schickte Politik auch auf wirtschaftlichem Gebiet wie so oft auf politischem einen vollen Sieg. Es gelang ihm seit 1463 in wenigen Jahren durch ein schlaues Gemisch von Bevorzugungen und Einschränkungen, von Drohungen und Versprechungen an Stelle von Genf Lyon zum grossen Messplatz zu erheben. Bald wurde Lyon dann auch noch der Geldmarkt Europas. Wie wichtig diese Verlegung für Frankreich war, zeigte dann das 16. Jahrhundert. Es war damals nur durch die stete Hülfe der fremden Kaufleute und Banken in Lyon möglich, die ungeheuren Kosten der französischen Ausdehnungsbestrebungen zu decken. Genfs Handelsgrösse aber war jäh gebrochen. Trotz verzweifelten Wiederstandes verlor es seine europäische Bedeutung. Aber noch manches Jahrzehnt lang blieb es eine bedeutende Handelsstadt, der wirtschaftliche Mittelpunkt für das savoysche Gebiet und weite Teile der Schweiz, der auch von den italienischen und deutschen Kaufleuten weiterhin eifrig besucht wurde.

Nun richtete die Bürgerschaft ihre Aufmerksamkeit wieder mehr auf die politische Lage der Stadt. Immer heftiger wurden die Streitigkeiten mit Savoyen, das unterdessen beinahe schon Herr des Bistums geworden war. Diese Zwistigkeiten wurden weiter durch die Annahme der Reformation durch die Stadt bedeutend verschärft. Man griff beiderseits zu den Waffen. In diesen Wirren gingen endlich die letzten Reste der Genfer Handelsmacht um 1530 zu Grunde, während sich die Stadt mit Hülfe und im Anschluss an die Eidgenossen endgültig ihre Unabhängigkeit erwarb. Die Eroberung der Waadt durch die Berner 1536 bildete den Abschluss dieser Entwicklung. Wahrscheinlich wäre die Handelsstellung Genfs auch ohne das Eingreifen Ludwigs des XI. durch die rasche Veränderung der wirtschaftlichen Verhältnisse doch gebrochen worden. Aber vielleicht hätte diese Verzögerung des Niedergangs um einige Jahrzehnte doch genügt, um das endgültige Aufgehen Genfs in Savoyen zu bewirken. Eins ist ja sicher: Hätte der Handel auch fernerhin seine beherrschende Stellung inne gehabt, hätte sich auch fernerhin das ganze städtische Leben um diesen Mittelpunkt gedreht, so würde sich die Bürgerschaft bemüht haben, um jeden Preis jede Störung fernzuhalten und hätte eben auch mit Savoyen auszukommen versucht! So hätte wohl der politische Kampf einen andern Ausgang genommen.

Während die schweizerische Handelsgeschichte im allgemeinen nur an wenigen Stellen genauer erforscht ist, haben die Genfer Messen schon vor längerer Zeit durch Friedrich Borel eine so umfassende Darſtellung gefunden, wie sie nur noch ganz wenige andere Gebiete der Handelsgeschichte aufweisen können.[1]) Aus den Genfer und teilweise auch

[1]) Les foires de Genève au 15. siècle. Genf 1892.

savoyischen Archiven sind dazu von Borel eine Masse von überall zerstreuten, zum Teil schwer zugänglichen Angaben zusammengetragen worden und es ist ihm gelungen, ein anschauliches Bild von der Geschichte und Bedeutung der Messen, von den besuchenden Kaufleuten und aufgeführten Waren zu geben, ja auch die Genfer Industrie und das Strassen- und Zollwesen in weitem Umkreis ist ausführlich geschildert. Leider haben sich über die Anfänge, ja das ganze 14. Jahrhundert überhaupt nur sehr wenige Angaben gefunden und ebenso werden die Nachrichten nach der endgültigen Entscheidung im Kampfe mit Ludwig XI. immer spärlicher. Mit dem Jahre 1500 schliesst Borel seine Arbeit, in etwas willkührlicher Weise, da doch die Weiterführung um nur 2—3 Jahrzehnte bis zum wirklichen Ende der Messen gebracht hätte. Leider ist von allen auswärtigen Archiven nur das Turiner, und auch das offenbar nicht erschöpfend benutzt worden. Auch in Turin wäre sicher noch manches Wichtige zu entdecken, so vor allem in den sehr zahlreichen Zollisten, von denen Borel eine Anzahl abgedruckt hat. Auch die schweizerischen und deutschen Archive enthalten noch viel einschlägigen Stoff, während in den französischen — ich denke an Lyon, Avignon und Montpellier — überhaupt noch nie nachgesucht worden ist. Deshalb ist unter anderm auch der Anteil der deutschen und schweizerischen Kaufleute am Handelsleben Genfs recht kurz abgetan worden. Darauf hat schon Wilhelm Heyd gleich bei Erscheinen des Buches hingewiesen und in einem Aufsatz eine ganze Reihe von Belegen für die regen Handelsbeziehungen Deutschlands mit Genf zusammengestellt.[1]) Bei weitern Nachforschungen über diese Beteiligung der Deutschen bin ich nun im Staatsarchiv Genf auf eine Reihe bisher ganz unbeachtet gebliebener Handelsbücher des 15. und 16. Jahrhunderts gestossen.

Für die Handelsgeschichte des ausgehenden Mittelalters muss der Stoff meistens mühsam aus zahlreichen, vereinzelten und ganz zerstreuten Angaben zusammengesucht werden. Die Korrespondenz der Fürsten und Städte und besonders die Gerichtsakten unterrichten uns meistens nur über Störungen des Handels. Ueber seinen gewöhnlichen Verlauf erfährt man manches vereinzelte aus den Rechnungsbüchern der Städte und aus den Aufzeichnungen der Notare. Einen genaueren Einblick in das Handelsleben, besonders seinen Umfang, erhält man aber fast nur aus den Zollisten und aus den Papieren der Kaufleute selbst. Die ersteren sind nur an sehr wenigen Orten erhalten, so z. B. gerade von manchen der zahlreichen savoyischen Zollposten, wie schon oben erwähnt. Kaufmannsbriefe und vollends Geschäftsbücher sind als Privatpapiere meistens unter-

[1]) Schwaben auf den Messen von Genf und Lyon. Würtemberg. Vierteljahrshefte NF I 1892. S. 374—85.

gegegangen. Man findet sie etwa bei den Gerichtsakten als Beweisstücke beigelegt oder in den Familienarchiven. Von solchen Handelsbüchern sind seit dem Aufschwunge der handelsgeschichtlichen Forschung in den letzten Jahrzehnten manche veröffentlicht, noch mehr bloss beschrieben oder sonst benutzt worden[1]). In der Schweiz sind die Handelspapiere fast durchweg verloren gegangen. St. Gallen z. B. mit seiner grossen Leinwandindustrie und seinem umfangreichen Aussenhandel, besitzt gar nichts aus dieser Zeit, ebenso Zürich. Nur ein einziges Kaufmannsbuch ist bisher bekannt geworden, das der Meltingergesellschaft in Basel, aus dem Ende des 15. Jahrhunderts. Es liegt heute im Staatsarchiv Basel. Hoffentlich kommt bei der jetzt durch die bayrische Akademie der Wissenschaften durchgeführten Verzeichnung aller Handelspapiere dieses Zeitraumes auch für die Schweiz noch etwas zum Vorschein.

Im folgenden möchte ich nun einiges über den Inhalt der Genfer Handelsbücher mitteilen. Da ich vor allem nach Angaben über den deutschen Anteil am Genfer Handel bis zur Reformation suchte, so habe ich einige Bände des 15. und 16. Jahrhunderts, übergangen, die bloss örtlichen Kleinhandel oder Beziehungen mit Lyon aus der Mitte des 16. Jahrhunderts enthalten. Ich mache aber doch hier auch auf diese aufmerksam. Es kann sich hier natürlich auch nicht darum handeln, den Inhalt von mehr als 4000 Seiten völlig auszuschöpfen, sondern ich möchte nur darauf aufmerksam machen, was alles zu finden ist.

II.

Unter den Beständen des Rechnungswesens der Stadt Genf (Tresorerie 1 ter) findet sich auch ein kleiner Band in der Form unserer heutigen Haushaltungsbücher. Er umfasst zwei nur teilweise beschriebene Blätter, bezeichnet 25 und 26, und dann 98 weitere, durchweg beschriebene, mit einer alten Zählung 47—144. Es sind also beträchtliche Teile verloren. Wirklich hat sich auch noch ein Bruchstück von 20 Blättern gefunden, das in Anlage, Papier, Schrift usw. vollständig mit dem erwähnten Bande übereinstimmt, wahrscheinlich also die fehlenden Seiten 27—46 umfasst. Seitenzahlen sind nicht vorhanden, weil die betreffenden Ecken abgerissen sind. Beides sind Bruchstücke des Rechnungsbuches eines unbekannten Genfer Kaufmanns, mit Eintragungen in lateinischer Sprache aus den Jahren 1437—48, davon der allergrösste Teil 1444—47. Der Kaufmann muss auch noch andere Bücher geführt haben, denn einmal ist auf die Seite 102 eines solchen verwiesen. Die Art der Eintragung ist die denkbar einfachste: Auf der einen Seite werden die Guthaben eingeschrieben

[1]) Vergleiche eine Zusammenstellung bei Sieveking: Aus venetianischen Handlungsbüchern. Schmollers Jahrbuch 25/1901 S. 1489 ff.

mit dem Namen des Schuldner, der verkauften Ware, dem Preise, dem verabredeten Zeitpunkt der Bezahlung und der Tagesangabe. Auf der gegenüberliegenden Seite stehen dann die Zahlungen vermerkt. Die Geschäfte werden fast alle an den Messen abgeschlossen und die Zahlung auf die nächste oder irgend eine folgende Messe festgesetzt. Am häufigsten begegnen die Epiphanien-, die Oster- und die Simonis et Judae-Messe.

Der Kaufmann handelt vor allem mit Tuchen, deren Herkunft an einigen Stellen näher angegeben ist. So verkauft er z. B. 1446 2 Ellen Lillertuch für 6 fl. 6 sol. (Bl. 89) und 1447 ein Stück graues Freiburgertuch für 7 fl. (Bl. 144). Die flandrischen Tuche trifft man in jener Zeit ja überall und für das blühende Freiburger Tuchgewerbe war Genf der Hauptmarkt. Ausserdem führt er aber auch noch alle möglichen andern Waren, z. B. Felle, Safran, einmal auch Diamanten. Besonders grosse Beträge setzt er nicht um, aber vielleicht sind noch anderswo solche eingetragen.

Seine Geschäftsfreunde sind zum Teil in Genf selbst angesessen. So 1444 «Colinus helemandi mercerius»[1]), 1446 «suchilliz hospes» (Bl. 89), der bekannt ist als Wirt zum Perserturm[2]) und später mit der Stadt in schwere Streitigkeiten kam[3]), weiter 1447 «nobilis anse aquyneaz, burg. gebenn.» (Bl. 130). Suchilliz ist sicher, die andern sind wahrscheinlich deutscher Abkunft.

Daneben erscheint 1444 ein «Henricus de basillia charrothonus» mit einer Schuld von 12 fl. 9 sol.; die Basler sind ja auch sonst als eifrige Besucher der Genfer Messen bekannt. Woher der «sas alamanus» stammt, der 1446 einen Gulden schuldig ist (Bl. 104), ist nicht zu ermitteln.

Neben diesen wenigen Deutschen finden sich dann zahlreiche Kaufleute aus dem französischen Sprachgebiet, so aus Orbe (Bl. 51), Thonon (Bl. 26), Chalons (Ebd.), wohl aus dem an der Saône, Besançon (Bl. 92); selbst aus Montpellier erscheint 1446 einer (Bl. 94). Dazu kommen verschiedene Male solche aus «Valencia», d. h. wohl aus dem an der Mündung der Isère in die Rhone gelegenen Valence, nicht aus dem in Spanien. Aus dem Jahre 1444 werden auf Blatt 52 allein drei aufgeführt, weitere Blatt 57 und öfters.

Auch die Bruchstücke des Handelsbuches eines kleinen Kaufmanns vermögen also manche willkommene Angaben zu liefern und so gerade die Blütezeit der Genfer Messen ein bischen besser zu beleuchten.

---

[1]) Bürger 1422. Siehe Covelle: Livre des Bourgeois de Genève. Genf 1897.

[2]) Borel S. 96. Auch er war Bürger von Genf, wie aus den «Fiefs de l'évêché» hevorgeht.

[3]) Registres du Conseil Bd. I. öfters. (Genf 1900.)

III.

Weit umfangreicher und bedeutender ist eine Reihe von sieben sehr gut erhaltenen Handelsbüchern von Viertelbogengrösse unter den Beständen der Handelskammer (Chambre de Commerce Nr. 28 bis):

I. Ein Band von etwa 300 Blättern ohne Seitenzahl. Nur die Hälfte ist beschrieben. Bezeichnet ist er als «livre d'obligations» und enthält Eintragungen vom 12. April 1483—29. August 1510.

II. Ein Band von 313 beschriebenen, einer Anzahl leeren und einigen mit ungeordneten Eintragungen versehenen Blättern, bezeichnet «manualle b». 28 November 1489—6. Mai 1492.

III. «Manualle d» mit 277 beschriebenen und einigen Merkblättern. 25. Oktober 1494—12. Februar 1496.

IV. «Manualle g» mit 293 beschriebenen und einigen Merkblättern. 27. August 1498—17. Juni 1500.

V. «Manuale h» mit 328 beschriebenen und einigen leeren und Merkblättern. Dieser Band ist bedeutend grösser als alle übrigen. Die Eintragungen gehen vom 3. Juli 1500—28. September 1503.

VI. «Manuale» von 259 beschriebenen und zahlreichen Merkblättern. 2. Dezember 1510—18. März 1514.

VII. «Manuale» von 260 beschriebenen und 26 Merkblättern. 14. Oktober 1516—11. Juli 1520.

Es sind Geschäftsbücher der Cenfer Handelsgesellschaft Vuarambert. Band I enthält lateinische Schuldverpflichtungen an die Gesellschaft, meist für bezogene Waren. Die Geschäfte erfolgen fast durchweg auf den Messen und die Zahlung wird in der Regel auf die nächste oder übernächste Messe angesetzt. Ihre Leistung wird mit «solvit» vermerkt. Gewöhnlich sind die Waren angegeben, einigemale wird aber auch gesagt, dass die Schuld sich bei einer Abrechnung ergeben habe. Diese Posten sind also aus andern Büchern übertragene Guthaben, deren Begleichung erst in einer gewissen Frist erfolgen sollte.

Wirklich finden sich die gleichen Posten auch in den übrigen sechs von diesem ersten ganz abweichenden, unter sich aber durchaus gleichen Bänden. Hier werden sämtliche Verkäufe unmittelbar nach dem Abschluss eingetragen. So kommt manchmal der gleiche Käufer am selben Tag an verschiedenen Stellen vor. Seltener sind auch Ankäufe aufgezeichnet; diese erfolgen regelmässig bei Kaufleuten, die auch als Käufer wieder auftreten. Die Buchung ist sehr genau: Von jeder einzelnen umgesetzten Warengattung wird Menge und Preis angegeben, sodass manchmal seitenlange Listen entstehen. Die am Schlusse jedes Bandes befindlichen Bemerkungen betreffen Bestellungen, Verkäufe, Be-

zahlungen, Unkosten und dergleichen. Alle Eintragungen erfolgten in lateinischer Sprache, nur in den zwei letzten Bänden, also seit 1510, finden sich auch französische Stellen.

Die Inhaber des Geschäftes waren nach Angabe von Band I « anthonius varemberti et dominicus sallati, appothecarii, et burg. geb. ». Beide stammen wahrscheinlich aus Piemont; dieses Land hat ja der Stadt Genf im 15. Jahrhundert den grössten Teil ihrer Apotheker oder besser gesagt Spezereihändler geliefert[1]). Beide sind auch in andern Genfer Quellen genannt; so wissen wir, dass im Jahre 1478 « Anthonius Vuarambert, de Querio (Chieri), mercator » und « Dominicus Sallaz, appothecarius » Bürger von Genf geworden sind[2]). Sie haben vielleicht schon damals eine Gesellschaft für den Handel mit Spezereien geschlossen, wahrscheinlicher aber erst 1483, wo ja auch ihr erstes erhaltenes Geschäftsbuch beginnt. Leider sind von ihren Büchern nicht alle auf uns gekommen. Aus der Reihe, der die Bände II—VII angehören, fehlen mindestens ebenfalls sieben, wahrscheinlich aber noch mehr, nämlich a, c, g und f, dann 2—3 mit den Eintragungen von 1503—1510, einer von 1514—16, und vielleicht noch weitere nach 1520. Ausserdem sind uns nur die Buchungen der Verkäufe in Genf überliefert, von den Einkäufen wissen wir nichts. Auch die erhaltenen Bände verdanken wohl nur dem Umstande ihre Rettung, dass die Vuarambert später in einen Prozess verwickelt wurden. Damals sind wohl ihre Geschäftspapiere den Gerichtsakten beigelegt worden. In den wechselvollen Geschicken des Genfer Archivs, besonders in der Revolutions- und Franzosenzeit, ist dann der grösste Teil verloren gegangen.

In das Geschäft trat etwa Februar 1492, nach den Angaben des Band I, noch ein Bruder des Antonius, Bernardinus Vuarambert, ein,[3]) der später im 16. Jahrhundert der eigentliche Leiter gewesen zu sein scheint. Die Blüte der Gesellschaft fiel offenbar in das letzte Jahrzehnt des 15. Jahrhunderts. Damals war einer der dicken Bände immer schon in kaum zwei Jahren angefüllt, während die letzten Bücher VI und VII je fast vier Jahre enthalten. Die Tätigkeit der Gesellschaft umfasste offenbar den Einkauf von Waren im Grossen irgendwo im Auslande und deren Absatz im Kleinverkauf zu Genf. In den Schuldverschreibungen des Band I wird meistens einer der Inhaber als abwesend bezeichnet, dieser besorgte wahrscheinlich die Einkäufe entweder in Italien oder in Frankreich. Einzelne zerstreute Bemerkungen können uns da Andeutungen

[1]) Vergleiche die Listen bei Gautier: La Médecine à Genève jusqu'à la fin du 18e siècle. Mémoires et documents de la soc. d'hist. 30.

[2]) Covelle: Livre des Bourgeois.

[3]) Schon 1490 wurde er in Genf Bürger. Registres du Conseil IV. S. 279.

geben. So heisst es am Schluss des VI. Bandes: «Nota que le safran que nous avons reseus de lion poysse Pf 30½ brut, balla 1 galarum Pf 122 brut.» Lyon war also ein Einkaufsplatz. Bei diesen Geschäftsreisen nach dem Westen wurden offenbar auch die in Genf gekauften Waren — Rohstoffe aus Deutschland und Osteuropa — wieder abgesetzt. Der Absatz erfolgte zum Teil an die Genfer selbst, natürlich in ganz kleinen Mengen, oder in grösseren Posten an die Spezereihändler (krämer, appothecarii, bulferleute) oder gewöhnlichen Bürger anderer Städte, die in Genf ihre Waren einkauften. Die Zahlung erfolgt meistens nicht sofort, sondern erst in einigen Monaten, vielfach auch in mehreren Teilen. Sehr oft wird auch durch Lieferung anderer Waren bezahlt. Von Geschäftsreisen, z. B. nach der Eidgenossenschaft, um dort Waren zu verkaufen, habe ich nirgends eine Andeutung gefunden. Der ganze Verkauf vollzog sich offenbar in Genf. Die Tätigkeit der Gesellschaft bestand also im Verkauf von Spezereien u. drgl. und Einkauf von Rohstoffen unmittelbar am Sitze der Gesellschaft, in Genf, und im Einkauf der Spezereien und Absatz der Rohstoffe im Westen, z. B. Lyon, oder Süden.

Unumgängliche Voraussetzung für diese Art von Handelsbetrieb war ein starker Besuch Genfs durch fremde Kaufleute, d. h. ein Fortbestehen der Messen in nicht unbedeutendem Umfang. In Band I werden die Zahlungen auch wirklich immer auf die Messen festgesetzt. Genannt werden deren vier: Die Epiphanien-, Oster-, August und Allerheiligenmesse. Die andern noch von Borel (S. 55 ff.) genannten sind verschwunden. Auch in den übrigen 6 Bänden ist deutlich zu erkennen, dass sich der Geschäftsverkehr vor allem auf vier kurze Zeiträume in jedem Jahre zusammendrängt, dass also immer noch die Messen ihre Geltung besitzen. Freilich ist nicht zu verkennen, dass die Geschäfte ausserhalb der Messzeit nicht nur mit den Einheimischen und den Leuten aus der nächsten Umgebung, sondern auch mit Fremden mit der Zeit immer häufiger werden. Der Handelsverkehr zeigt das Bestreben sich über das ganze Jahr zu verteilen, ein deutliches Zeichen für den Rückgang der Messen. Damit braucht allerdings der Handel selbst an und für sich noch nicht geringer zu werden. Erst das dritte Jahrzehnt des 16. Jahrhunderts mit seinen Bürgerkriegen zwischen der savoyischen und der eidgenössischen, der katholischen und der reformierten Partei, mit den beständigen Feindseligkeiten mit Savoyen und den jahrelangen Belagerungen, hat diesen fast unmöglich gemacht.

Merkwürdig ist jedoch, dass die aus den Büchern deutlich erkennbaren Messzeiten schon in dem ersten Jahre, 1489, mit den durch die Namen der Messen angegebenen Zeitpunkten ganz und gar nicht übereinstimmen. Statt Anfang Januar, im März oder April, Anfang August

und Anfang November finden sie sich zu Anfang Februar, Mitte Mai, Anfang September und Anfang Dezember, also durchschnittlich einen Monat später. Die Erklärung bringt der Wettstreit mit Lyon. Ludwig XI. hatte ja 1463 die vier der Stadt Lyon verliehenen Messen genau auf die Zeit der Genfer Messen festgesetzt und zugleich seinen Kaufleuten oder den auf den Durchzug durch Frankreich angewiesenen, wie den Spaniern, den Besuch von Genf verboten. Wer also mit den Kaufleuten Westeuropas handeln wollte, musste nach Lyon gehen, was die Schweizer, die Deutschen und die Italiener auch sofort taten. Als Genf einsah, dass all sein Widerstand vergeblich sei, hat es offenbar seine Messen vier Wochen später gelegt, damit die Kaufleute wenigstens *nach* Lyon noch Genf besuchen könnten. 15 Tage dauerten die Lyoner Messen[1]), die 4 Wochen boten also genügend Zeit, um nach Genf zu kommen. Diese Verlegung muss mindestens schon in den achtziger Jahren erfolgt sein, wenn nicht schon früher. Dabei wurden die alten einmal eingebürgerten Namen der 4 Messen einfach beibehalten. Zugleich sieht man, dass nun die Ostermesse nicht mehr mit diesem Feste wandert, sondern ihren festen Platz gefunden hat.

Die Waren, die die Gesellschaft in Genf verkaufte, bestanden, wie schon erwähnt, hauptsächlich aus Spezereien. Ich nenne da folgende: Pfeffer, Muskatnüsse, Zimmet, Ingwer, Colliander, Anis, Therebinthen, Mandeln, Zitronen, Orangen, Reis, Zucker, Safran, Lorbeeröl (oleum laurini), Confitüren, Wein, Seife. Bemerkenswert ist, dass neben Feinzucker auch Zucker «de mederia», also doch wohl von Madeira vorkommt[2]). Der Safran wird auch als Ortsafran bezeichnet, stammt also ebenfalls aus dem Westen, von Orta in Katalonien. Wie alle damaligen Kaufleute führten aber auch die «Apotheker» Vuarambert alle möglichen Waren. So verkaufen sie vielfach auch Tuche. Einen sehr grossen Teil ihres Umsatzes machen jedoch die Farb- und Gerbstoffe aus. Neben Safran führen sie besonders den vor dem Aufkommen des Indigo zum Blaufärben benutzten Waid, der in grossen Mengen nach der Schweiz verkauft wird. Daneben erscheinen auch gallae, Galläpfel zum Schwärzen. Für die Gerber sind wohl das häufig genannte Alaun und die selteneren Vitriol und Weinstein bestimmt.

Die von den deutschen Kaufleuten gelieferten Waren bestanden hauptsächlich aus Metallen, Wachs und Federn. Kupfer und Zinn wurden in Sendungen von vielen Hundert Pfund von Nürnberg bezogen, ebenso hie und da Stahl. Ferner kam von dort her Silber, das an die Genfer

[1]) Vergleiche über sie Brésard: Les foires de Lyon aux 15. et 16. siècles. Paris 1914.

[2]) Z. B. Bd. III Seite 7r., 10. Dezember 1494.

Münze ging und bei dessen Vermittlung offenbar das Haus Vuarambert half. Aus Deutschland kamen auch zahlreiche Ballen Wachs, während die Federn von Bern und Freiburg geliefert wurden. Das sind die gleichen Waren, die schon 50 Jahre vorher die Mailänder Kaufleute nach den Angaben der Zollisten von Chillon auf den Genfer Messen kauften.[1]) Die zahlreichen genauen Angaben von Menge und Preis der Waren gestatten die Verfolgung der Preisentwicklung in diesen 30 Jahren wohl, darauf kann ich aber hier nicht näher eingehen.

Der Kundenkreis der Gesellschaft in der Stadt Genf war ziemlich ausgedehnt. Mancher bekannte Name taucht da auf. So 1500 die Frau des Gastwirts Anzo Casenadel (Bd. IV/270), mit dem die Berner lange im Streite waren, die Kürschner Anzo und Conrad Hugo, der Onkel und der Vater des bedeutendsten Staatsmanns Genfs in der Reformationszeit, Besançon Hugues (Bd. II—VII öfters) und noch eine ganze Anzahl anderer deutscher Bürger und Einwohner.

Die Hauptmasse der Geschäftsfreunde der Vuarambert stammte aber aus savoyischen Landen. Fast jede Stadt aus dem Gexerland, dem Chablais und Faucigny, dem eigentlichen Savoyen, der Bresse und der Waadt ist vertreten, ja auch die ennetbirgischen Teile, Piemont usw. fehlen nicht. So habe ich mir aus der Waadt folgende Orte gemerkt: Morsee, Lausanne, Vivis, Romainmôtier, Orbe, Yferten, Milden, Romont, Peterlingen. Auch Kaufleute aus Burgund, Mayland, aus den Städten Neuenburg und Neuenstadt unterhielten mit der Gesellschaft Beziehungen. Sogar der Markgraf von Röteln, der damalige Herr von Neuenburg kaufte seine Spezereien bei ihr ein (1495 Bd. III/67 r, 70 r, 86, 99 r).

Die Feststellung des Anteils des deutschen Sprachgebiets wird durch die unglaubliche Verstümmelung aller Orts- und Personennamen ausserordentlich erschwert. Selbst sehr oft vorkommende deutsche Namen sind fast jedesmal anders geschrieben, z. B.: friburgum, feliburgum, feleburgum, filiburgum, feriburgum, philiburgum, friburg, friborg, feriborg, fribor, friborc! Würde nicht häufig die Bezeichnung «alamanus» hinzugefügt, so wäre vielfach die Herkunft gar nicht zu erkennen. Auch so bleibt es bei vielen zweifelhaft, welcher Stadt sie zuzuteilen sind, und noch häufiger gelingt es nicht, die richtige Form der Personennamen herauszufinden.

Weitaus am zahlreichsten sind die Bürger der beiden Zähringerstädte Bern und Freiburg vertreten. Freiburg hat die Genfer Messen seit der Mitte des 14. Jahrhunderts besucht und ist ihnen, wie gerade aus den vorliegenden Handelsbüchern deutlich hervorgeht, bis zu ihrem

[1]) Borel: Pièces justificatives V—X.

Ende treu geblieben. Für das blühende freiburgische Tuchgewerbe, das den grössten Teil der Stadt ernährte, war Genf lange Jahre der Hauptmarkt. Seit etwa 1491 war das aber nicht mehr der Fall, da die Freiburger fast ihre gesamte zur Ausfuhr bestimmte Tucherzeugung an deutsche Handelsgesellschaften, besonders die Welser-Vöhlin zu Memmingen und Augsburg verkauften. Und doch finden sich in den Büchern der Vuarambert, bei denen der Tuchhandel sowieso nicht in Frage kam, mehr als 40 Freiburger genannt, die kürzere oder längere Zeit mit ihnen Geschäfte hatten. Am längsten und zahlreichsten waren die Beziehungen mit den beiden Färbern Hans Alvan, dem ältern und dem jüngern, die von 1486—1519 fast in jeder Messe ihre Farbstoffe und Spezereien bezogen. Andere bekannte Freiburger Geschlechter sind die Gribolet, Studer, Vögeli, Techtermann. Auch Jakob Helbling, der Seckelmeister von Freiburg und langjährige Teilhaber und Vertreter der Welser-Vöhlin Gesellschaft in der Schweiz, erscheint 1511—1513.

Unter dem Dutzend Berner ist vor allem die dort schon längere Zeit eingebürgerte lombardische Familie de Pandiano oder de Pangiatis zu nennen. Sie handelte in Bern mit Spezereien und ihre Glieder werden deshalb gewöhnlich «bulferleute» genannt. Aus den bernischen Briefbüchern kennen wir ihre lebhaften Handelsbeziehungen mit ihrer lombardischen Heimat, wo sie noch Güter besassen, besonders mit Mailand, in den Jahren 1480—1518[1]). Einige Male werden sie auch im Handel mit Venedig genannt und 1510 besorgen sie auch Geschäfte in Genf[2]). Mit den Vuarambert haben 3 von ihnen in Beziehung gestanden, Jakob, Anton und Thomas von 1484—1517, zuerst sehr häufig, nach 1510 nur noch ganz selten. Sie bezogen die verschiedensten Spezereien und lieferten dafür oft Federn. Auch der bekannteste Berner Kaufmann des 15. Jahrhunderts, Bartholomäus Mai, ebenfalls aus lombardischem Geschlecht, erscheint einige Male.

An dritter Stelle stehen die Basler, die ebenfalls schon im 14. Jahrhundert die Genfer Messen besucht haben. Von ihnen habe ich acht gefunden, die ansehnliche Posten von Spezereien bezogen haben. Dazu kommen noch zwei St. Galler und ein Luzerner.

Deutschland stellt zwei Konstanzer und den Strassburger Friedrich im Gold (1500 Bd. V, 41). Endlich fehlt auch der grösste süddeutsche Handelsplatz, Nürnberg, nicht. Von allen deutschen Städten hatte es, wenn auch nicht den am frühesten bezeugten, so doch den umfangreichsten Handel mit Genf und Lyon. Von dort erscheint verschiedene Male «nicholaus ester» 1494—95 und weiter das bekannte Handelshaus

[1]) Staatsarchiv Bern, Lateinische Missiven B—H öfters.
[2]) Ebd. G. 197.

der Tucher. Dieses hat in den letzten Jahrzehnten des 15. und im 16. Jahrhundert, zuerst unter Anton dann unter Lienhard Tucher, die beide Nürnbergische Bürgermeister wurden, in Frankreich und Spanien einen umfangreichen Handel getrieben. Mindestens schon 1484 müssen sie auch in Genf ansehnliche Geschäfte gehabt haben und schon damals bestand auch ihre Niederlassung in Lyon[1]). Unsere Handelsbücher nennen sie zuerst 1490, während der Allerheiligenmesse. Von da an stehen sie mit der Gesellschaft Vuarambert in fortwährenden, sehr lebhaften Beziehungen, die erst nach 1510 seltener werden, aber bis 1519 andauern. Ein Kaspar, hie und da ein Hans Tucher, einige Male auch ein Handlungsdiener (servitor) vermitteln die Geschäfte, die meistens in Lieferungen von Wachs und Metallen bestehen. Die Tucher liefern weit mehr als sie kaufen. Ausserdem finden zahlreiche Geldgeschäfte statt, auch mit der Genfer Münze. Da oft (1491, 94, 95, 99, 1500) ein Tucherhaus (domus tucher) genannt wird, so müssen sie damals in Genf eine eigentliche Niederlassung gehabt haben. Diese wird wohl auch die Geschäfte in Bern und Freiburg, von denen ebenfalls die Rede ist, betrieben haben. Ihre Beziehungen zu Genf sind übrigens auch aus andern Genfer Quellen bekannt und haben noch jahrzehntelang gedauert. Darüber werde ich an anderer Stelle Näheres berichten.

Aarau. **Hector Ammann.**

Zur Frage der Gewinnung Bellinzonas 1500.

Die Uebergabe Bellinzonas an die Eidgenossen im April 1500 ist immer noch nicht bis in alle Einzelheiten hinein aufgehellt. Vor allem ist die Rolle der 900 Söldner unter Ammann Walter Indergassen aus Uri, von der uns Brennwald in seiner Chronik berichtet, nicht einwandfrei festgestellt. Die Frage ist: Steht die Ankunft dieser Schar in ursächlichem Zusammenhang mit der Gewinnung der Stadt oder ist sie nur zufällig im entscheidenden Augenblick auf dem Schauplatz des Ereignisses aufgetreten? Auch über das «Woher» dieser Schar gehen die Ansichten auseinander. Nach den einen Berichten waren es verspätet zu Ludwig XII. in die Lombardei ziehende Söldner aus Uri und Schwyz, die den Schlüssel und das Tor zu Mailand am Tessin, allerdings im

[3]) Müller: Der Umfang und die Hauptrouten des Nürnberger Handelsgebietes im Mittelalter. Vierteljahrsschrift f. Sozial- und Wirtschaftsgesch. VI 1908 S. 10.

Anton Tuchers Haushaltbuch (1507—17). Bibliothek des litterar. Vereins Stuttgart 134. Tübingen 1877.

Einverständnis mit den Einwohnern, besetzt hätten, so bei Brennwald und Anshelm; nach andern dagegen wären es aus dem französischen Lager heimkehrende verärgerte Schweizer gewesen, die dem König aus Verdruss die Stadt und Festung weggenommen, so Guicciardini. Noch andere Darsteller, die gerade durch ihre örtliche Nähe am genauesten über die tatsächlichen Vorgänge hätten unterrichtet sein sollen, erwähnen die Söldnerschar überhaupt nicht, so Laghi in seiner Chronik von Lugano und Umgebung.

Auf Brennwald und Anshelm fussen die Darstellungen dieses Ereignisses in unsern Schweizergeschichten, so z. B. Dierauers Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft II, p. 388.

Der Annahme einer Eroberung oder einer militärischen Wegnahme der Stadt tritt aber Brentani im Anzeiger für Schweizer-Geschichte 1915, p. 82 u. f. auf Grund ennetbirgischer Quellen scharf entgegen. Er gelangt zu dem Schluss, dass die Uebergabe Bellinzonas an die Eidgenossen ganz und gar nur aus freiem Entschluss der Bürger erfolgt sei, also einen Akt der Freiwilligkeit darstelle. Das betont auch die Uebergabsurkunde vom 14. April 1500, s. Eidg. Abschiede III, 2 No. 10 und Beilage No. 1. Und dass der Anschluss Bellinzonas nicht aus einer urplötzlichen Erleuchtung heraus erfolgte, als die 900 Schweizer erschienen, gleichsam als ob den Leuten am Tessin eine Stimme vom Himmel den Schritt geraten[1]), wird durch die Botschaft der Bellenzer an die eidg. Tagsatzung zu Zürich vom 7. April[2]), sowie durch das ganze Verhalten Uris in jener Zeit den Vorgängen im Tessintal gegenüber widerlegt.

In seiner Geschichte des Anteils der Schweizer an den italienischen Kriegen 1494—1516 (Zürich 1918/19) berührt E. Gagliardi die Frage der Gewinnung Bellinzonas ebenfalls[3]). Er hebt die seit Anfang April deutlich hervortretende Neigung der Bellenzer, sich den Eidgenossen anzuschliessen, hervor; betont vor allem aber auch die Absicht der Urner auf Bellinzona und andere tessinische Plätze, und durch die Ankunft der 900 Urner und Schwyzer vollzieht sich dann die Verbindung, indem der Hauptmann der Urner die Uebergabe annimmt und der Stadt Schutz verspricht. Also auch hier wird, gestüzt auf Brennwald, den Söldnern eine ausschlaggebende Rolle eingeräumt. Die weitere Angabe Brennwalds, wonach Ammann Walter Indergassen der Hauptmann gewesen sein soll, verwirft Gagliardi, ohne jedoch förmlich den Ammann Beroldingen, den Giovio als Führer der Urner bezeichnet[4]), an dessen Stelle zu setzen.

---

[1]) Schweizer Kriegsgeschichte, Heft 3, p. 76.

[2]) Eidg. Absch. III 12 p. 24 f.

[3]) S. I. Bd. p. 495 ff.

[4]) Gagliardi o. c. 498, Anm. 31.

Die Frage, woher diese 900 Mann gekommen und wer ihr Führer gewesen, ob Indergassen oder Beroldingen, ist noch unentschieden und ebenso die Frage: Was hat zum Ziel geführt? Unterhandlungen oder die Ankunft dieser Schar?

Die zwei folgenden Briefe, die sich im Staatsarchiv Schwyz finden, können uns der Beantwortung dieser Fragen einen Schritt näher bringen; volles Licht allerdings geben auch sie nicht[1]).

Uri an Schwyz, 15. April 1500.

Dem abscheid nach uff hütt zu *Brunnen* sind wir abermals durch unnsernn botten *ammann Beroldalinger* bericht, wie dan die von *Bellentz* in guttem willen sich unns eidtgenossen uff ze geben sigend und dabi gemelt, dz im begegne' wie der *küng* unnd die *vinediger Meiland* mit ein andernn inhabind und die *vinedier* an *Bellentz* ouch werbin, sich inen ze übergeben, deshalb er besorge, wo man nit illentz zu der sach thöy [tue], dz sy versumpt werde. Lieben eidtgenossen, nu wüssent ir, wz uns eidtgenossen und besunder *den vier waltt=stetten an Bellentz gelegen ist,* die dan iren gwerb, handel und wandel in dz *lampartisch land* haben und an das nit wol sin mogent; dz alles mogent ir zu hertzen nemen und als die vernünftigen bedenken, dz so üwer unnd unnser lob, nutz und ere deshalb sin möge; dan wir nit anders ermessen können, wo wir die statt unnd sloss zu unnser eidtgenossen handen brechten, unnser aller grosser nutz inn künftigen tagen sin wurde. Und zu fürderung der sach haben wir noch ettlich botten verordnet, die da zu fürderung der sach angentz hinüber und gan Bellentz zu ritten, *damit nit ander lütt da in sitzin.* Dz verkünden wir üwer lieb im besten, ob sy söllichs willen ouch sin welt, dz sy dz ouch thun möge und ob den ettlich knecht mit derselben botschaft kemin, die statt unnd sloss zu behütten; dücht üch dz gutt sin, möch=ten wir wol liden und ob üch gutt bedünckt sin, mogent ir solichs üwern und unnsern eidtgenossen von *Zug* und *Glaris* ouch verkünden, ob sy ouch mit üch, unns unnd andernn zu der sach stan wellind. Datum illentz an mit=wuch nöchst nach dem balmtag anno [dom] XV c [15. April 1500][2]).

landammann unnd ratt
zu Ure.

Uri an Schwyz, 2. Juni 1500.

Unns will nitt zwyflen, üwer liebe syge gnugsam und völligklich bericht, *wie dann Bellents durch ettlich mittell wider zu unnsern handen komen ist* und dz inn üwern und unnsern gewalt bracht habend, *wie wol villicht nitt mengklich vill gefallens und willens daran hatt* und doch gnug durch gutt besigelt brieff und biderb lüt erfunden ist, dz wir gutt recht darzu gehept unnd ouch ettlich unnser lieb eidtgnossen unns gebetten, sy als üwer liebe darinn zu

[1]) Auf den Inhalt dieser Schreiben habe ich schon in meiner Arbeit: Der Kampf ums Eschental und der Verrat von Domodossola (Leemann & Comp. Zürich) Bezug genommen.

[2]) Die auf dem Original versuchte Auflösung des Datums beruht auf einem Irrtum.

lassen, des wir sy früntlich geeret haben. Die selbigen und annder, so unns etwan gutten trost geben, lieber hinder sich dann mitt uns giengend, und doch unnsers glimppfs und rechts so vil ist, dz unns düncht in sölichem, als wir vestruwen, welicher der sachen bericht ist, dz die selbigen und der mitt fugenn nitt kann widerwerttig sin unnd bedüchte uns gutt, fruchtbar, erschiesslich und nutzlich sin, dz üwer liebe üch und unns im besten und zu guttem üwer treffelich wyss bottschaft zu üwern unnd unnsernn lieben und getruwen eidtgenossen gan *Bern* verttigen wellend, sy zu bitten üch und unns inn disen und andren sachenn gegen üwern unnd unsern lieben eidtgnossen und wo wir des notdürfftig sind, dz best thun und reden wellen, als wir ein sunder hoch vertruwen zu inen haben, dz uns sölichs nutzlich und erschiesslich sin und zu guttem dienen wurde. Also ist zu üwer wysheit unnser früntlich pitt mitt allem flyss, sy welle uns zu liebe und der sach zu ruwen und zu gutt solich unnser anmutten güttlich von uns bekennen und ir treffelich wyssheit bottschaft also hin uff zu den gemeldten üwern und unsern lieben eidtgnossen gan *Bern* senden, sy zum getrungenlichsten zu bitten, dz best zu thunde und üch der mass so früntlich hierinn nach unserm höchsten vertruwen bewysen; dz begern wir, wo es zu schulden kumpt [der Fall sein], gutt willigklich umb üch und sy zu beschulden und gedienen.

Datum uff zinstag des andren tag brachet anno dni XVc jare

landammann und rätte zu Ure.

Was tragen diese Briefe Neues zur Lösung der Frage bei und welche Darstellung lässt sich durch sie stützen? In erster Linie muss die Nennung Beroldingens auffallen, während von Indergassen gar nirgends die Rede ist. Beroldingen ist der urnerische Agitator am Tessin. Mit der eidgenössischen Botschaft ist er als der Vertreter Uris über den Gotthard gezogen, um sich mit den andern nach der Lombardei zu verfügen, wo sie im Auftrag der Tagsatzung das drohende Blutvergiessen zwischen den Schweizern im königlichen und denen im herzoglichen Lager verhindern sollen. Am 8. April hatten sich diese Boten in Uri treffen müssen[1]), und da ist es so gut wie sicher, dass Beroldingen den Inhalt der Botschaft kannte, welche die Bellenzer an die unterm 7. April in Zürich zusammentretende Tagsatzung richteten, nämlich: «sy by uns Eydtgenossen gemeinlich ze behalten und wo das sin mog, *so wellen sy der von Ury und wer das von inen haben wil, sin.*»[2])

Ob Beroldingen von der Urner Regierung einen besondern Auftrag oder bloss einen Wink hinsichtlich Bellinzonas erhalten, das lässt sich nicht feststellen. Auf jeden Fall hat er die Augen offen gehalten und die Interessen seines Ortes im Sinne seiner Obern wahrzunehmen verstanden. In Bellenz angekommen, vernehmen die Baten das Unglück und die

[1]) Eidg. Absch. III, 2 p. 23, b.
[2]) Eidg. Absch. III, 2 p. 24, f.

Gefangennahme des Herzogs Moro[1]), Unverzüglich berichtet es Beroldingen seiner Regierung und lässt sie weiter wissen, dass Bellinzona sich den Eidgenossen übergeben wolle. Auf diese Nachricht hin lädt Uri unterm 15. April, wohl hauptsächlich zur Besprechung der Sache mit Bellinzona, zu einem Tag nach Brunnen ein[2]), der am 15. April stattfindet, wie aus dem 1. Brief hervorgeht[3]). Es scheint, dass man nicht dazu gelangte, einen Entschluss zu fassen. Kaum ist die Tagung zu Ende, so langte abermals Botschaft von Beroldingen an. Wieder meldet er die Bereitschaft der Bellenzer, sich den Eidgenossen anzuschliessen; dann aber fährt er fort, dass es höchste Zeit sei, sich zu entschliessen und zu handeln, sonst könnten einem andere, wie die Franzosen und die Venetianer zuvorkommen. Jetzt ist Uri entschlossen. Zur Förderung der Sache, und damit nicht andere den Eidgenossen den Platz wegschnappen, schickt es noch einige Boten hinüber an den Tessin. Ihre Namen sind nicht genannt. Das macht auch nichts aus, sie kamen sowieso zu spät; denn sie gingen erst am 15. April ab, d. h. einen Tag nach der Uebergabe der Stadt an die Urner.

Welches waren dabei die genauern Umstände? Der 2. Brief meldet lakonisch, dass Bellenz «durch ettlich mittell» wieder zuhanden der Urner gekommen sei. Aber eben diese Mittel! — Wer hat der offiziellen Aktion der Urner vorgegriffen? Hat Beroldingen einfach im Vertrauen auf seine Herren im kritischen Augenblick eigenmächtig zu handeln gewagt und die Uebergabe von Bellenz entgegengenommen, ohne einen offiziellen Auftrag zu haben? Oder ist neben der amtlichen Aktion noch eine andere einhergegangen, deren wirksames Einsetzen dann Beroldingen zu unverzüglichem Handeln zwang?

Vergegenwärtigen wir uns zur Klärung der Sache die Lage Bellinzonas nach dem 10. April (Gefangennahme Moros). Am 23. Januar hatten sich die Einwohner gegen die Franzosen in ihren Mauern zugunsten Moros empört. Es war ihnen aber nicht geglückt, sie vollständig zu vertreiben. Noch hielten sie sich in der Talsperre der murata und auf dem Kastell Sasso Corbaro[4]) und bedrohten die Stadt. Nun war Moro, auf dessen Seite sich die Stadt geschlagen, gefangen; vom Sieger aber war die Rache für den Aufstand und Abfall zu gewärtigen. Dass in solcher Lage die Einwohner ihre Rettung einzig von ihren Nachbarn

[1]) Vgl. das Schreiben Niklaus Konrads an Soloth. 12. April bei Gagliardi o. c. I. Bd. p. 496 Anm. 29.

[2]) Gagliardi, Anteil der Schweizer a. d. ital. Kriegen 1494—1516 Bd. I, p. 496 Anm. 29.

[3]) Dieser Tag findet sich in den Eidg. Abschieden nicht erwähnt; er betraf wohl nur die Waldstätten.

[4]) S. Brentani im Anz. f. schweiz. Gesch. 1915. No. 2.

im Norden erhofften, ist leicht einzusehen. Aber der Anschluss allein an die Eidgenossen genügte ihnen nicht; sie brauchten auch militärische Unterstützung zur gänzlichen Vertreibung der Franzosen und zum nachherigen Schutz gegen den König. Ohne gleichzeitig diesen Schutz zu erhalten, konnten sie wohl nicht einen Vertrag abschliessen. Truppen standen Beroldingen aber nicht zur Verfügung. Das eben ist nun der Augenblick, wo das Auftreten der von Brennwald erwähnten 900 Urner und Schwyzer seine Wirkung tun konnte. Sie stellten die Hilfe und den Schutz dar, dessen die Bellenzer bedurften, um ihre Festungswerke von den Franzosen zu säubern und ihre Stadt zu besetzen. Die Anwesenheit dieser Schar ist durch Brennwald und Anshelm wohl genügend gesichert, so dass an ihr nicht gerüttelt werden darf. Wer aber ist ihr Führer gewesen? Auf keinen Fall Beroldingen, der hatte ja eine ganz andere Mission. Und woher kamen sie, von daheim oder aus dem Feld? Da ist wohl ohne weiteres Gagliardi beizupflichten, wenn er meint, dass die aus dem Felde heimkehrenden, aufgelösten und demoralisierten Söldner einer solchen Tat nicht mehr fähig gewesen wären. Also waren sie erst auf dem Marsch ins Feld. Wenn sie schon vor dem 14. April in Bellinzona erschienen wären, so würden wir wohl durch Beroldingen etwas davon erfahren haben. Sollten sie wohl identisch sein mit jenen Fähnlein, die sich in Roveredo im Misox zum Marsch auf Bellinzona, also zum König gesammelt hatten, und von denen berichtet wird, dass im Vertrauen auf sie die Franzosen in der «murata» und auf dem Sasso Corbaro jede Aufforderung zur Uebergabe abschlägig beschieden?[1]) Wenn dem so wäre, so könnte es schon möglich sein, dass sich Indergassen, der am 7. April noch als urnerischer Tagsatzungsbote in Zürich erscheint, am 14. April bei dieser Schar befunden hätte, um sie auf den Schauplatz nach Bellenz zu führen. Dass die Söldner aus eigenem Antrieb dahin aufgebrochen wären, während die früher Ausgezogenen schon wieder aus dem Felde heimkehrten, ist nicht wohl anzunehmen. Auf ihr Erscheinen hin leisteten die Bürger den Treueid und zwar wohl in die Hand Beroldingens, wie Giovio es angibt[2]), und darauf erfolgte die Einnahme der Schlösser durch die Eidgenossen mit Hilfe der Bellenzer[3]).

Der Entschluss der Urner Regierung, die ihnen aus Bellinzona entgegengestreckte Hand zu ergreifen, und das Eingreifen der Söldner sind wohl ganz von einander zu trennen. Uri wusste nichts von der Anwesenheit dieser Schar in der Umgebung der Stadt, zum mindesten zog es sie nicht in seine Berechnung ein; wie hätte es sonst Schwyz

[1]) Brentani, Anzeiger 1915 No. 2.
[2]) S. Gagliardi o. c. p. 498, Anm. 31.
[3]) Eidg. Absch. III 2 p. 31, a.

bitten müssen, einige Knechte zur Besetzung Bellinzonas abzusenden, wie wir es im 1. Brief hören? Durch wessen Eingreifen diese beiden Handlungen dann aber zum guten Ende zusammenflossen, das ist vorläufig noch Geheimnis. Unter den 900 Mann befanden sich, wie uns bezeugt wird, auch Schwyzer. Wenn nun der Hauptmann dieser Schar die Stadt einfach im Namen der Urner angenommen hätte, so hätten doch sicher die Schwyzer Söldner reklamiert; dass das aber nicht geschah, scheint doch wieder dafür zu sprechen, dass nicht der Söldnerführer, sondern eben der Vertraute der Urner Regierung, Ammann Beroldingen, der Stadt den Eid abgenommen habe. Dass die Schwyzer Regierung anfänglich nicht mitmachte und dass Nidwalden am 2. Juni noch nicht zu Uri stand, geht deutlich aus den beiden Schreiben hervor.

Wie man sieht, widerspricht der Inhalt der beiden Briefe durchaus nicht der Auffassung, dass sich Bellinzona freiwillig den Eidgenossen angeschlossen habe; im Gegenteil. Von einer Eroberung oder Einnahme der Stadt mit Gewalt kann keine Rede sein. Was erobert wurde, das ist die Talsperre und das spätere Schloss Unterwalden; aber diese wurden nicht *gegen*, sondern *mit* den Bellenzern eingenommen. Darauf beschränkt sich wohl die Rolle der Söldnerschar; den Treuschwur der Stadt aber hat nicht ihr Hauptmann, sondern ganz sicher Ammann Beroldingen entgegengenommen.

Schiers. **Dr. K. Tanner.**

Zur Kinderfahrt von 1458.

Im Anzeiger für schweizerische Geschichte VIII, [1898], S. 48 hat H. Türler unter Mitteilung der betreffenden Eintragungen in der Bieler Stadtrechnung nachgewiesen, dass die grosse Kinderfahrt nach St. Michel in der Normandie im Jahre 1458 auch die Schweiz berührt hat. Aus den nachfolgenden Ausgabeposten der Solothurner Seckelmeisterrechnung von 1458 ist ersichtlich, dass die jugendlichen Pilger auf ihrer Hin- und Rückfahrt auch in dieser Stadt Station gemacht haben.

Zehrung auf dem Rathaus:

It. so die kind die zu sant Michel giengent verzert hand im rathus XV ℔ iiii β iii d. und XXXV β an Plast.

It. die kind so zu sant Michel zugent XViii β ii d. [Seite 85.]

Allerlei Ausgeben:

It. den kinden umb win so zu sant Michel giengent dem schäfer iii ½ ℔ ii β. [Seite 115.]
It. den kinden zu sant Michel uff der uffart i ℔ durch got.
It. uff den selben tag den kinden zu sant Michel i ℔.
It. aber i ℔ den kinden gen sant Michel. [Seite 116.]
It. den kinden von Schafhusen, kament von sant Michel i ℔.
It. aber den kinden von sant Michell X β durch got.
It. aber den kinden von sant Michel X β. [Seite 117.]
It. hand die kind von sant Michel verzerdt an Steger i ℔ Viii β.
It. Xiiii β den kinden von sant Michel. [Seite 118.]
It. von mins her marggraffen knaben wegen von Niderbaden so zu sant Michel giengend verzerdt i ℔ Vi β. [Seite 119.]
It. die bilgrin von sant Michel XXXii ½ β
It. hand verzerdt brüder von sant Michel Xii β. [Seite 120.]
It. Viii β hand die kind von sant Michel verzerdt. [Seite 121.]
It. hand die kind von sant Michel verzerdt an Barthlome XVi ½ β.
It. hand die kind von sant Michel verzerdt am venner i ℔ XVi d. [S. 122.]

Bern. **Hans Morgenthaler.**

Besprechungen und Anzeigen.

Wir bitten um Zustellung von Rezensionsexemplaren derjenigen Arbeiten, deren Besprechung an dieser Stelle gewünscht wird, an Dr. Hans Nabholz, Staatsarchiv Zürich.

Friedrich Schaltegger. Thurgauisches Urkundenbuch. Zweiter Band, fünftes (Schluss-) Heft. — Dritter Band, erstes und zweites Heft. — Frauenfeld. Huber & Cie., 1917/19.

Als vor 3 Jahren das Schlussheft des 2. Bandes des Th.-U.-B. erschien, wurde dieses Vorkommnis gewiss von jedem ostschweizerischen Historiker und Bibliothekar als eine Art Erlösung begrüsst. Seit 32 Jahren sind die 4 ersten Lieferungen im Staub der Biblotheken begraben gewesen, ungebunden, ohne ein Register (das ein U.-B. erst so recht gebrauchsfähig macht). Endlich kam der Abschluss, und nun kann das Ganze in bequemer Art der Forschung dienstbar gemacht werden. Gewiss ist dieser 2. Band kein Werk aus einem Guss. Der Herausgeber der 4 ersten Lieferungen, der verstorbene *Prof. Dr. J. Meyer,* befolgte bei seiner Edition Grundsätze, die von der Fachkritik einstimmig abgelehnt wurden; der Fortsetzer, Herr Kantonsarchivar *Schaltegger* glaubte, aus Pietätsrücksichten und mit Hinblick auf die bedeutenden Mehrkosten von einer Umarbeitung der vorhandenen Lieferungen nach den nun allgemein gültigen Grundsätzen absehen zu müssen, befolgte dieselben jedoch, mit Fug und Recht, in der Schlusslieferung, womit allerdings die Einheitlichkeit in die Brüche ging.

Die Schlusslieferung des 2. Bandes enthält die Nummern 180—250 (die Jahre 1246—50). Die meisten Stücke sind schon früher in andern Urkunden-Publikationen verwertet worden, entweder vollständig oder doch im Auszug. Nun aber sind sie schön und sauber beisammen und mit allen nötigen Erläuterungen und Hinweisen versehen (auch mit Siegelbeschreibungen), und so gab dieses «Schlussheft» dem Historiker die erfreuliche Gewissheit, dass die Fortsetzung des Th.-U.-B. in guten Händen liegt und alle billigen Anforderungen befriedigen wird. Das Heft enthält auch noch einen ausführlichen Exkurs zu Nr. 179 («Ueber den Kampf zwischen Kaiser Friedrich II. und Papst Jnnocenz IV».), ferner Berichtigungen und Ergänzungen zum ganzen 2. Band und endlich ein Personen- und Ortsregister.

Die zwei Hefte des 3. Bandes, welche die Nr. 280—556 bieten, sind in derselben Art zusammengestellt und enthalten eine möglichst vollständige Sammlung aller historischen Dokumente der Jahre 1251—1270, die in irgend einer Beziehung zur Geschichte der Thurgaus stehen. Wir müssen es uns versagen, auf den Inhalt der zwei Hefte einzugehen, da wir bloss eine *Anzeige* der Publikation bezwecken. So viel wir wissen, hat der betagte und rührige

Herausgeber die Urkundensammlung bereits druckfertig bis zum Jahr 1300 vorbereitet, so dass voraussichtlich der 3. Band in schnellem Tempo seinem Abschluss entgegengeht.

St. Gallen. **Dr. Bütler.**

Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte, herausgegeben vom historischen Verein des Kantons St. Gallen, Band XXXV. Erster Halbband: Reimchronik des Appenzellerkrieges (1400—1404); zweiter Halbband: Die ältesten Seckelamtsbücher der Stadt St. Gallen (1405—8), herausgegeben von **Traugott Schiess.** — St. Gallen, Fehr'sche Buchhandlung, 1913/19.

Der neueste Band der «Mitteilungen» legt wiederum Zeugnis ab von der fast unerschöpflichen Arbeitskraft des St. Galler Stadtarchivars und von dessen tadelloser Editionstechnik. Beide Geschichtsquellen dieses Bandes sind schon früher einmal durch Editionen der Forschung zugänglich gemacht worden: Die Reimchronik durch I. von Arx im Jahre 1825, die Seckelamtsbücher durch den Stiftsarchivar Karl Wegelin 1844 unter dem Titel «Neue Beiträge zur Geschichte des sogenannten Appenzellerkrieges». Aber beide Publikationen waren längst vergriffen, die Reimchronik zudem ohne Register und selbstverständlich ohne Literaturangaben, die Seckelamtsbücher ganz unvollständig, in wunderlicher Weise mit dem Kommentar verwoben und vermischt und ebenfalls ohne das zum Gebrauch solcher Eintragungen unentbehrliche Register. Zwar bringt auch die Edition von Schiess die beiden in Betracht fallenden Bände der Seckelamtsbücher nicht vollständig — die Publikation wäre denn doch zu umfangreich geworden und hätte sich nicht gelohnt — sondern zunächst bloss die auf die Kriegsereignisse bezüglichen Angaben, aber diese vollständig, und sodann in einem Anhang noch Eintragungen, die speziell kulturgeschichtliches Interesse bieten.

Ueber den historischen Wert der beiden zeitgenössischen Geschichtsquellen haben sich schon die ersten Herausgeber ausgesprochen. Herr Dr. Schiess kennzeichnet ihre Vorzüge, aber auch ihre Mängel in den Vorreden zu den beiden Halbbänden sehr zutreffend. In der ausführlichen Vorrede zu den Seckelamtsbüchern trägt der Herausgeber die historische Ausbeute bereits in der Hauptsache zusammen und zeigt, wie erfreulich unsere Kenntnis der Vorgänge in den Jahren 1405—8 durch das Ausgabenbuch der städtischen Verwaltung bereichert und präzisiert wird. Es genügt, an dieser Stelle auf die beiden Vorreden hinzuweisen.

Mit der vorliegenden Publikation ist das Quellenmaterial zur Geschichte der Appenzellerkriege in der Hauptsache zum Abschluss gelangt; allfällige weitere archivalische Funde werden bloss noch unwesentliche neue Züge zum Gesamtbild beitragen. Hoffentlich findet sich bald ein kompetenter Bearbeiter des veröffentlichten Materials, der uns eine sozusagen abschliessende Darstellung der grossen Volksbewegung bietet, die gewönlich unter dem

Titel «Appenzellerkriege» zusammengesetzt wird. [1]) Die politische Bedeutung dieser Bewegung ist bis jetzt nicht im vollen Umfang gewürdigt worden: sie führte nicht nur den ersten Anschluss von Appenzell und St. Gallen an die Eidgenossenschaft herbei, sondern sie setzte auch (trotz des Misserfolgs vom Januar 1408) der Expansionspolitik des Hauses Oesterreich ein entschiedenes «Bis hieher und nicht weiter» entgegen und bildete die Einleitung zum völligen Zerfall der habsburgischen Hausmacht in der heutigen Schweiz.

St. Gallen. **Dr. Bütler.**

Registres du Conseil de Genève, publiés par la société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tome VII. Du 11 janvier 1508 au 27 octobre 1514. Genève. Librairie Kundig 1919.

Im Jahre 1900 begann die «Société d'histoire et d' archéologie de Genève» die Publikation der «Registres du Conseil de Genève». Bereits liegt der 7. Band dieses vorzüglichen Quellenwerkes vor. Derselbe umfasst die Ratsprotokolle vom 11. Januar 1508 bis zum 27. Oktober 1514. Die Herausgabe besorgten in mustergültiger Weise Emile Rivoire, Victor van Berchem und der inzwischen verstorbene Dr. Leon Gautier.

Der Titel des Bandes bringt eine gut gelungene Abbildung des Siegels der Stadt Genf, wie es seit dem Anfang des XVI. Jahrhunderts in Gebrauch war. Die Einleitung (XIV p.) gewährt eine gedrängte, aber doch erschöpfende Uebersicht der politischen Ereignisse, die in den bearbeiteten Zeitraum fallen. Es folgt eine kurze Beschreibung des Manuskriptes: der Bände 16 und 17 des «Registres du Conseil». Seite 1—435 bieten dann in lückenloser Reihe den vollständigen Text der Ratsprotokolle aus der angegebenen Epoche.

Nach Angabe des Datums der Ratssitzung werden die anwesenden «sindici» und Mitglieder namhaft gemacht. Darauf folgen die Verhandlungen und Beschlüsse des Rates. Dieselben beschlagen all die Einzelheiten des öffentlichen Lebens, wie sie einem städtischen Gemeinwesen jener Zeit eigen waren. In politischer Beziehung fallen zwar in diese Periode keine Ereignisse ausserordentlicher Natur; die Ratsbeschlüsse zeigen aber immerhin, wie die Bürgerschaft in immer steigendem Masse sich ihrer eigenen Kraft bewusst wird, wie sie immer zielbewusster ihre Freiheit und Unabhängigkeit zu wahren und zu mehren weiss gegenüber einzelnen Familien der Stadt, gegenüber dem Fürstbischof, Karl de Seyssel und besonders gegenüber dem Herzog von Savoyen, Karl III. Eine kleine, aber rührige Volkspartei sucht in diesen Kämpfen bereits Anschluss an die Eidgenossen, der in der Folge zu eigentlichen Burgrechten mit einzelnen Orten auswuchs. Der offene Kampf der Genfer um ihre politische Selbständigkeit beginnt mit dem Regierungsantritt

[1]) So tüchtig und sympathisch die Arbeit von Walther Obrist («Appenzells Befreiung») in den Jahresberichten der k. k. Staats-Oberrealschule in Laibach 1908 und 1909 ist, sie erschöpft doch das vorhandene Material nicht vollständig und ist zudem mehr nach Oesterreich als nach der Schweiz hin orientiert.

des Bischofs Johann v. Savoyen, der auf Bemühen des Herzogs Karl III, den 15. Juli 1513 vom Papste seine diesbezügliche Ernennung erhalten hat.

Des fernern geben uns die publizierten Ratsprotokolle mannigfaltige und lehrreiche Aufschlüsse über innere Einrichtung und Verwaltung der Stadt, über Gericht und Gerichtsbarkeit, über Markt- und Wirtschaftswesen, über Zünfte und Bruderschaften, über Spitäler und Armenunterstützung, über kirchliche Orden und Einrichtungen, über Bau- und Kunsttätigkeit, über Volksgebräuche und Feste usw. All' dieses gestaltet den vorliegenden Band zu einer reichhaltigen Fundgrube für die verschiedensten Zweige der Geschichte.

An den Text der Protokolle schliesst sich (p. 436) eine Liste der «Syndics», der Sekretäre und des Schatzmeisters der Stadt Genf von 1508—1514. Ein eingehender, mit grosser Genauigkeit bearbeiteter Index (p. 439—523), der die Namen der Sachen in Sperrdruck hervorhebt, sichert einen leichten und bequemen Gebrauch des Werkes. Spätlateinische Ausdrücke finden hier meistens ihre Uebesetzung ins Französische.

Die gesamte Editionsweise, die Sorgfalt, mit welcher dieselbe gehandhabt wird, sowie auch der Druck und die Ausstattung des Bandes verdienen in jeder Beziehung uneingeschränkte Anerkennung und volles Lob.

Sitten. **D. Imesch.**

Aktensammlung zur Geschichte der Berner-Reformation 1521—1532. Hg. mit Unterstützung der bernischen Kirchensynode von R. Steck und G. Tobler. Zweite und dritte Lieferung. Bern, K. J. Wyss Erben.

Ueber Charakter und Anlage dieses umfassenden Werkes haben wir uns bei der Anzeige der ersten Lieferung (diese Zeitschr. 1918 S. 175 f.) eingehend ausgesprochen. Die beiden inzwischen erschienenen Lieferungen enthalten die Nr. 313—747, zeitlich reichend vom 6. November 1523 bis zum 26. Oktober 1525, also nahezu zwei Jahre umfassend. Und es sind kritische Jahre für die Berner Geschichte. Das Vordringen der Reformationsbewegung macht sich sehr deutlich geltend, der Berner Rat sucht zu bremsen oder gar zu verbieten, vorab durch das Mandat vom 7. April 1525 (Nr. 610), um dann doch vielfach den Dingen freien Lauf lassen zu müssen oder sie gar zu fördern. Dieses beständige Auf und Ab gewährt eigenartigen Reiz. Am 10. November 1523 (Nr. 318) klagt die Tagsatzung zu Luzern über den Aarauer Leutpriester, weil er sich in seiner Predigt «nach der Zwinglischen ordnung und Luterschen seckt» halte, wobei gegenüber der üblichen Wertung des Zwinglianismus als «Luttersche ler» die besondere Heraushebung der «Zwinglischen ordnung» beachtlich ist. Um dieselbe Zeit begegnen evangelische Regungen in Zofingen (Nr. 324), Februar 1524 in Lenzburg (Nr. 358), März 1524 in Stefansfeld (Nr. 368), und im April 1524 (Nr. 384) reichen die Gemeinden in Stadt und Land auf Wunsch des Berner Rates ihre äusserst interessanten Gemeindeberichte ein über die religiöse Lage; von hier aus liesse sich ein lehrreiches Bild der damaligen Sachlage ent-

werfen. Bern seinerseits gestattet am 20. November 1523 den Nonnen in Königsfelden den freien Austritt (Nr. 322), verbietet am 23. November 1523 dem Basler Bischof die Exekution des Bannes (Nr. 324), verlangt aber am 30. Januar 1524 von Berthold Haller die Verkündigung des Kreuzganges (Nr. 350) und lässt im März 1524 den Bischof von Lausanne die Firmelung vornehmen, «man wölle im aber nit entgegenriten» (Nr. 374), verbietet die Priesterehe (Nr. 398, vgl. 407), um dann zwar nicht das Feilbieten, aber doch die private Lektüre «Luterscher bücher» zu gestatten (Nr. 412) und am 22. Nov. 1524 (Nr. 510), wohl auch unter dem Eindruck des Nürnberger Reichstages, die Evangeliumspredigt «ane infürung unnodtürftiger gloss und gevärlicher usslegung» freizugeben und am 7. Juni 1525 (Nr. 660) den Vogt Willading in Schenkenberg zu tadeln, weil er «die, so vilicht evangelisch vermeinen ze sind oder der Luttrischen leer nachvölgig, ganz unzimlichen verspottet und schalket», oder dem kilchherren Peter Lütold zu Langnau die Heirat einer Klosterfrau zu gestatten (Nr. 736, 1525 Okt. 4.).

Erwünschte Beleuchtung erfährt die Geschichte einzelner aus der Reformationsgeschichte bekannter Persönlichkeiten. So Valerius Anshelm (Nr. 338), Joh. Comander (Nr. 442), Seb. Meyer (Nr. 491), vor allen Dingen Heinrich Wölflin (Nr. 524, 529, 657, 709). Sehr interessant ist der schlichte Laienprediger, der Schneider Miescher in Kirchberg bei Burgdorf (Nr. 581). Mit Rücksicht auf die jüngste, infolge der Neueinführung des Codex iuris canonici nicht ohne Schwierigkeit erfolgte Neubesetzung des Bischofsstuhles von Sitten verdient Nr. 477 Heraushebung, wo entgegen der Wahl und Ernennung (nominaverunt et elegerunt) durch die Domherren in Gemeinsamkeit mit den proceres et gubernatores eiusdem civitatis et patriæ Vallesiæ schliesslich Clemens VII. das Besetzungsrecht an sich zieht. Für die Bauernunruhen sind Nr. 628, 633 wichtig, und in Nr. 746 vom 22. Okt. 1525 tauchen erstmalig die Wiedertäufer auf. Als kulturgeschichtliche Dokumente seien Nr. 335 (betreffend die Frauenhäuser), 344 (Missbräuche bei Begräbnissen und Hochzeiten), 609 (hier ist wohl das Klappern in der Karwoche an Stelle der Glocken gemeint?), 695 (das «Einbinden» von Geld bei den Kindtaufen) herausgehoben.

Sehr deutlich rücken die Beziehungen zu Zürich in den Vordergrund. Das war zum guten Teile durch eine rege Propaganda von dieser Seite bestimmt (vgl. Nr. 587, wo «die bücher des buchfürers von Zürich» besichtigt werden, worauf das Gebot Nr. 593 folgt, «er moge wol in m. h. stat und land wandlen, doch nit da inn veil han»). Es sind auch Leute aus dem Bernbiet in Zürich gewesen und haben dort Fleisch gegessen, weshalb sie gebüsst werden (Nr. 598, 600, 603). Mit Zwingli speziell befassen sich Nr. 552, 564, ohne freilich Neues zu bieten. Nr. 698 berichtet von der Ehe des Lucius Tscharner mit Margret von Wattenwyl, die Zwingli gefördert hatte, hingegen steht ganz in Widerspruch zu Zwinglis freiheitlicher Anschauung die Büssung einer Frau aus Worb, «von wägen das sy am sonntag gehöuwet» (Nr. 693). Beachtung mit Rücksicht auf die Zürcher Eheordnung verdienen die Bestimmungen vom 13. April 1525 (Nr. 614—616).

An Druckfehlern notiere ich: Nr. 353 Z. 11 lies formidatur, Z. 13 exhortamur, Nr. 442 Z. 9 premittitur, Nr. 477 Z. 25 coniuncti, Nr. 524 Z. 10 sic, Nr. 610 S. 691 Z. 17 bruch. Paul Wernle hat in den «Basler Nachrichten» von Donnerstag dem 18. Dez., was hier nachgetragen sei, Nr. 174 der ersten Lieferung auf den 30. Dezember 1523 (statt 1522) datiert, zweifellos mit Recht, wie der Vergleich mit Nr. 318 vom 10. November 1523 zeigt. Der Kanzleivermerk «Lucern 1523» darf also nicht von Ende Dezember 1522 verstanden werden.

Zürich. **W. Köhler.**

L. Cavelti, Caspar Decurtins. Biographische Skizze. Gossau 1917. 94 SS. 8°.

Cavelti's biographische Skizze über C. Decurtins bietet eine übersichtliche Zusammenfassung dessen, was Decurtins im Dienste der Wissenschaft, der Politik, der Sozialpolitik und der katholischen Kultur geleistet hat. Cavelti, dem dank seiner vielfachen Beziehungen zur katholischen Geistlichkeit und den Trägern der ultramontanen Bewegung in der Schweiz — und nicht zuletzt zur Familie Decurtins — reiches gedrucktes und handschriftliches Material zur Verfügung stand, hat es verstanden, ein anschauliches Bild von der Persönlichkeit Decurtins zu schaffen.

Seine Darstellung gliedert sich in 9 Abschnitte, die das Wesen Decurtins nach den soeben genannten Gesichtspunkten analysieren. Nach einer kurzen orientierenden Einleitung wird Decurtins' Jugendzeit und seine politische, mit der Restauration des Klosters Disentis beginnende Tätigkeit auf kantonalem Gebiete illustriert. Dabei wird Decurtins auch als Erforscher des romanischen Idioms und als Sammler der rhätoromanischen Sprachdenkmäler gewürdigt.

In einem weitern Abschnitt behandelt der Verfasser Decurtins' Eidgen. Politik. Auch hier ist es Cavelti gelungen, Decurtins' vielseitige Tätigkeit an der eidgen. Gesetzgebung der 80er und 90er Jahre scharf hervorzuheben. Seine unbestreitbar hervorragende parlamentarische Gewandtheit, die seinen Gegnern im Nationalrate nicht nur allgemeine Achtung, sondern oft sogar Furcht abgenötigt hat, wird hier mit vieler Liebe geschildert.

Wohl mit Recht legt aber Cavelti das Hauptgewicht auf die Würdigung der sozialen Tätigkeit Decurtins, der auch der umfangreichste Abschnitt gewidmet ist. Hier werden Decurtins von tiefem katholischen Geiste durchdrungene Auffassung des sozialen Problems, und seine Bestrebungen auf dem Gebiete der internationalen Arbeiterschutzgesetzgebung ebenso klar als eindringlich erörtert. Hier wird auch gezeigt, weshalb Decurtins, der den Zusammenhang zwischen der modernen Arbeiterbewegung und der Kirche zu erhalten und womöglich zu stärken suchte, die Entwicklung, welche jene in den letzten Jahrzehnten genommen hat, nicht mehr mitzumachen vermochte.

Unter der Aufschrift: «Decurtins und die katholische Kultur» fasst Cavelti in einem weitern Abschnitte alles dasjenige zusammen, was Decurtins

an katholischer Kulturarbeit geleistet hat: seine Bemühungen zur Förderung des schweiz. Studentenvereins und dessen literarischen Organs, seine Mitarbeit an der Gründung und am Ausbau der Universität Freiburg und seine Lehrtätigkeit daselbst, seine führende Rolle im Kampfe der Kirche gegen den Modernismus in der Sozialpolitik und der Literatur.

In einem letzten Abschnitte: «Persönliches und Lebensende» wirft Cavelti endlich noch einen Blick auf die vielfachen Beziehungen Decurtins zu schweizerischen Gelehrten und Staatsmännern und zu bedeutenden Persönlichkeiten des Auslandes. Daran schliesst sich dann noch eine kurze Schilderung seiner letzten Lebensjahre.

Wenn an dieser ganzen, mit aufrichtiger Begeisterung geschriebenen Arbeit etwas zu bedauern ist, so dürfte es der Umstand sein, dass darin, wie sich der Verfasser schon im Vorwort ausdrückt, «vieles nur angedeutet werden konnte, was gründlicher Bearbeitung wert gewesen wäre». Unangenehm berührt dieser grundsätzliche Verzicht auf alles orientierende Detail namentlich bei Anlass des Freiburger Professorenstreites (SS. 78—79), wo der Verfasser, ohne den Kern dieser Angelegenheit im geringsten zu berühren, nur dessen Folgen kurz bespricht. Aehnlich ist bei der Erörterung von Decurtins Stellung zum Tessiner Putsch im Jahre 1890 und der dem Conraditag vorangehenden und nachfolgenden Debatten über die Schulgesetzgebung zu viel vorausgesetzt (SS. 46 und 50). Hier hätte der Verfasser füglich einige erläuternde Sätze beifügen dürfen, ohne dem Vorwurfe zu verfallen, von seinem Thema abzuschweifen. Es hätte dies mit einem geringen Aufwande von Zeit und Raum geschehen können. Denn es darf doch wohl als selbstverständlich angenommen werden, dass Cavelti seine Schrift für gebildete Laienkreise, die doch nicht ohne weiteres über eine genaue Kenntnis der Spezialitäten der neuesten Schweizergeschichte verfügen, und nicht für ein Gelehrtenpublikum geschrieben hat; sonst hätte er doch wohl kaum alle Quellen- und Literaturangaben völlig verschwiegen, wie es tatsächlich der Fall ist.

Im übrigen zeichnet sich die Arbeit durch Sorgfalt, gute Anlage, einfache und anschauliche Ausdrucksweise aus. Sympathisch berühren wie gesagt vor allem die Liebe und das Verständnis, mit denen der Verfasser seinem Thema gegenübersteht. Er hat m. E. auch richtig gehandelt, dass er diese Skizze, die zuerst im 60. und 61. Bande der «Monatrosen» erschienen ist, nochmals in selbständiger Buchform herausgegeben hat.

Basel. **F. Vischer.**

Gustav Strickler: Geschichte der Familie Hürlimann. Zweite vermehrte Ausgabe. Zürich, 1919.

Der Verfasser der im «Anzeiger», N. F., Bd. 16, p. 138—139, und Bd. 17, p. 225—226, besprochenen genealogischen Arbeiten legt in dem hier vorliegenden stattlichen, schön ausgestatteten Bande ein schon im Jahr 1899 erschienenes Werk erneuert vor, infolge der Aufforderung des gleichen Angehörigen der

geschilderten Familie, der schon zur erstmaligen Bearbeitung den Anstoss gegeben hatte.

Der Ausgangspunkt des Namens Hürlimann wird in einer Urkunde des Klosters Rüti von 1431 gefunden, die einen Heini Hürlimann zu Unterbach am Bachtel nennt, woran weitere urkundliche Anführungen des Namens sich anschliessen, und 1553 erscheint im gleichen Unterbach ein Hans Hürndlimann, wobei es nahe liegt, diese Namensform mit dem in der gleichen Urkunde genannten Grundstück «Hürndli», das als «Hörnli» noch auf der eidgenössischen topographischen Karte steht, zusammenzubringen. Aber ebenso sind zahlreiche Träger des Namens Hürlimann in Gemeinden des Zürcher Oberlandes rings um den Bachtel, ferner besonders in Hombrechtikon, wo am Lützelsee das zu S. 60 abgebildete 1703 erbaute Stammhaus dreier Brüder Hürlimann steht, nachzuweisen. Weiterhin tritt der Name auch an beiden Ufern des Zürichsees entgegen. In grosser Zahl ist er für Orte im Kanton Zug bezeugt, für Walchwil schon 1487, daneben in Unter-Aegeri.

Eine grosse Zahl von Persönlichkeiten des Namens ist, vielfach unter Beifügung von Bildern, eingehend behandelt, und unter diesen befinden sich mehrere Männer, die im weiteren Umkreis bekannt geworden sind. Zeitlich voran steht Johann, mit dem latinisierten Namen Horolanus, Stadtpfarrer zu Luzern, gestorben 1577, der, literarisch viel tätig, u. a. eine Denkschrift an das Konzil von Trient verfasste. Im 19. Jahrhundert wirkten der Sohn des der Richterswiler Linie angehörenden 1854 in hohem Alter verstorbenen Statthalters Johannes, der durch seine führende Beteiligung an den Zürcher Ereignissen von 1839 vielgenannte Hürlimann-Landis, in Aegeri der als Initiant für Kinderheilpflege verdiente, auch als Kämpfer im Streit um die Stelle der Morgarten-Schlacht bekannte Arzt Joseph Hürlimann.

Der Verfasser hat mit hingebendstem Fleiss in den Archiven den Stoff gesammelt, in den Familienübersichten die Vollständigkeit bis auf den gegenwärtigen Stand erreicht. Dagegen ist die Einteilung des Materials nicht völlig konsequent durchgeführt. Während ganz zutreffend auch nunmehr in Zürich wohnhafte Hürlimann bei Hombrechtikon behandelt sind, weil sie von Lützelsee stammen, stehen dagegen Horolanus, obschon kein Luzerner der Herkunft nach, für den Kanton Luzern, der Dekan des Stiftes Einsiedeln P. Ildefons, ein Walchwiler Hürlimann, als Repräsentant des Kantons Schwyz, der zu der Richterswiler Linie zählende Hürlimann-Brändlin für Rapperswil eingereiht.

Neben den zahlreichen Porträts sind noch als Beilage die älteste Urkunde von 1431 und vier Stammtafeln beigegeben.

Jedenfalls verdient diese zweite Auflage gegenüber der ersten Bearbeitung als erweitert bezeichnet zu werden, besonders durch manche intime Züge in den biographischen Abrissen.

M. v. K.

Neue historische Literatur über die deutsche Schweiz.

Vor- und Frühgeschichte.

Als bedeutende Arbeit ist anzuzeigen: *Die Chronologie des Neolithikums der Pfahlbauten der Schweiz*, von Dr. Th. Ischer[1]). Ischer hat darin, was Montelius für die Bronzezeit geleistet hat, für die jüngere Steinzeit durchzuführen unternommen; denn selbstverständlich sind die an Hand des schweizerischen Materials gewonnenen Resultate mehr oder weniger für ganz Westeuropa verbindlich.

Der Autor stellt die Entwicklung der Leitartefakte fest und gelangt zur Zuweisung des Materials an fünf Perioden, womit die relative Chronologie gewonnen ist. Die Untersuchung über die absolute Chronologie kommt zu dem Resultat, dass die beiden letzten steinzeitlichen Perioden den bronzezeitlichen I und II parallel, also von 2500 bis 1900 und 1900 bis 1600 laufen; der Anfang der dritten neolithischen und die früheren entziehen sich der Fixierung.

Die Ergebnisse seiner Untersuchung der in den Pfahlbauten am Alpenquai in Zürich und von Wollishofen zum Vorschein gekommenen Pflanzenreste, die über die Verwertung der umgebenden Pflanzenwelt durch die Pfahlbauer teils frühere Ansichten bestätigen, teils neue Aufschlüsse bringen, hat E. Neuweiler in der Vierteljahrsschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zürich veröffentlicht[2]). Die wichtige Arbeit ist von Dr. H. Brockmann-Jerosch in der «Neuen Zürcher Zeitung» vom 14. Nov. 1919 (Nr. 1762) gewürdigt worden.

Die Ueberlieferung über den *Auszug der Helvetier* und ihren Zusammenstoss mit Caesar unterzieht Prof. J. Wassmer einer erneuten eindringenden Kritik, die sich mit Guglielmo Ferrero's Hypothese auseinandersetzt[3]).

Heraldik, Exlibris, Sphragistik.

Einige Zeilen von Prof. Hauptmann beschäftigen sich mit dem Zackenbord auf zwei Schilden in einem Relief des Grossmünsters in Zürich aus der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts[4]). Dieser Randverzierung ist heraldische

[1]) Anzeiger für schweizerische Altertumskunde. Neue Folge XXI, 1919, S. 129—154.

[2]) Die Pflanzenreste aus den Pfahlbauten am Alpenquai in Zürich und von Wollishofen, sowie einer interglazialen Torfprobe von Niederweningen (Zürich). (Mitteilungen aus dem botanischen Museum der Universität Zürich LXXXII.) 64. Jahrgang, 1919, 3. und 4. Heft, S. 617—648.

[3]) Der Auszug der Helvetier in neuer Beleuchtung. Schweizerische Rundschau, 19. Jahrgang, S. 268—290.

[4]) Von der Schwelle des Wappenwesens. Archives Héraldiques Suisses 1919, XXXIII, S. 57—59.

Bedeutung und dem Relief folglich grosse Wichtigkeit für die Geschichte des Wappenwesens zugeschrieben worden; Hauptmann lehnt diese Annahme ab.

Notker Curti behandelt die *Wappen der Aebte von Disentis seit 1500*[1]). wobei er zu einer ganzen Reihe sonst wenig bekannter Wappen vón Bündner Oberländer Familien gelangt.

Seine Arbeit über *Freiburger Adels- und Wappenbriefe* setzt Alfred Amman fort[2]). Wir nennen die zur Besprechung kommenden Privilegien: de Praroman 1436, Helpach, Gambach, Carelli, Aigu und Carmentrand 1442, Falk 1469, Techterman 1507 und 1510.

Alfred Lienhard-Riva's Beitrag zum *Wappenbuch des Tessin* erscheint ebenfalls fortgesetzt[3]). Aus der Reihe der Familien von Quadri bis Zurini, deren Wappen erläutert werden, sei ein ausführlicherer Artikel über Rusca-Rusconi besonders erwähnt.

Einen *heraldischen Holzschnitt des Cardinals Andreas, Bischofs zu Konstanz 1589—1600*, veröffentlicht Ferdinand Gull[4]).

Einer Arbeit über die *Wappen und Buchzeichen des Benediktinerstiftes Einsiedeln* von Dr. C. Benziger, die Exlibris der Aebte vom Gründer der Stiftsbibliothek bis zum gegenwärtigen Fürstabt behandelnd, hatten wir bereits Erwähnung zu tun; sie liegt jetzt vollständig[5]) vor.

Weiter erschienene Teile von Ferdinand Gulls Darstellung der *Gemeindewappen des Kantons St. Gallen*[6]) behandeln die Wappen des Stifts, der Alten Landschaft und des Toggenburg, dann die Landvogteien im Rheingebiete. Derselbe empfiehlt in einem kurzen Hinweis[7]) das alte redende, sehr ausdrucksvolle *Wappen von Arbon* der heutigen Stadt zur Annahme.

Von den das Zürcher Urkundenbuch begleitenden *Sigelabbildungen* ist die zehnte Lieferung erschienen, der hauptsächlich Friedrich Hegis umsichtige Bearbeitung zugute gekommen ist[8]). Die dem gleichnummerierten Bande des Urkundenbuches entsprechende Lieferung enthält 9 Tafeln mit 115 Nummern, unter denen die ersten Siegel derer von Matzingen, von Ebersberg, von Frauenfeld, von Ramswag, der Schad von Kiburg, derer von Schollenberg, von Uerzlikon, von Ulm, von Wilberg, von bürgerlichen Geschlechtern derer von

[1]) Von P. N' C', O. S. B. Disentis. Archives Héraldiques Suisses 1919, XXXIII, S. 105—115. (Fortsetzung folgt.).

[2]) Lettres d'armoiries et de noblesse, concédées à des familles fribourgeoises. Archives Héraldiques Suisses 1919, XXXIII, p. 76—82 und 115—125.

[3]) Contribution à l'armorial du Tessin. Archives Héraldiques Suisses 1919, XXXIII, p. 59—67.

[4]) Archives Héraldiques Suisses 1919, XXXIII, S. 133—135.

[5]) Archives Héraldiques Suisses 1919, XXXIII, S. 67—76.

[6]) Ibidem S. 83—92 und 125—135.

[7]) Noch einmal das Wappen der Stadt Arbon. Archives Héraldiques Suisses 1919, S. 144—146.

[8]) Sigelabbildungen zum Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich. Herausgegeben von der Stiftung Schnyder von Wartensee in Zürich, bearbeitet von Dr. Paul Schweizer und Dr. Friedrich Hegi. In Lichtdruck hergestellt vom Polygraphischen Institut in Zürich. X. Lieferung. Zürich. Verlag von Beer & Co., 1920.

Beggenhofen, der Schafli, derer von Rordorf, von Sal zu nennen sind, ferner mehrere aussergewöhnliche Stücke, wie das Damensiegel der Katharina von Schwandegg III, 31.

Medaillen.

Einige Worte in den «Zwingliana»[1]) zur *Zwingli-Medaille von 1919* resumieren die Geschichte der bisherigen Prägungen mit Zwinglis Bildnis.

Quellenkunde. Urkunden.

A. Roulin gibt in dieser Zeitschrift[2]) Nachricht von einem wirklich wichtigen Funde: er betrifft die Originalhandschrift des sog. *Anonymus von Freiburg* über den Krieg zwischen Bern und Freiburg 1386—88, welches Werk, bisher nur durch den Druck Fidel von Zurlaubens bekannt, nach dem Vorgang von Liebenaus bei den meisten als Fälschung galt. Beigefügt findet man eine Neuausgabe des «Anonymus».

Ergänzend handelt am selben Orte Pierre de Zurich über die Schicksale der Handschrift, über ihre Entstehung und die Autor-Frage[3]).

Der Schlüssel zu einer Geheimkorrespondenz vom Ende des Jahres 1813 oder Anfang des Jahres 1814 wird in dieser Zeitschrift oben 1919, S. 213—218 aus der politischen Korrespondenz des Grafen von Salis-Soglio von K. Lessing veröffentlicht.

Joh. Bapt. Büchel macht Mitteilung von *38 Urkunden aus dem Urbar des Klosters St. Johann im Thurtal von 1338 bis 1679*, soweit sie das Gebiet des Fürstentums Liechtenstein betreffen[4]); die Publikation sei im Hinblick auf das schweizerische Stift hier genannt.

Vom *Zürcher Urkundenbuch* ist mit der kürzlich erschienenen zweiten Lieferung des elften Bandes, der nun vollständig vorliegt[5]), der Hauptteil des monumentalen Werkes zum Abschluss gelangt: das Jahr der Brunschen Umwälzung 1336, mit welchem die Reihe der in extenso wiedergegebenen Urkunden abschliessen sollte, ist damit erreicht; nur etwa Vergessenes und zu Berichtigendes, sodann Generalregister, sollen in einem Nachtragsbande noch beigefügt werden. Die Fortsetzung ist zwiefach geplant: neben Regesten sämtlicher Urkunden bis zur Reformationszeit soll eine getrennte Publikation ausgewählter, hauptsächlich politisch-verfassungsgeschichtlich wichtiger Stücke in extenso laufen. Auch in diesem elften Bande sind neben der Masse der Beurkundungen immer wiederkehrender Rechtsgeschäfte — aus denen aber ebenfalls, auch abgesehen von ihrem immer grossen lokalgeschichtlichen Wert,

[1]) F. Burckhardt. Zwingliana 1919, Nr. 2 (Bd. III, Nr. 14) S. 469—471.

[2]) L'Anonyme de Fribourg 1386—1388, oben 1919, S. 194—208.

[3]) A propos du manuscrit de l'Anonyme friburgeois, S. 207—212.

[4]) Jahrbuch des historischen Vereins für das Fürstentum Liechtenstein. 18. Bd., 1918, S. 27—63.

[5]) Urkundenbuch der Stadt und Landschaft Zürich. Herausgegeben von einer Kommission der antiquarischen Gesellschaft in Zürich, bearbeitet von Dr. J. Escher (†) und Dr. P. Schweizer. Elfter Band, 1326—1336. Zürich, Verlag von Beer & Co. (vorm. Fäsi & Beer) 1920. 4 Seiten Titelzeug und Vorwort + 645 S.

im einzelnen neues zu lernen sein wird — manche nach den verschiedensten Richtungen interessante Urkunden zum ersten Mal veröffentlicht.

Neben Paul Schweizer hat sich bei dieser Edition insbesondere Friedrich Hegi ein Verdienst erworben, das im Vorwort vom Präsidenten der Urkundenbuch-Kommission, Gerold Meyer von Knonau, gekennzeichnet ist.

Schweizergeschichte.

Band XXXV der «Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte, herausgegeben vom historischen Verein des Kantons St. Gallen» umfasst die *Reimchronik des Appenzellerkrieges*, herausgegeben von Traugott Schiess[1]), die schon von Ildefons von Arx 1825 veröffentlicht wurde, und nun von Schiess mit sprachlichen und sachlichen Anmerkungen sowie Registern versehen ist; sodann, vom selben Herausgeber, die mit dem Appenzellerkrieg zusammenhängenden Einträge der beiden ältesten *Seckelamtsbücher der Stadt St. Gallen aus den Jahren 1403—1408*[2]).

Auch diese Quelle ist schon einmal unter dem gleichen Gesichtspunkte, von Karl Wegelin 1844, ausgezogen worden, aber nicht vollständig. Schiess hat die Einträge aus den verschiedenen Rubriken des Originals chronologisch zusammengestellt; mit chronologisch nicht einreihbaren Notizen zum Kriege sind andere, besonders kulturhistorisch wichtige, in einem Anhang untergebracht; beigefügt sind aus ähnlichen Quellen Mitteilungen über die früheren Kriegsjahre. Erst aus dieser Quelle lässt sich, wie der Herausgeber feststellt, der Anteil der Stadt an den Ereignissen und ihre bedeutende Stellung im Bunde ob dem See erkennen.

Von Adolf Steiner liegt eine Arbeit: *Zur Geschichte der Schweizersöldner unter Franz I.* vor; sie behandelt die Vertreibung der Franzosen aus Mailand und die Eroberung von Parma und Piacenza im Jahre 1521[3]). Dem Vorwort ist zu entnehmen, dass dieser aus der Geschichte der Schweizersöldner herausgegriffene Moment dem Verfasser Gelegenheit gab, die Aufnahme des franz. Bundes der Schweiz durch die übrigen Staaten darzustellen, die politische Bedeutung des sog. Leinlackenkrieges einmal in die gehörige Beleuchtung zu rücken, und in die bis jetzt grössenteils irrig dargestellte Frage der Schuld Lautrecs' an dem Verlust Mailands Klarheit zu bringen.

Emil Vierneisel kommt mit seiner Darstellung der *Neutralitätspolitik unter Markgraf Karl Wilhelm von Baden-Durlach*[4]) in die Zeiten des polnischen Thronfolgekrieges; er berührt dabei auch die Haltung der Schweiz gegenüber diesen europäischen Verwicklungen.

Briefe aus dem Archive der Familie de Marval zu Neuenburg, die Marcel Godet zum ersten Mal veröffentlicht oder wieder abdruckt[5]), betreffen

[1]) St. Gallen 1913, (4 +) 128 S.

[2]) Mit Ergänzungen. St. Gallen 1919. XXIV + 267 S.

[3]) Diss. phil. I Zürich; und als 1. Heft von Bd. XII der Schweizer Studien zur Geschichtswissenschaft. Zürich 1919, Gebr. Lehmann & Co.

[4]) Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins XXXIV, Nr. 3, S. 358—384.

[5]) Un chapitre des ralations entre Neuchâtel et Berne sous l'ancien régime (1777—1798). Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1920, S. 166—206.

die langwierigen Verhandlungen über die Anerkennung des helvetischen Indigenats des Fürstentums Neuchâtel in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts.

Ueber den viel behandelten *Savoyerzug 1834* liegt eine Darstellung von Wiliusch Prechner aus Warschau vor[1]). Der Autor benutzt neue handschriftliche Quellen, darunter auch polnische, die den meisten Historikern sonst nicht so leicht zugänglich sein dürften.

Ortsgeschichte.

(Vergleiche auch den Abschnitt: Kirche und Religion.)

Zur Reformationsgeschichte von Maschwanden und Mettmenstetten bringt K. Gauss neues Material bei aus einem bisher ganz unbenutzt gebliebenen Verzeichnis der Pfarrer von Zürich, Glarus, Thurgau, Appenzell und anderer Orte, bis 1602 reichend, auf dem Zürcher Staatsarchiv[2]).

In eingehender Untersuchung stellt A. Weber im «Zuger Kalender 1920» den Anteil Zugs am zweiten Kappelerkrieg fest[3]). Ebenda findet sich einiges Lokalhistorische über verschiedene Zuger Oertlichkeiten («Im Leh» bei Zug, Mühle «Im Koller» in Zug)[4]).

Eine eingehende aktenmässige Darstellung der Schicksale des *Landgerichtes Konolfingen* während des Umsturzes von 1798 und der Helvetik wird von F. Bühlmann geboten[5]).

Die Kirchgemeinden Matt und Elm bis zum Landesvertrag vom November 1532 behandelt Gottfried Heer[6]). (Sernftal baute 1261 eine eigene Kapelle in Matt; Elm löste sich wiederum als besondere Kirchgemeinde zwischen 1420 und der Reformation los.) Den Löwenanteil der Darstellung beanspruchen natürlich die Kämpfe der Reformationszeit.

Das Haus zum Salmen am Rüdenplatz in Zürich, dessen Geschichte Emil Eidenbenz erzählt[7]), ist seiner äussern Erscheinung nach durch ein Bild in Wasserfarben aus dem Jahr 1783, kurz vor dem Abbruch des hölzernen Gebäudes von einem Dilettanten aufgenommen, bekannt. Erwähnt wird es zuerst im Steuerrodel von 1357.

Familiengeschichte. Biographie.

(Vergleiche auch Abschnitt: Kirche und Religion.)

Die Burg und das Geschlecht der Freiherren von Belmont, das 1371 ausstarb, ist von Anton Mooser behandelt[8]). Von den Mitteilungen *J. Deduals*

[1]) Diss. Phil. I, Zürich. 1919, Buchdruckerei Dr. Gustav Grunau, Bern. IX + 41 S.; und in: Blätter für bernische Geschichte, Kunst und Altertumskunde XV, Heft 4.

[2]) Zwingliana 1919, Nr. 2 (Bd. III, Nr. 14) S. 461—467.

[3]) Kappel-Gubel (11. und 24. Oktober 1531). S. 20—40.

[4]) S. 42 und S. 44—56 (von A. Weber).

[5]) Das Landgericht Konolfingen zur Zeit des Ueberganges und der helvetischen Republik. Archiv des Historischen Vereins des Kantons Bern, XXV. Band, 1. Heft, Bern 1919, S. 1—87.

[6]) Sonderabdruck aus den «Glarner Nachrichten», Glarus 1919. 51 S.

[7]) Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1920, S. 222—247.

[8]) Bündnerisches Monatsblatt 1919, S. 361—371.

aus der Geschichte des Churer Dienstleute-Geschlechts *Marmels* ist der Schluss erschienen [1]).

Martin Seger betreffend (vergl. die Anzeige von W. Köhlers Aufsatz hier oben 1918, S. 199) kommt auch Emil Camenisch zu dem Ergebnis, dass Martin Seger, der Stadtvogt von Maienfeld, vorausgesetzt seine Identität, die aber nicht zu erweisen ist, mit dem gleichnamigen Vogt von Hohentrins, nicht um 1530 evangelischer Pfarrer von Ragaz gewesen sein kann. Ueber besagte Identitätsfrage führte auch eine vom St. Galler Stiftsarchivar Müller vorgenommene Siegelvergleichung zu keinem positiven Resultat [2]).

Meyer von Knonau berichtigt nach Herrn Kubly-Müller einen Irrtum in der Genealogie *Valentin Tschudis* im Zwingli-Jubiläumswerk [3]).

In von Heinrich Türler veröffentlichten weitern Teilen der autobiographischen Aufzeichnungen *Karl Ludwig Stettlers* [4]) berichtet dieser ausser über Vorfälle des Privatlebens über mehrere historische Begebenheiten, an denen er unter der ihm tief unsympathischen Helvetik als Augenzeuge oder Mithandelnder teil hatte, wie an dem Aufstand der Freiburger im April 1799. Die Schilderungen dürften der bekannten Geschichte mehrere charakteristische Einzelzüge beifügen.

Eine umfangreichere Arbeit Albert Leuteneggers gilt dem Lebensabschnitt des Schöpfers der zürcherischen Volksschule *Thomas Scherr* nach seiner zürcherischen Wirksamkeit [5]). Die gründliche Untersuchung macht erst Thomas Scherrs Biographie vollständig und beseitigt dabei bisherige Irrtümer, wie den auch von der Allgemeinen deutschen Biographie aufgenommenen, dass Scherr wieder nach Zürich zurückgekehrt sei; vielmehr lebte er von 1843 an dauernd in Emmishofen. Leutenegger möchte zeigen, dass auch Scherrs «Leben und Wirken im Thurgau immerhin wert ist, ins Licht der Geschichte gerückt zu werden».

Das Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1920 bringt die zweite Hälfte der von Meyer von Knonau herausgegebenen hübschen autobiographischen Aufzeichnungen Prof. *Rahns* [6]). Ebenda ist auch von *H. Trog* dem ausgezeichneten, letztes Jahr verstorbenen Geschichtslehrer am Zürcher Gymnasium *Otto Markwart* eine Erinnerung gewidmet [7]).

Im zweiten Heft seiner Sammlung von Porträts *schweizerischer Ständeräte* behandelt Gottfried Heer im Rahmen biographischer Abrisse die stände-

[1]) Kulturbilder aus dem Leben der Ritter von Marmels. Von Nationalrat Dr. J. Dedual, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1919, S. 265—271.

[2]) Nochmals Martin Seger aus Maienfeld. E' C', Valendas. Zwingliana 1919, Nr. 2 (Bd. III) S. 467—469.

[3]) Diese Zeitschrift oben 1919, S. 213.

[4]) Aus den Erinnerungen Karl Ludwig Stettlers. Vom Mai 1798 bis Ende 1799. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1920. Bern 1919, S. 45—98.

[5]) Thomas Scherr im Thurgau von Dr. A' L'. Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte, 59. Heft, S. 1—156.

[6]) Erinnerungen aus den ersten 22 Jahren meines Lebens. (Aus hinterlassenen Aufzeichnungen von Prof. Dr. J. R. Rahn, geb. 1841, gest. 1912.) S. 1—90.

[7]) S. 248—266.

rätliche Wirksamkeit der Glarner J. J. Blumer, Heinrich Trümpi, Joseph Weber von Netstal und Dr. Niklaus Tschudi [1]).

Georg Finsler, der 1916 verstorbene hervorragende Berner Schulmann und Homerforscher, hat aus der Feder seines Bruders Pfarrer Rudolf Finsler eine sehr ansprechende Biographie erhalten [2]).

Eduard Wymann veröffentlicht einige Briefe vom bayrischen Königshofe aus den Jahren 1865 und 1866, die an König Ludwigs II. Aufenthalt in Altdorf 1865 anknüpfen und Bestellungen bei dem Maler *Jost Muheim* nebst einiges andere betreffen; dazu einige Briefe vom Hofe der Königin Victoria an Muheim von etwas später [3]). Mehrere Reproduktionen von Bildern und Zeichnungen beider Jost Muheim, des Vaters und des Sohnes, begleiten den Text.

Religion und Kirche.

Fritz Jecklin bringt Neues über die aus dem 9. Jahrhundert stammende Kirche des auf karolingischem Königsgut gegründeten Klosters Wapitines aus dem Gemeindearchiv von Alvaschein, in dessen Besitze die Kirche seit Mitte des 15. Jahrhunderts war, und aus den Auszügen Conradin von Mohrs aus einem Missale des 10. Jahrhunderts. [4])

Simonet kann die Wiederauffindung einer von Nüscheler als *Catalogus Curiensis* zitierten und lange vergeblich gesuchten Quelle zur bündnerischen Kirchengeschichte anzeigen [5]); in einem handschriftlichen Bande des bischöflichen Archivs in Chur findet sich dieses Verzeichnis der Geistlichkeit des Bistums im Jahr 1521.

Das Verzeichnis der Vorsteher der *Karthause Ittingen* ist von Albert Courtray über die Jahre 1508—86 fortgesetzt. [6])

Odilo Ringholz teilt aus dem Einsiedler Archiv eine Denkschrift über die religiösen Zustände im Stift aus der Zeit der beginnenden Reformation mit [7]), die verfasst ist von einem Schwyzer und der Absicht der Neubesetzung der Abtei durch die schwyzerischen Schirmherren dient (die dann 1526 erfolgte).

[1]) Der schweiz. Ständerat 1848—1908. 2. Heft: Die glarnerischen Vertreter im Ständerat 1848—1874. Buchdruckerei Glarner Nachrichten, Glarus 1919. 50 S.

[2]) Rektor Georg Finsler 1852—1916. Neujahrsblatt auf das Jahr 1920, zum Besten des Waisenhauses in Zürich. 60 S.

[3]) Briefe vom bayrischen und englischen Königshofe an Kunstmaler Jost Muheim. XXVI. Historisches Neujahrsblatt für das Jahr 1920 . . . von Uri, S. 75—95.

[4]) Mitteilungen über die Frauenklosterkirche St. Peter zu Müstail bei Alvaschein von Dr. F' J'. Buchdruckerei A.-G. Bündner Tagblatt, Chur. 8 S.

[5]) Von Domsextar Dr. J. Jak. Simonet, Chur. Bündnerisches Monatsblatt 1920, S. 16—19.

[6]) Catalogue des prieurs ou recteurs et des religieux de la chartreuse Saint-Laurent d'Ittingen en Thurgovie. Par Dom A' C'. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte XIII, 1919, S. 146—176.

[7]) Eine zeitgenössische Denkschrift über die religiösen Zustände in Einsiedeln beim Beginne der schweizerischen Glaubensspaltung. Herausgegeben von Dr. P. O' R' O. S. B. Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte XIII, 1919, S. 129—145.

Eduard Wymann macht aufmerksam auf einen Druck von 1685, in welchem eine in Zwiefalten in diesem Jahre abgehaltene Disputation über das Busssakrament niedergelegt ist, an welcher Gallus de Florin, wahrscheinlich der spätere Disentiser Abt, teilnahm. [1])

Karl Schellhass hat seine Veröffentlichung *zur Geschichte der Gegenreformation im Bistum Konstanz*, die vielfach ins schweizergeschichtliche Gebiet übergreift, in der «Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins» abgeschlossen; [2]) ein Schlusskapitel erscheint hier nicht, sondern nur in einer Buchausgabe der Arbeit.

In einer Arbeit über das Tertiarierinnen-Kloster in Attinghausen, jetzt in Altdorf, bringt Siegfried Wind neues über die Gründung (Anfang des 17. Jahrhunderts) aus einem unbekannten zeitgenössischen Bericht, weiter Mitteilungen über die Klostergüter in Attinghausen und ein Verzeichnis der Oberinnen. [3])

Pfarrer K. Steiger erzählt nach einer unveröffentlichten lateinischen Handschrift im St. Galler Stiftsarchiv von dem Wirken des Stiftsdekans Probus Ritter (aus der selben Lichtensteiger Schultheissen-Familie, der auch der Chronist Hermann Miles angehörte) als stellvertretenden Seelsorgers zu St. Fiden während der Pestepidemie des Jahres 1629. Von der Tätigkeit des damaligen Abtes Bernhard Müller (1594—1630) gibt der Verfasser einleitungsweise einen Ueberblick. [4]) Mit ihm beginnen die Diarien von St. Galler Aebten; aus denen von Beda Angehrn (1767—96) teilt Steiger Auszüge, vornehmlich grössere Repräsentationsanlässe betreffend, mit (lateinische Partien in Uebersetzung), die besonders interessant werden in der Zeit der französischen Revolution. [5]) Ueber einen Besuch des Abtes Cölestin II. beim Bischof von Konstanz im Sept. 1748 und den Gegenbesuch des Bischofs im Mai 1749, welche beiden Fürstenbesuche die Beendigung langwieriger Streitigkeiten zwischen den beiden Stiften um geistliche Rechte bezeichneten, macht derselbe die Beschreibung eines St. Galler Mönchs bekannt. [6])

Die zweite Hälfte der Darstellung der Beziehungen zwischen Uri und Einsiedeln von Odilo Ringholz [7]) enthält in der Fortsetzung von Teil II

[1]) Ein Disputationsdruck von Frater Gallus de Florin in Zwiefalten. Bündnerisches Monatsblatt 1919, S. 378—379.

[2]) Neue Folge Bd. XXXIV, Heft 3, S. 273—299.

[3]) Beiträge zur Geschichte des ehemal. Frauenklosters in Attinghausen. Von P. S' W' O. Cap. XXVI. Historisches Neujahrsblatt für das Jahr 1920 . . . von Uri S. 45—68. (Vgl. über dieses Kloster auch die unten angeführte Arbeit von Odilo Ringholz: Uri und Einsiedeln.)

[4]) Stiftsdekan Probus Ritter von St. Gallen, der Pestpfarrer zu St. Fiden. Die Ostschweiz 1920, Nr. 7, 9, 10, 11, 12 u. 15.

[5]) Einiges aus den Tagebüchern des Fürstabtes Beda von St. Gallen. Sonderabdruck aus der «Ostschweiz», St. Gallen, Buchdruckerei «Ostschweiz» 1919. 62 S.

[6]) Separat-Abdruck aus dem «Fürstenländer». Gossau, Buchdruckerei U. Cavelti & Co. 1919. 31 S.

[7]) Uri und Einsiedeln. Von Dr. P. Odilo Ringholz O. S. B. XXVI. Historisches Neujahrsblatt für das Jahr 1920 . . . von Uri, S. 1—44.

Beispiele von Gelübten. Teil III sodann schildert die Beziehungen der Abtei zu urnerischen Klöstern: St. Lazarus in Seedorf, zu Allen heiligen Engeln in Attinghausen, und dem Kapuzinerkloster in Altdorf. Es folgen im vierten Teil die künstlerischen, wissenschaftlichen und geschäftlichen Beziehungen. Ein ansehnliches, nach den verschiedensten Richtungen interessantes Material ist in dieser Arbeit von dem Einsiedler Stiftshistoriker zusammengetragen.

Die Fortsetzung von P. Gabriel Meiers *Rheinau vor hundert Jahren*[1]) (vgl. oben S. 241) gibt Auskunft über den Personalbestand des Klosters im Jahre 1818, um sodann das tägliche Leben der geistlichen Gemeinschaft sowie in diese Zeit fallende besondere Ereignisse (Feste) zu schildern.

Ernst Stæhelin will mit einer Arbeit über Schweizer, die als reformierte Geistliche in den Vereinigten Staaten gewirkt haben,[2]) nicht eine erschöpfende Biographien-Sammlung geben, sondern nur «einen ersten flüchtigen Einblick in wertvolle Zusammenhänge der Vergangenheit gewähren». Versucht ist Vollständigkeit in Heranziehung des in der Schweiz vorhandenen gedruckten Materials unter gelegentlicher Benutzung von ungedrucktem.

Verfassung. Recht.

In einem Aufsatz über den *Schwurverband als Grundlage der schweizerischen Eidgenossenschaft* gibt Karl Meyer ein neues Muster[3]) der anregenden Art, mit der er altbekannte Dinge in neuer, oft überraschender Beleuchtung zu zeigen versteht. Was im Bund von 1291 zu Tage tritt, ist mehr, als die Mark- und Gerichtsgenossenschaften, aus denen der Ursprung unseres Staates herkömmlicher Weise hergeleitet wird, enthielten und aus ihnen erwachsen konnte: Meyer führt diesen Rest auf den freien Schwurverband zurück, der seine Kompetenz in alle beliebigen Sphären erstrecken konnte. Dass durch diese Auffassung auch die Tradition von einem «Rütlischwur» wieder in ihr relatives Recht tritt, ist ein weiteres Ergebnis der Meyerschen Arbeit.

A. Weber schildert die Prozessordnung des Malefizgerichtes Zug nach den Protokollen, gedruckten Ordnungen von 1758 und 1824, und mündlicher Tradition.[4])

Eine aus der ungeschriebenen Ueberlieferung geschöpfte Einzelheit aus der Almend-Ordnung der Zuger Korporation ist im «Zuger Kalender 1920» veröffentlicht.[5])

---

[1]) Schweizerische Rundschau 1918/1919, Heft 5/6.

[2]) Schweizer Theologen im Dienste der reformierten Kirche in den Vereinigten Staaten. Von Lic. theol. E' St.' Schweizerische Theologische Zeitschrift XXXVI, 1919, S. 152—171 und 196—238.

[3]) In dieser Zeitschrift oben 1919, S. 183—194.

[4]) Justizpflege im Zugerlande beim Strafverfahren. Zuger Kalender 1920, S. 14—19.

[5]) D'Chriesi-Glogge. S. 19.

Militärgeschichte. Waffenkunde.

Theophil Hirschi gewährt in einer Zusammenstellung der Leistungen des Kantons Zürich für die französische Armee 1798 und 1799 bis zur ersten Schlacht bei Zürich, die jedenfalls auf gründlicher Ausbeutung der Quellen beruht, [1]) einen interessanten und auch interessant gegebenen Einblick in die Details der Unbequemlichkeiten und Schädigungen, die der Kanton in dieser Zeit zu erleiden hatte.

Die nunmehr erschienene letzte Abteilung von E. A. Gesslers *Entwicklung des Geschützwesens in der Schweiz* [2]) behandelt noch die erhaltenen Geschütze. Ein letztes Kapitel ist dem gegenwärtigen Stand der ausländischen Forschung und der Vergleichung der Ergebnisse der vorliegenden Untersuchung mit ihr gewidmet.

W. Blums Abhandlung über den *Schweizerdegen* ist als fortgesetzt zu melden. [3])

Der zweite Teil von Alfred Mantels *Geschichte der Zürcher Stadtbefestigung* [4]) schildert den Schanzenbau selbst. Der Stoff ist in sachlichen Rubriken bewältigt: der erste Abschnitt behandelt Bauleitung, Arbeiter, Material und Werkzeug, und Finanzierung, der zweite den Verlauf der Arbeit. Angefügt ist eine Darstellung des Schanzenwesens bis 1798. Eine Reihe von interessanten Reproduktionen schmücken das Heft. Mantels Werkchen gibt uns endlich eine, und zwar eine ganz aus dem originalen Aktenmaterial herausgearbeitete Darstellung eines wichtigen Momentes der zürcherischen Geschichte; es verdiente wohl eine eigentliche Würdigung von spezieller Fachseite.

Literatur- und Sprachgeschichte.

Hingewiesen sei auf den in dieser Zeitschrift oben 1919, S. 6—38 von Dr. Max Scherrer veröffentlichten Neudruck der Kampfschrift Thomas Murners: *Des alten christlichen Bären Testament*, der auf Vergleichung der vier bekannten Exemplare beruht.

Gewisse Tendenzen in Italien, die auch in wissenschaftlichem Gewande auftraten, haben auf schweizerischer Seite eine Diskussion über die Stellung, die dem Rätoromanischen innerhalb des romanischen Sprachstammes zuzuweisen ist, in Fluss gebracht (vgl. diese Zeitschrift oben 1917, S. 202). Jetzt geht die Schweiz von der Abwehr auch schon zum Angriff über und macht einen Ausfall auf bisher unbestritten als italienisch betrachtetes Sprachgebiet,

---

[1]) Leistungen und Lieferungen des Kantons Zürich u. s. w., Diss. Phil. I. Zürich. Zürich 1920, Buchdruckerei Berichthaus. X + 131 S.; und unter dem Titel: Aus Zürichs Franzosenzeit im Zürcher Taschenbuch auf das Jahr 1920, S. 91—221.

[2]) Von seinen Anfängen bis zum Ende der Burgunderkriege. Mitteilungen der Antiquarischen Gesellschaft in Zürich LXXXIV (Bd. XXVIII, Heft 5), Zürich 1920, S. 371 (1)—460 (90). Mit 5 Lichtdrucktafeln und 7 Textabbildungen.

[3]) Anzeiger für Schweiz. Altertumskunde Neue Folge XXI, 1919, S. 167—180.

[4]) CXV. Neujahrsblatt der Feuerwerker-Gesellschaft in Zürich auf das Jahr 1920. 55 Seiten.

indem W. v. Wartburg in einer, soweit wir urteilen können, sehr fundierten Abhandlung zum Resultat kommt, dass das Bergellische mindestens vom Beginn des 9. Jahrhunderts an zum Rätoromanischen tendiert und dass es heute noch, entgegen der bisherigen Ansicht, eher als ein rätoromanischer denn als ein lombardischer Dialekt aufzufassen ist, der allerdings seit der Reformation dem lombardischen Einfluss in hohem Masse ausgesetzt war.[1])

Schulgeschichte.

Der Zürcher Examinatorenkonvent veranstaltete im Sommer 1715 zum ersten Mal eine Enquête über den Stand der Schulen auf der Zürcher Landschaft: Die Antworten, gewöhnlich vom Ortsgeistlichen, zuweilen auch vom Schulmeister, sind in einem Sammelbande vereinigt, aus dem unter Beiziehung noch andern Materials Emil Stauber eine Darstellung des zürcherischen Landschulwesens dieser Zeit schöpft [2])

Das 50jährige Jubiläum des evangelischen Lehrerseminars Unterstrass hat Anlass zu einer Geschichte dieser Schulanstalt gegeben, die von Paul Eppler verfasst ist.[3]) Sie führt uns in Bestrebungen ein, die ja zwar gegen die heute ringenden gewaltigen Strömungen sehr bei Seite gedrängt erscheinen, die aber doch fortgesetzt kräftig bestehen und denen der Historiker seine Beachtung zu schenken hat.

Kunstgeschichte. Mittelalterliche Archäologie.

Ueber die *Backsteinfliesen von Strassberg und Gottstatt* liegen von W. R. Stæhelin einige Worte vor.[4])

G. Büeler referiert über verschiedene *neu entdeckte mittelalterliche Wandmalereien*[5]): eine Kreuzigung in der Sakristei der Kirche von Tänikon vom Anfang des 16. Jahrhunderts, Reste zweier Bildercyklen in der Kirche von Berg, Fresken in der Galluskapelle in Arbon (aus dem 13. Jahrhundert?).

Eine Nachricht in der «Neuen Zürcher Zeitung» betrifft Wandmalereien in einem Hause auf dem Sennenberg, das wohl Sommerresidenz von Wettinger Aebten war, aus dem 17. und 18. Jahrhundert.[6]) Am selben Ort

---

[1]) Zur Stellung der Bergeller Mundart zwischen dem Rätischen und dem Lombardischen. Von Prof. Dr. W. v. Wartburg, Aarau. Bündnerisches Monatsblatt 1919, S. 329–348.

[2]) Die zürcherischen Landschulen im Anfang des achtzehnten Jahrhunderts. 120. Neujahrsblatt der Hülfsgesellschaft in Zürich auf das Jahr 1920. 4+71 S.

[3]) Fünfzig Jahre christlicher Lehrerbildung. Geschichte des evangelischen Seminars in Zürich. 1920, Verlag des evangelischen Seminars. Vertriebsstelle: Buchhandlung der evangelischen Gesellschaft Zürich. 332 S.

[4]) Archives Héraldiques Suisses 1919, XXXIII, S. 93–94.

[5]) Thurgauische Beiträge zur vaterländischen Geschichte, 59. Heft, S. 157–161.

[6]) Von alten Wandmalereien. K. F. Neue Zürcher Zeitung vom 5. Okt. 1919, 2. Blatt, No. 1520.

erläutert Felix Vogt zum ersten Mal eingehender die lateinische Inschrift auf dem Bildnis Bonifacius Amerbachs von Hans Holbein.[1])

Rud. Henggeler behandelt die Neu-Ausmalung, hauptsächlich durch Hans Heinrich Gessner von Zürich, des Innern des Einsiedler Münsters nach dem Brande von 1577, und sucht die Gestalt, die das Münster damals erhielt, zu rekonstruieren. Als noch unausgeschöpfte Quelle stand das Rechnungsbuch im Stiftsarchiv zur Verfügung.[2])

Ueber die *Künstlerfamilie Plepp* sind einige Angaben von Dr. Alfred Martin zu erwähnen.[3])

E. A. Stückelberg berichtet über die Entdeckung einer Winden-Vorrichtung im Chor der Basler Dominikanerkirche, ferner über eine Beschreibung des ehemaligen Fastentuchs dieser Kirche.[4])

Zur neunten Jahrhundertfeier der Basler Münsterweihe 1019/1919 bietet Stückelberg eine Behandlung der dem Bau Heinrichs II. zuzuschreibenden Teile und der mit diesem Kaiser zusammenzubringenden Gegenstände des Münsterschatzes.[5])

Aus dem letzten *Jahresbericht des Schweizerischen Landesmuseums*[6]), von dem Direktor Hans Lehmann erstattet, ist hinzuweisen auf einen Nekrolog Adrian Lachenals von A. C[artier]. Der Bericht enthält ferner mehrere wissenschaftliche Ausführungen, z. B. über die Porzellan-Fabrikation von Lenzburg und Beromünster.

Kultur- und Wirtschaftsgeschichte.

Einige Daten zur Bevölkerungsbewegung im Kanton Graubünden, Ergebnisse der zivilstandsamtlichen Aufzeichnungen im Jahre 1918 nach Gemeinden, Kreisen und Bezirken geordnet, werden von Staassarchivar Dr. Jul. Robbi mitgeteilt.[7])

Seine *Beiträge zur Naturchronik und Klimatologie des Ober-Engadins* 1850—1900 setzt Alphons Flugi fort.[8])

Von J. Möhrs Arbeit über die *Rüfenverbauungen und Rheinwuhrungen von Mayenfeld* liegt der Schluss vor.[9])

---

[1]) Zur Vierhundertjahresfeier eines Bildnisses. Neue Zürcher Zeitung vom 14. Okt. 1919, 2. Morgenblatt, No. 1575.

[2]) Die Ausmalung des Einsiedler Münsters unter Fürstabt Augustin I. Hofmann (1600—1629). Von P. Rud. Henggeler, O. S. B. Stift Einsiedeln. Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde XXI, 1919, S. 181—198.

[3]) Anzeiger für Schweizerische Altertumskunde XXI, 1919, S. 199.

[4]) Archäologische Funde aus der Predigerkirche. National-Zeitung, Morgenblatt vom 10. Okt. 1919, No. 455.

[5]) Gedenkblatt her. von der Basler Denkmalpflege auf die Wiederkehr des Weihungstages 11. Okt. 8 S.

[6]) 27. Jahresbericht 1918. Zürich, Druck: Art. Institut Orell Füssli 1919. 4+51 S. IV Tafeln.

[7]) Bündnerisches Monatsblatt 1920, S. 19—22.

[8]) Ibidem 1919, S. 280—290, 249—351, 380—383, und 1920, S. 23—27.

[9]) Ibidem 1919, S. 272—280.

Ueber einen Brand von *Thusis am 28. Juli 1845* veröffentlicht das «Bündnerische Monatsblatt» eine Briefstelle. [1])

Schon einmal wurden an dieser Stelle die von Jesek Hofman redigierten *Berichte aus dem Knopf-Museum Heinrich Waldes* in Prag [2]) genannt, welches einer kulturgeschichtlich wichtigen Objekten-Gruppe ein Spezialstudium zuwendet, das mit allen Zeiten und Völkern natürlich auch die Schweiz in seinen Bereich zieht. Das 3/4 Heft des Jahrsgangs III ist vorwiegend der Prähistorie gewidmet, in deren Erforschung bekanntlich ein Kleiderverschluss, die Fibel, die Rolle eines Leitobjektes spielt. Eine Festschrift [3]) zur feierlichen Eröffnung des von dem böhmischen Grossindustriellen Heinrich Walde gegründeten Museums gibt neuerdings ausführliche Auskunft über das Programm dieser Anstalt.

In einem *Beitrag zur Geschichte der Gesellschaft «zum Affen» in Bern* begründet Ed. v. Rodt unter Heranziehung auch der bernischen baugeschichtlichen Daten neben dem früher vorwiegend in Betracht gezogenen Material des Gesellschaftsarchivs vermutungsweise Aufstellungen, die mit den bisherigen Traditionen nicht übereinstimmen, betreffend die ursprüngliche Bruderschaft der bernischen Steinhauer und Maurer und deren Uebergang in die Gesellschaft, den mutmasslichen Gründer, den ersten Münsterbaumeister Mathäus Ensinger, das Gesellschaftshaus, den Namen «zum Affen» u. s. w. [4])

Rudolf Ischer behandelt die *Freiheiten der Gesellschaft zu Kaufleuten in Bern* [5]): sie bestanden in der Handelspolizei, die diese Gesellschaft vor den andern Zünften voraus hatte. Die Privilegien sind im Gesellschaftsarchiv in mehreren Sammlungen vorhanden, die über die historische Entwicklung dieser Rechte Aufschluss geben, nicht aber über ihre Entstehung.

Ein viertes Heft, das Gottfried Heer *zur Geschichte des glarnerischen Verkehrswesens* herausgegeben hat [6]), erzählt die Geschichte der Strassen des Unterlandes und des Kerenzerberges bis 1848. Es handelt sich um die Strassenverbesserung von 1765 und in den folgenden Jahren und die Tätigkeit des Strassendirektors Jak. Schindler hiebei; die Verlegung der Strasse von Oberurnen nach Näfels in den 20er Jahren des 19. Jahrhunderts, die Neuanlage der Strasse von der Kantonsgrenze über Bilten nach Niederurnen; die Vorbereitungen zu einer Strasse über den Kerenzerberg, deren Bau erst nach 1848 fällt.

---

[1]) Bündnerisches Monatsblatt 1919, S. 379—380.

[2]) Prag-Wrschowitz. Sammlung von Kleiderverschlüssen aller Arten und Zeiten, Jahrgang III, mit 88 Abbildungen und 3 Tafeln. Redakteur: Jesek Hofman, Direktor des Museums. 1918. Selbstverlag des Museums.

[3]) Prag-Vrsovice, Verlag des Knopfmuseums Waldes 1918. 32 S.

[4]) Mitteilung von E' v. R', Architekt. Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1920, S. 99—138.

[5]) Ibidem S. 1—44.

[6]) Glarus, Buchdruckerei Neue Glarner Zeitung D. Hefti & O. Bartel. 1919. 46 S.

Aus den Winterthurer Akten bringt Dr. Kaspar Hauser allerlei kulturhistorisch interessante Notizen über Bärenführer, wandernde Handwerksburschen, Kessler, Schauspieler und andere Artisten, u. s. w. [1])

Den nachgelassenen Schriften J. B. von Tscharners, 1775 Landvogts in Tirano, ist die Erzählung von der Unschädlichmachung eines Banditen im Veltlin während dessen Amtszeit entnommen, die aus dem Sonntagsblatt des «Bund» das «Bündnerische Monatsblatt» abdruckt. [2])

Der Schluss von Wilhelm Merians Mitteilungen *aus einem Reisetagebuch des 18. Jahrhunderts* (vgl. oben 1919, S. 73) führt den Leser durch Freiburg, Neuenburg, Yverdon, Lausanne und Genf. [3])

Einige interessante Bemerkungen von Karl Meyer beleuchten die wirtschaftlichen Voraussetzungen der *Erschliessung des St. Gotthardpasses* spätestens in der ersten Hälfte des 12. Jahrhunderts. [4]) *Michael Aschwanden* ruft zur Erhaltung vom Untergang bedrohter baulicher Zeugen des alten Gotthard-Verkehrs beim Ritterturm zu Silenen auf. [5])

Nachtrag.

Der letzterschienene Band des «Geschichtsfreund» [6]) weist eine Reihe von Beiträgen auf, die meist grosses lokalhistorisches mit allgemeinerem Interesse vereinen. Als sehr schätzbarer Beitrag zur Ortsnamenforschung im Dienste der Geschichte wird eine Zusammenstellung der Siedelungsnamen des Kantons Luzern von Brandstetter zu buchen sein. [7]) Sie werden nach einzelnen Aemtern etymologisch abgehandelt (der die Aemter Luzern und Hochdorf umfassende Teil ist schon einmal veröffentlicht), um in ihrer Gesamtheit Antwort auf die Frage nach der Art und Weise der alemannischen Besiedelung in dem bezeichneten Gebiet zu geben — ob vorwiegend in Einzelhöfen oder nach Geschlechtsverbänden in geschlossenen Ortschaften (weshalb auch jeweilen die Grösse der Orte genau verzeichnet wird). Die Resultate aus dem so angehäuften Material zu gewinnen überlässt der Autor allerdings meist dem Leser. Beilagen klären eine Anzahl einzelner Punkte auf. — Eine wichtige Publikation ist die Veröffentlichung des *ältesten Luzerner Bürgerbuchs*, von 1357 bis 1479 reichend, die P. X. Weber begonnen

[1]) Fahrendes Volk in Winterthur. 1. Teil. Neujahrsblatt der Hülfsgesellschaft von Winterthur 1920. 60 S.

[2]) Ein Veltliner Fra Diavolo. Eine Kriminalgeschichte aus der guten alten Zeit. Bündnerisches Monatsblatt 1920, S. 2—16.

[3]) Neues Berner Taschenbuch auf das Jahr 1920, S. 138—163.

[4]) XXVI. Historisches Neujahrsblatt für das Jahr 1920 . . . von Uri, S. 69—72.

[5]) Untergehende Kulturdenkmäler am alten St. Gotthardpass. Von M' A', Photograph in Flüelen. Ibidem S. 73—74. (Mit Photographie.)

[6]) Der Geschichtsfreund. Mitteilungen des historischen Vereins der V Orte Luzern, Uri, Schwyz, Unterwalden und Zug. Mit einer Kunstbeilage (eine Probe aus dem ältesten Luzerner Bürgerbuch, siehe gleich unten). LXXIV. Band. Stans 1919.

[7]) Die Siedelungen der Alamannen im Kanton Luzern. Von Dr. Josef Leopold Brandstetter. S. 1—178.

hat.[1]) Es verleihen diesem ersten der drei vorhandenen Luzerner Bürgerbücher, wie der Beschreibung des Herausgebers zu entnehmen ist, mit den Bürger-Eintragungen gemischte Einschiebsel zugleich den Charakter eines Stadtbuches; sie enthalten eine Aufzeichnung der Rechte und Gewohnheiten der Murbachischen Zeit, Satzungen aus dem 14. und 15. Jahrhundert mit historischen Notizen, die ältesten Stiftungsbriefe der Propstei, und eine Liste der Stadtschreiber von Renward Cysat, und sollen gesondert den Inhalt eines zweiten Teiles der Edition bilden. Die Einleitung bietet neben eingehender Information über die Handschrift auch noch Ausführungen über das Alter des Luzerner Bürgerrechts und eine Zusammenstellung der in Urkunden vor 1357 genannten Luzerner Bürger. Anfechtbar, jedenfalls prinzipiell, könnte der zur Anwendung gebrachte Editionsgrundsatz der Modernisierung von Eigennamen erscheinen. — Die oben (S. 53) erwähnte Arbeit Karl Meyers über die Erschliessung des Gotthard ist das erste Kapitel einer im «Geschichtsfreund» erschienenen Abhandlung: *Ueber die Einwirkung des Gotthardpasses auf die Anfänge der Eidgenossenschaft.*[2]) In interessanter Weise entwickelt der Autor, nach Erörterung der wirtschaftlichen Bedingungen, deren Erfüllung in einem bestimmten Zeitpunkt der Erschliessung des neuen Passes rief, wie die aus der neuen wirtschaftsgeographischen Tatsache entspringenden politischen Folgen zum Teil, soweit sie sich in der Passpolitik der Kaiser darstellten, fördernd auf die Entstehung der urschweizerischen Freiheit einwirkten, zum andern Teil, insofern als die gewinnbringende Gotthard-Verkehrs-Route zu einem Hauptobjekt der Habsburger bei ihren Bestrebungen zur Gründung einer geschlossenen Territorialherrschaft zwischen Rhein und Alpen wurde, hindernd. Meyer zeigt die hochwichtige Rolle auf, die dem Gotthard in der Entstehungsgeschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft zukommt, ohne jedoch Schultes Theorie, dass letztere dem Pass geradezu ihre Entstehung verdanke, zu der seinen zu machen.

Eine lokalhistorische Feststellung von Siegfried Wind[3]) ergibt, dass die sog. *Zwyer-Kapelle* bei Altdorf nicht, wie bisher angenommen wurde, von Sebastian Peregrin Zwyer von Evibach gebaut worden ist, sondern schon vorher Alexander Bessler in Beziehung zu ihr stand, wie unzweifelhaft aus dem Altarbild erhellt, welches ausserdem eine Inschrift hinter ihm als ein bisher unbeachtetes Werk des Meisters Friedrich Schröter von Freiburg i. Br. erweist. — Franz Blaser macht zwei Pflichtbriefe zweier Kirchherren von Steinen im Kanton Schwyz von 1491 und 1503 bekannt.[4])

Mancher wird sich gerne auf eine kleine Schrift verweisen lassen, die ihm in Kürze die Entwicklung des *Völkerbundsgedankens* und das Wesent-

[1]) S. 179—256.

[2]) S. 257—304.

[3]) Zur Geschichte des Zwyerhauses und der Zwyerkapelle bei Altdorf. Von P. S' W', O. Cap. S. 305—310.

[4]) Urkunden und Urkunden-Regesten der Kirchen und Siebnerlade in Steinen. (Als Ergänzung zum Geschichtsfreund Bd. I und XXX.) S. 311—317.

liche der Ideen der Denker auf diesem Gebiete bis 1798 vorführen wird. Was aber Alfred Rufers Broschüre einen Platz in einer Anzeige neuer historischer Literatur über die Schweiz anweist, ist die erstmalige Bekanntmachung eines Vorschlags zu einem Völkerbund, den *Philipp Albert Stapfer* im März 1798 dem französischen Direktorium einreichte. Insofern die Arbeit die verschiedenen Projekte, und in einem Anhangskapitel auch den gegenwärtigen Völkerbund absolut wertet, reicht sie über das eigentliche historische Gebiet hinaus und reiht sich der aktuellen politischen Literatur, und zwar der befürwortenden, zur Stellung der Schweiz zum Völkerbund ein.[1])

In einer akademischen Festrede beleuchtet Ulrich Stutz die *Stellung der Schweiz in der deutschen Rechtsgeschichte.*[2]) Die Bedeutung der Schweiz, wie sie sich aus ihren besondern geschichtlichen Bedingungen ergibt, in der deutschen Rechtsgeschichte, und die schweizerischen rechtsgeschichtlichen Bestrebungen in ihrem Verhältnis zur deutschen Wissenschaft werden in glänzender Darstellung entwickelt.

Richard Kissling, der volkstümliche Schöpfer des Wilhelm Tell-Denkmals, hat von W. L. Lehmann eine Biographie erhalten[3]), deren Würdigung des Werkes Kisslings von der Künstlerschaft des Verfassers, deren Auffassung der Persönlichkeit von seiner Eigenschaft als Kollege und Freund des Bildhauers zeugt. Sonst sind neben früheren gedruckten Arbeiten ein Lebensabriss von Kissling selbst sowie mündliche Mitteilungen verwertet. Ausgestattet ist das Heft mit acht Tafeln und neun Textabbildungen.

A. Isler erzählt die Schleifung der kiburgischen Befestigungen Winterthurs, die schon in Beginn des 17. Jahrhunderts ihren Anfang nahm, in der Hauptsache aber im 19. Jahrhundert vollzogen wurde. Die eingehende Schilderung der sukzessiven Niederlegung der einzelnen Teile lehrt letztere und so schliesslich die gesamte Anlage genau kennen, deren Anschauung überdies eine Abbildung und die Reproduktion eines Planes von 1755 zu Hilfe kommen.[4])

---

[1]) Der Völkerbundsgedanke und Philipp Albert Stapfer. Im Selbstverlag des Verfassers. 1919, Buchdruckerei Otto Lanz, Bern. 48 S.

[2]) Sitzungsberichte der preussischen Akademie der Wissenschaften 1920, IV. 22. Januar. Oeffentliche Sitzung zur Feier des Jahrestages König Friedrichs II. S. 92—114.

[3]) Neujahrsblatt der Zürcher Kunstgesellschaft 1920. 39 S.

[4]) Die Festung Winterthur und ihre Schleifung. 254. Neujahrsblatt der Stadtbibliothek Winterthur. Der neuen Serie 4. Stück. 1920. 62 S.

Carl Brun.

Revue des publications historiques de la Suisse romande. IIe IIIe et IVe trimestres 1919.

Les trois derniers trimestres de l'année 1919 fournissaient à cette «Revue» des matériaux trop abondants pour que nous puissions faire le compte-rendu de chaque publication. Nous avons pris le parti de ne nous arrêter qu'aux principales, et nous citons le titre seulement de celles dont l'importance ou l'originalité est moindre, ou bien dont nous avons déjá eu l'occasion de parler précédemment, alors qu'elles commençaient de paraître. Dans ce cas, une référence permettra toujours au lecteur de retrouver, dans les précédents numéros de l'*Indicateur d'histoire suisse*, l'allusion faite au sujet qui l'occupe.

Histoire générale.

Le nom d'un évêque de Laon, inscrit à leurs catalogues, celui de Barthélemy *de Vir* a donné lieu à maintes hypothèses. En réalité, il provient d'une mauvaise graphie, et c'est *de Jura* qu'il faut dire. La vie de cet évêque est racontée par Hermann, moine de Saint-Jean de Laon. Feu G. Favey avait contrôlé la véracité de ce récit[1]). Il donna le résultat de ses recherches dans une communication présentée, en 1911, à la Société vaudoise d'histoire, en 1918, à la Société vaudoise de généalogie, et que la *Revue historique vaudoise* imprime aujourd'hui. De là vient l'absence des notes qui nous enseigneraient les sources où avait puisé l'auteur. Barthélemy était fils de Falco de Jura ou de Serrata (de la Sarra), — que M. Favey identifie avec Falco de Grandson —, et d'Adelada de Roucy. Hilduin de Roucy. père d'Adelada, l'avait tout d'abord, refusée à Falco. Celui-ci dressa une embuscade et enleva le puissant seigneur qu'il voulait pour beau-père; il ne lui rendit la liberté qu'au prix de l'union désirée. Par Adelada de Roucy, mère de l'évêque de Laon et de plusieurs autres enfants, il coule encore, chez quelques Vaudois, du sang d'Hugues Capet, de l'empereur Lothaire et d'Henri l'Oiseleur.

On a peine à délimiter au juste les confins du Chablais et du Genevois au Moyen-Age. On trouvera là-dessus quelques précisions, dans une brochure de M. Emile Vuarnet[2]). Depuis 1439, les frontières se sont sensiblement rapprochées de la limite actuelle du canton de Genève. Chose curieuse : Une habitude s'est conservée à travers cinq siècles et jusqu'à nos jours dans les villages qui firent partie du Genevois: celle d'utiliser les mesures de Genève; tandis que dans les autres localités chablaisiennes, on a encore coutume de se servir des mesures de Thonon.

---

[1]) † G, Favey, Un enlèvement et un grand mariage au XIe siécle; Revue historique vaudoise, 27e année 1919, p. 354—369.

[2]) Em. Vuarnet, Les confins du Vieux-Chablais et du Genevois au Moyen-Age. Mémoires et documents publiés par l'Académie Chablasienne t. XXXI (1918) p. 127—143.

M. Paul-E. Martin fait plus qu'une œuvre d'érudition en recherchant quelle fut, depuis le XIIIe siècle, l'histoire des zônes franches autour de Genéve.[1]) La question du régime douanier qui se débat actuellement entre la France et Genève, ne peut être résolue avec justice qu'après une interprétation fidèle des traités de jadis. La Confédération et Genève ont-elles rompu des engagements antérieurs en instituant les taxes de 1816, puis de 1849 et 1851? Ou n'ont-elles faits que rétablir des droits anciens et légitimes? La France se trouve-t-elle par là autorisée à répudier la parole donnée en 1815? C'est pour répondre négativement à cette dernière question, que M. Martin développe son argumentation. Aux raisons de fait et de tradition, il joint encore cette raison, pratique et qui triompha déjà, voici un siècle: celle de l'expérience heureuse du système des zones.

La collection récemment née des «Républiques suisses»[2]) s'augmente d'un opuscule sur Philibert Berthelier.[3]) Nous rappelons ici la tâche plutôt patriotique que scientifique accomplie par M. Aubert. Il ne cherche pas à apporter quelque chose de neuf au dossier de Philibert Berthelier. Il suit point par point Bonivard, qui n'est pas toujours rigoureusement exact, et il veut avant tout rendre son héros populaire.

M. Castella met au point avec beaucoup d'impartialité l'histoire de la politique fribourgeoise entre le duc de Savoie et les Bernois, au moment de la conquête du Pays de Vaud.[4]) Les textes qu'il a compulsés lui ont permis de corriger plusieurs erreurs des *Abschiede*, où l'on doit lire Ruw (Rue) au lieu de Vivis, Vaulruz au lieu de Vaulion et Poll (Bulle) au lieu de Rolle... ce qui est sensiblement différent.

Nous réservons l'analyse d'un article de M. l'abbé Daucourt, archiviste à Delémont, pour le moment où il aura paru dans son entier.[5]) Il traite du service militaire dans l'Evêché de Bâle et des Alliances du Prince-Evêque avec les Suisses. Durant les XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, la combourgeoisie fut renouvelée treize fois entre Berne et les habitants de la Prévôté de Moûtier-Grandval. Cette combourgeoisie, qui constituait une protection contre les rigueurs du gouvernement épiscopal, tenait fort au cœur des Prévôtois. Chacun de ses renouvellements était une fête solennelle. C'en est la description que nous fait M. P. O. Bessire, d'après le «Bischoff Basel Buch», conservé aux archives de Berne.[6])

---

[1]) Paul-E. Martin, Traités et Douanes. Notes sur l'histoire des zones franches; Bulletin commercial et industriel suisse, 1919, p. 66—74.

[2]) Cf. Revue des publications; Indicateur d'histoire suisse, 1918, n° 2, p. 141.

[3]) Th. Aubert, Républiques suisses, Philibert Berthelier, Genève, 1919, 60 p. 8°.

[4]) G. Castella, L'intervention de Fribourg lors de la conquête du Pays de Vaud; Annales Fribourgeoises, 7e année (1919), p. 89—105.

[5]) A. Daucourt. Le service militaire et les alliances sous le régime des Princes-Evêques de Bâle; Actes de la Société jurasienne d'émulation, année 1918 parue en 1919, 23e vol., p. 74—106.

[6]) P. O. Bessire, Comment se renouvelait la combourgeoisie de Moûtier avec Berne; Actes de la Société jurassienne d'émulation, année 1918 parue en 1919 23e vol., p. 11—29.

M. Butticaz, par reconnaissance pour l'équité d'un historien bernois, a traduit une étude du regretté Louis-S. de Tscharner sur «Berne et le Pays de Vaud».[1]) Sans contenir rien d'inédit, cette étude qui parut dans le *Berner Tagblatt*[2]) est remarquable par l'esprit dont elle est inspirée.

MM. Hurny et Borel ont recueilli dans les archives de l'*Etat prussien* des lettres entre le roi Frédéric II, ses ministres et le général bernois Scipion de Lentulus; elle révèlent un incident probablement ignoré de l'Affaire de la ferme des revenus[3]). Frédéric le Grand voulait obtenir de Berne un prêt dont il aurait payé les intérêts au moyen des revenus de la Principauté de Neuchâtel. Il ne put faire réussir cette combinaison dont les fonds neuchâtelois n'ont laissé subsister aucun souvenir.

Jacques Argand fervent de Jean-Jacques Rousseau, fit élever, chez lui, au philosophe un monument qui eut son moment de célébrité. M. Buffenoir retrace les heurs et malheurs de cette œuvre d'art, décrite par Jean Gosse, le libraire, Rosalie de Constant et par une lettre anonyme de 1779 insérée dans l'*Année littéraire* de Fréron.[4]) Samuel de Constant acheta d'Argand ce groupe et l'emporta avec lui à la Chablière, près de Lausanne. Après lui, on ne sait ce qu'il devint. Deux gravures de l'époque le reproduisent, et un biscuit de Niderwiller, fragile chef d'œuvre, dont une épreuve se trouve au Musée des Arts décoratifs de Genève.

L. Mogeon, *Autour de la Révolution vaudoise de 1798*, extrait du *Nouvelliste vaudois et étranger* du 17 février 1798.[5])

Capitaine Emm. Mestrezat, *Campagne en Suisse allemande du premier bataillon des milices du Léman (Avril à Septembre 1899)*. Journal manuscrit communiqué par M. A. de Montet.[6])

P. de Pury, *Les séjours du conseiller François de Diessbach à Cressier*. Extraits de son journal (suite).[7])

Clara Rosselet, *Le passage d'un bataillon vaudois à travers la principauté de Neuchâtel en 1814*[8]).

Histoire locale.

Le nom de Merlinge apparaît en 1304 dans les chartes genevoises. Ce lieu fut un fief du couvent de Saint-Victor, puis propriété des de la Mare; Pierre et Philibert, les deux perrinistes l'habitèrent et les veuves de leurs partisans y vinrent danser. Mais l'actuelle demeure fut construite au XVIIe

[1]) † Louis-S. de Tscharner, Berne et le Pays de Vaud, traduit par Em. Butticaz; Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 225—241.

[2]) M. Butticaz n'indique pas en quelle année et dans quel numéro.

[3]) J. Hurny et J. Borel, Les revenus de Neuchâtel, gage d'emprunt sous Frédéric II de Prusse; Musée Neuchâtelois, N. S. 6e année (1919), p. 195—204.

[4]) H. Buffenoir, Statue de J. J. Rousseau élevée par Argand à Genève, 1779; La Révolution française, N. S., n° 4, p. 326—344.

[5]) Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 375—380.

[6]) Ibid., p. 111—125.

[7]) Musée neuchâtelois, N. S., 6e année (1919), p. 107—113.

[8]) Ibid., p. 85—91.

siècle et restaurée au XVIIIe par les de Loys. M. Auguste Blondel fait une peinture charmante de cette résidence longtemps déchue;[1]) artiste, il a groupé aussi les faits qui retiennent les historiens et il les redit avec esprit.

Quelle fut, depuis l'annexion de 1554, l'influence de la Gruyère sur Fribourg, c'est ce que montre M. Aug. Schorderet qu'on sent adorateur de sa petite patrie.[2])

Les quelques notes relevées par M. H. Wolfrath sur les luthiers neuchâtelois sont un apport aux connaissances trop rares que nous avons des annales de la musique dans la Suisse romande[3]). Conservons donc la mémoire de C. F. Borel (1736-1824), qui «tout en laissant intacte la réputation que les Stradivarius et les Guarnerius ont faite à Crémone,» parvint toutefois dans son art à un degré fort honorable.

M. Corpataux fait l'histoire de l'une des belles maisons fribourgeoises, celle qui aujourd'hui loge les R. R. P. P. Dominicains, professeurs à l'Université[4]). Elle fut construite en 1762 par le Petit Conseil, pour abriter la halle aux vins; à l'étage supérieur, on installa la Nouvelle Académie (école de Droit). Le bâtiment fut dès lors appelé «l'Académie». Il servit d'hôpital aux troupes françaises, en 1798, et, en 1805, de caserne aux Fribourgeois. Le Conseil communal l'acquit, en 1840, pour en faire l'école des filles. Il fut racheté en 1861, pour devenir l'Hôtel de Fribourg et fut, hélas! exhaussé d'un étage et agrandi d'une aile. Après avoir passé à d'autres propriétaires, il échut enfin à la Société Saint-Pie V qui le possède actuellement.

Ce fut au XVIIIe siècle que le peuple genevois obtint de son Conseil licence de fonder des exercices de tir libres et non subventionnés par l'Etat. Une de ces compagnies fut celle des canonniers qui s'intitulèrent «les joyeux Bellotiens». M. Eug. Demole les a présentés à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève[5]); quelques objets conservent leur mémoire; une médaille, un couvert d'argent, un fanion à la hampe magnifiquement travaillée. A part cela, d'eux on ignore à peu près tout; sur leur nom même, l'étymologiste est réduit à des suppositions.

Gaston Castella, *Deux documents inédits sur la révolution de Chenaux*[6]), à ajouter au précédent article de M. Castella: *Nicolas Chenaux et la révolution de 1781 à Fribourg*[7]).

---

[1]) A. Blondel, Merlinge. Une maison seigneuriale; Nos Anciens et leurs œuvres, XIXe année (1919), T. IX, p. 95—116.

[2]) Aug. Schorderet, La revanche gruérienne; Annales fribourgeoises, 7e année 1919, p, 105—131.

[3]) H. Wolfrath, Les anciens luthiers neuchâtelois; Musée neuchâtelois, N. S., 6e année (1919), p. 92—98.

[4]) G. Corpataux, Le bâtiment dit l'Académie, 1762—1890; Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 234—251.

[5]) Eug. Demole, La Société des Bellotiens (1762—1780); Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. IV, livr. 6 (1919), p. 300—311.

[6]) Annales fribourgeoise, 7e année (1919), p. 165—167.

[7]) Bulletin pédagogique, 39e année (1910).

Ph. Godet, *Discours prononcé par le fils de M. Perot de Berlin aux Promotions du 15 avril 1795, à Neuchâtel.* [1])

M. Henrioud, *Un vol à l'église de Montbreloz*, extrait du *Nouvelliste vaudois* du 10 mai 1803. [2])

M. Boy de la Tour, *Le Pré Monsieur.* [3])

Arnold Bonnard, *Le Musée du Vieux-Lausanne.* [4])

Histoire ecclésiastique.

C'est le 18 mars 1848 que furent expulsés les religieux cisterciens de leur couvent d'Hauterive, près de Fribourg. Le Dr Aug. Steiger énumère les mesures que le gouvernement radical prit envers eux et les noms des moines qui les subirent. [5])

Institutions.

Nous ne pouvons résumer ici l'amas de détails, plus ou moins bien coordonnés, que M. Henrioud a rassemblés sur le service des postes dans l'Evêché de Bâle, de 1636 à 1848; c'est-à-dire pendant la «période épiscopale» (1636-1792), la «période française» (1793-1814) et la «période bernoise» (1815-1848), jusqu'au moment où les postes passèrent à la Confédération. [6]) Il était curieux de rechercher les origines d'une telle administration dans un pays frontière où elle prenait une importance spéciale. M. Daucourt, déjà, y avait trouvé l'objet d'un travail [7]) auquel M. Henrioud fait un emprunt un peu trop copieux (p. 75 à 84), sans en indiquer la date, ni la revue où il parut.

La monographie de M. Pierrehumbert sur les noms neuchâtelois de magistrats et de fonctionnaires appartient à la fois au domaine des historiens des folk-loristes et des linguistes. [8]) Nous la signalons aux uns et aux autres, assuré qu'ils y trouveront tous de l'intérêt.

Le Conseil d'Etat de Fribourg, sur le point de conclure, en 1909, un nouveau traité pour ses approvisionnements de sel, demanda à l'Archiviste

---

[1]) Musée neuchâtelois, N. S., 6e année (1919), p. 114—116.

[2]) Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 71—72.

[3]) Musée neuchâtelois, N. S., 6e année (1919), p. 185—186.

[4]) Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 97—110.

[5]) Dr Aug. Steiger S. O C., Les derniers religieux d'Hauterive; Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 155—164.

[6]) M. Henrioud, Le service postal dans l'ancien Evêché de Bâle, de 1636 à 1648; Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 65—85, 143—157, 170—182, 193—211, 242—254, 274—286, 365—375, et à suivre.

[7]) A. Daucourt, Le service postal à Delémont aux XVIIe et XVIIIe siècles; Actes de la Société jurassienne d'émulation, 20e année (1915), p. 114—132. Cf. Revue des publications; Indicateur d'histoire suisse, 1917, n° 2.

[8]) W. Pierrehumbert, Les noms neuchâtelois de magistrats, fonctionnaires et employés; Musée neuchâtelois, N. S., 5e année (1918), p. 203 et 6e année (1919), p. 53—68, 99—107, 205—224 et à suivre.

de l'Etat un mémoire historique relatif au régime du sel dans le canton. Ce rapport que M. de Ræmy édite aujourd'hui, est un énoncé forcément aride de chiffres, de faits et de dates[1]). Durant le XVe siècle et tout le XVIe, Fribourg acheta généralement son sel à Salins en Bourgogne. La fourniture en fut régularisée au XVIIe par un traité passé avec Louis XIV et renouvelé périodiquement. En 1698, Fribourg traite au surplus avec l'empereur d'Autriche, pour le sel des salines de Halle; en 1732 avec la maison de Savoie; en 1788 avec la cour de Bavière; en 1803 avec la maison de commerce Catoire, Duquesnoy et Cie, etc.

M. Pierre de Zurich avait adressé l'an dernier le «catalogue des avoyers, bourgmestres, bannerets... de Fribourg au XVe siècle»[2]), il poursuit maintenant, et dresse la liste de ces magistrats, au XVIe siècle.[3])

Archéologie.

Des fouilles ont été pratiquées dès longtemps à la Grotte du Four, dans les gorges de l'Areuse. Reprises depuis 1917, elles ont permis d'y faire bien des trouvailles. Les couches profondes du terrain ne recèlent rien, mais les couches supérieures ont fourni en abondance les objets de métal ou de pierre, les ossements, les poteries, etc. M. Bellenot expose la méthode, et les résultats de ces fouilles, tout en remettant au moment où elles seront terminées la solution de plus d'un problème[4]).

M. Waldemar Deonna remarque que tous les attributs du dieu de Viège (statuette dont il s'était occupé déjà en 1916, et qui est conservée au Musée de Genève) «ont un sens céleste et lumineux[5])». Le clou et le maillet symbolisent l'éclair et le tonnerre tandis que la clef ancrée rappelle la croix ansée de la divinité solaire Chnoubis.

A propos d'une dispute soulevée au sein de la Société des Antiquaires de France, le même auteur résume et classe les théories émises sur l'épithète de *Cocliensis* donnée à Liber[6]). Une inscription gravée sur un socle de bronze qu'un ouvrier découvrait, en 1745, dans une vigne de Saint-Prex, est ainsi conçue: «Libero Patri Cocliensi P. Severius Lucanus V. S. L. M.» La pièce est aujourd'hui au musée de Genève, et depuis 1745 de nombreux savants ont tenté de l'interpréter. M. Deonna ne propose aucune explication

---

[1]) T. de Raemy, Aperçu historique sur le régime du sel dans le canton de Fribourg; Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 58—72.

[2]) Cf. Revue des publications; Indicateur d'histoire suisse, 1918, n° 4, p. 256.

[3]) P. de Zurich, Catalogue des avoyers, bourgmaîtres, bannerets, trésoriers et chanceliers de Fribourg au XVIe siècle; Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 252—264.

[4]) Gust. Bellenot, La Grotte du Four; Musée neuchâtelois, N. S. 6e année (1919), p. 187—195.

[5]) W. Deonna, Le dieu de Viège; Revue des études anciennes, t. XXI (1919), p. 143—144.

[6]) W. Deonna, Libero Patri Cocliensi; Revue historique vaudoise; 27e année (1919), p. 258—273.

nouvelle, mais son admirable documentation et la clarté de son exposé aideront aux archéologues désireux de se mêler au débat.

M. Gruaz fait l'inventaire des médailles antiques trouvées à Vidy-Bois de Vaux et appartenant au Médaillier cantonal et au Musée du Vieux-Lausanne.[1]) Il passe ensuite aux céramiques de la Gaule romaine dont on peut trouver en quantité des spécimens dans les musées du canton de Vaud. On classe ces vases selon leur provenance, soit qu'ils sortent des officines de Lezoux, de La Graufesenque, de Montans ou de Rheinzabern. C'est au Musée d'Avenches que M. Gruaz a pu récolter les observations les plus concluantes, grâce à la richesse des collections qu'il avait là sous les yeux.

M. Reichlen, en nous promenant à Königsfelden, dans l'église où furent ensevelis les chevaliers tombés à Sempach, se laisse un peu trop légèrement entraîner par son imagination.[2]) L'édifice qu'il nomme une chapelle, — dont il décrit les fresques, et dans lequel il situe l'autel qui devait jadis le sanctifier — n'était (une note de la rédaction nous l'apprend) qu'une chambre de trésor ou un local d'archives. M. Reichlen n'en décrit pas avec moins de fidélité les peintures qui le décorent et les costumes des personnages qui y sont représentés.

M. Joliat, *Essai sur l'archéologie et l'histoire du Jura bernois. Les Palafittes du lac de Bienne.*[3])

M. Reymond, *La chapelle de Saint-Symphorien d'Avenches.* Avec publication d'une *Concession d'indulgences à la chapelle Saint-Symphorien et Pancrace à Avenches,* datée de Rome, 31 janvier 1477 et sortie des archives du Vatican.[4])

G. Castella, *Notes sur la fontaine de la Neuveville à Fribourg.*[5])

C. Melley, architecte, *La restauration de l'église de Saint-François* (de Lausanne). Non inédit.[6])

Histoire de l'Art.

Nous trouvons une liste, avec descriptions et nombreuses photographies, des vitraux neuchâtelois du XVIe et du XVIIe siècles.[7]) M. de Montmollin raconte les avatars de certains de ces vitraux de familles. Mais pourquoi veut-il blasonner les écus que nous montrent ses clichés, puisqu'il ne le fait quand même — pour chacun d'eux — qu'à moitié ou d'une manière inexacte?

---

[1]) J. Gruaz, Trouvailles inédites de Vidy et d'autres lieux romains; Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 335—351.

[2]) Frs. Reichlen, Sépultures dans l'église de Königsfelden des chevaliers tombés à Sempach. Les fresques de la chapelle et le costume des chevaliers; Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 185—195.

[3]) Actes de la Société jurassienne d'émulation, année 1918 parue en 1919, 23e vol. p. 43—72.

[4]) Revue historique vaudoise, 27e année (1919) p. 161—170.

[5]) Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 153—154.

[6]) Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 289—304.

[7]) P. de Montmollin, Vitraux neuchâtelois des XVIe et XVIIe siècles; Musée neuchâtelois, N. S., 6e année (1919), p. 117—136.

On s'occupe beaucoup de l'*Etain*. Tandis qu'un important ouvrage va paraître à Genève sous ce titre,[1]) M. Louis Reutter apporte, pour l'histoire des potiers d'étain neuchâtelois, une contribution[2]) qui s'ajoute à celle de M. Alfred Godet. Nous disons une contribution, car M. Reutter n'a pas méthodiquement épuisé tous les fonds. Douze planches dessinées par lui reproduisent les marques des potiers. L'article se termine par la «liste chronologique des potiers neuchâtelois; suivent enfin, en annexes, des documents tels qu'inventaire des outils de potier d'étain...» «marché d'apprentif», etc.

M. Guillaume Fatio rend à bon droit hommage à l'œuvre disséminée du sculpteur Jean Jaquet qui orna de moulures, de guirlandes, de trophées plus d'une maison genevoise du temps de Louis XVI.[3]) Jaquet ne fut pas rien que décorateur, mais encore architecte et professeur de dessin. Il fit aussi des bustes: on connaît son Rousseau son Charles Bonnet, son Prince Henri de Prusse. La somptueuse illustration de *Nos Anciens* fera goûter plus loin qu'à Genève l'art et la délicatesse de celui que loue M. Fatio.

M. W. Deonna appuie sur une science solide un plaidoyer pour les monuments historiques de Genève,[4]) qui disparaissent les uns après les autres. Il cherche les causes destructrices ou inhihitrices de l'art à Genève. Dans le passé, il accuse la Réforme, mais avec une bonne foi et des compétences que n'ont pas souvent eues ses devanciers catholicisants. Souhaitons à son effort l'efficacité.

Louis Thévenaz, *Laurent et Jacques Perroud, «tailleurs de figures de fontaines»*. (XIIIe et XVIIe siècles)[5]).

Bibliothèques, livres, manuscrits.

Par une série d'observations et de déductions, M. H. Delarue identifie un manuscrit de la bibliothèque de Genève, jusqu'ici classé sous la rubrique: «fragment de missel»[6]). En réalité, c'est un «Evangile des fêtes solennelles», parfaitement complet, et qui servait aux chanoines de Saint-Pierre. C'est un plus anciens manuscrits genevois; son début peut remonter jusqu'au XIIIe siècle, les dernières pages sont plus récentes.

L'*Anonyme de Fribourg*, une chronique de la guerre de 1386 à 1388, fut longtemps pratiqué comme la plus ancienne source narrative de l'histoire de Fribourg; il fut abandonné à partir de 1897, à cause des soupçons

---

[1]) E. Naef, L'Etain et le livre du potier genevois, sous presse chez Sonor à Genève.

[2]) Ls. Reutter, Potiers d'etain neuchâtelois ; Musée neuchâtelois, N. S., 6e année (1919), p. 137—178.

[3]) G. Fatio, J. Jaquet, sculpteur (1754—1839); Nos Anciens et leurs œuvres. XIXe année (1919), T. IX. p. 3—59.

[4]) W. Deonna, Genevois, conservons nos monuments historiques; Extrait de Pages d'Art, 1919, 32 p. 4^0.

[5]) Musée neuchâtelois, N. S., 6e année (1919), p. 225—229.

[6]) H. Delarue, Un manuscrit liturgique de l'Eglise de Genève; Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. IV, livr. 6 (1919), p. 291—299.

qu'avait émis contre son autheticité Th. Liebenau, dans les *Katholische Schweizer Blätter*[1]) et l'*Indicateur d'histoire suisse*[2]). Est-ce une antipathie confessionnelle qui poussa Liebenau à jeter le discrédit sur l'œuvre parfaitement probe du baron de Zurlauben, premier éditeur de l'Anonyme? Quoi qu'il en soit, ce manuscrit, que l'on ne pouvait retrouver d'ailleurs, fut considéré comme un faux dû à Zurlauben. Tout récemment, M. A. Roulin a découvert à la bibliothèque cantonale de Lausanne le volume de l'*Historia Destructionis Troye* de Guido Columna, à la fin duquel était transcrit le texte de l'Anonyme[3]). C'est ce volume même dont Zurlauben avait fait la description; mais sa copie contenait plus d'une faute. M. Roulin a donc jugé utile de publier ce manuscrit très bref qui reprend toute sa valeur. M. de Zurich dit quel fut à travers plus de quatre siècles le sort du précieux volume où il était contenu.[4]) Son premier possesseur connu fut l'avoyer Pierre Falk. Par héritage il échut aux Praroman, puis aux Estavayer-Mollondin. M. de Zurich offre quelques indications à ceux qui voudraient tenter une identification de l'auteur de l'Anonyme.

F. Gardy, *Les livres de Pierre Martyr-Vermigli conservés à la bibliothèque de Genève*[5]). Voir le compte-rendu dans l'article de M. C. Brun, *Neue historische Literatur über die deutsche und italienische Schweiz.*[6])

Inventaire sommaire des manuscrits appartenant à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève ou déposés dans sa bibliothéque.[7])

Biographie.

Guillaume Gruyère, fils du choniqueur Jean Gruyère, et comme lui notaire, ne mérite peut-être pas complètement le nom d'annaliste. Cela ne veut pas dire que M. de Zurich n'ait pas bien fait de relever les quatorze notices inscrites par lui dans un de ses registres et relatives à quelques événements de son siècle.[8]) M. de Zurich édite ces «annotations», qui portent sur les années 1464 à 1489, avec une biographie de Guillaume Gruyère.

Le peintre Grimou a longtemps passé pour Suisse. Fuessli *(Geschichte der besten Künstler in der Schweiz)* le faisait naître à Romont, en 1674. En 1911, M. C. Gabillot a révélé toutes les erreurs qu'avait accumuléees Fuessli;

---

1) T. XIII 1897, p. 300.

2) N. S., t. VIII 1900, p. 262.

3) A. Roulin, L'Anonyme de Fribourg, 1386—1388; Indicateur d'histoire suisse, N. S., 50e année (1919), p. 194—208.

4) P. de Zurich, A propos du manuscrit l'Anonymus Friburgensis; Indicateur d'histoire suisse, N. S., 50e année 1919, p. 208—212.

5) Indicateur d'histoire suisse, N. S., 50e année (1919), p. 1—6.

6) Ibid., p. 245.

7) Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. IV, livr. 5 (1919), p. 259—264.

8) P. de Zurich, Un annaliste fribourgeois inconnu, Guillaume Gruyère, XVe siècle; Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 137—154 et 196—203.

Grimou est un Français, d'Argenteuil, né en 1678[1]). M. G. Dubosc a signalé les assertions de M. Gabillot[2]), et, à son tour, M. P. de Zurich les a contrôlées et corroborées.[3]) L'affaire est close maintenant, et ne nous voilà plus en droit de nous intituler compatriotes de Grimou.

Le pharmacien Quinquet qui perfectionna la lampe inventée par le Genevois Ami Argand et lui donna son nom, fit un stage à Genève chez Louis Colladon. Il y connut Henri-Albert Gosse, il y eut pour ami son confrère Tingry à qui il avait procuré une place chez l'apothicaire Le Royer. Tingry devint protestant et bourgeois de Genève; il resta, à travers les années en correspondance avec Quinquet. Il y a ainsi bien des liens entre cet inventeur et les Genevois, et c'est ce qui donne ici une place à la brochure que M. Dorveaux lui consacre.[4])

La vie d'un libraire lausannois, Benjamin Corbaz, honnête homme que le sort obligea aussi aux métiers de liquoriste ou de relieur, est narrée par M. G. Bridel d'une façon qui aurait pu être plus vivante.[5]) Il s'aide de divers documents du temps, dont le principal est une autobiographie arrêtée à la date de 1817.

Eug. Ritter, *Vinet et l'Institut de France.*[6])

A. Bonard, *Charles Vuillermet: Exquisse biographique.*[7])

Généalogie.

M. Reymond défend une opinion personnelle dans la discussion jamais close des origines de la Maison de Savoie.[8]) Pour la critiquer en conscience il faudrait reprendre chacune des pièces sur lesquelles il s'est fondé. C'est ce que nous laisserons faire aux généalogistes pour qui M. Reymond a travaillé, nous bornant à dire qu'il «clarifie les données connues» tout en apportant une hypothèse nouvelle.

Une famille bourgeoise de Bulle dont le nom s'est perpétué dans cette ville de 1365 à 1917, celle des Alex, permet à M. Aebischer de faire une

---

1) C. Gabillot, Alexis Grimou, peintre français (1678—1783); Gazette des Beaux Arts 1911, p. 157—172, 309—323, 412—426.

2) G. Dubosc, Intermédiaire des chercheurs et des curieux 1919, 79e vol., col. 352—354.

3) P. de Zurich, Un problème d'histoire. Le peintre Grimou; extrait des Nouvelles Etrennes fribourgeoises 1920 paru en 1919, 15 p.

4) Dr P. Dorveaux, L'inventeur Quinquet, maître apothicaire de Paris (1745—1803); extrait du Bulletin de la Société d'histoire de la pharmacie, janvier, mai et août 1919.

5) G. Bridel, Une figure originale du Lausanne d'il y a cent ans: le libraire Benjamin Corbaz (1786—1847); Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 304—317, 322—334.

6) Revue historique vaudoise, 7e année (1919), p.

7) Ibid., p. 129—143.

8) Max. Reymond, Les origines de la maison de Savoie; Indicateur d'histoire suisse, N. S., 50e année (1919), p. 89—111.

belle étude généalogique.[1]) Il y trouve aussi l'exemple d'un de ces changements de noms dont il nous a récemment entretenus, et il fait dans le dét a la biographie de ceux des Alex sur lesquels il existe des documents.

M. Charles-A. Roch, sous-archiviste d'Etat, à Genève, fut naguère chargé de faire l'histoire de la famille Le Coultre, originaire de Lizy-sur-Ourcq. Il s'est acquitté de sa tâche avec habileté.[2]) Il a recueilli des renseignements et des documents de toutes sortes sur les Le Coultre genevois, dont beaucoup arrivèrent de la Vallée de Joux où leur ancêtre Pierre fils d'Antoine était allé s'établir. Le tableau généalogique s'étend sans lacune de ce Pierre, reçu habitant de Genève le 4 avril 1558 à Charles Le Coultre né en 1897. Cet ouvrage est luxueusement édité, illustré de portraits divers et de quelques dessins d'armoiries exécutée dans un style sobre par Mlle M. L. de Gallatin.

P. Aebischer, *Quelques cas de changements de noms de famille* (suite et fin).[3]) Voir le compte-rendu dans la *Revue des publications de l'Indicateur d'histoire suisse*, n° 2 (1919), page 177.

Héraldique.

La *Revue historique vaudoise* a entrepris de publier les «Armoiries des communes vaudoises dont la *Feuille des Avis officiels* lui communique obligeamment les clichés.[4]) Un collaborateur de la revue les accompagne d'une description ou de quelques remarques. Une sorte d'armorial critique serait ainsi formé, qui pourrait être intéressant s'il était plus exact, tant pour les figures que pour le texte. Les premières sont incomplètes (aux armes de Grandcour il manque une étoile, à celles de Baulmes les hachures qui doivent indiquer l'émail du sautoir) ou vraiment trop peu héraldiques (voyez le renard et l'ours de Bassins)! Le second ne se conforme pas toujours aux règles du blason: les aigles d'Aigle ne sont pas «éployées» (ce qui veut dire bicéphales) mais essorantes. M. Campiche cite, sans en remarquer l'erreur, le décret de la municipalité de Begnins: l'écu de cette commune n'est pas «tiercé en fasce», mais d'argent à la fasce d'azur, chargée d'une gerbe d'or et accompagnée, en chef, de trois sapins arrachés, au naturel, celui du milieu plus grand que les deux autres, et en pointe, de trois pieds de vigne arrachés, au naturel, celui du milieu plus grand que les deux autres.

Avec les familles de Carro, Chaudoir, Martin, Le Suire, Minutoli, Chais, de Constant-Rebecque, Rousseau, Polier, Saladin — la plupart éteintes — se termine la collection des lettres de noblesse et d'armoiries genevoises

---

[1]) Paul Aebischer, La famille Alex; Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 168—184, 204—232, 265—280.

[2]) Ch.-A. Roch, La famille Le Coultre, Genève, 1919, Vol. 8° (hors commerce).

[3]) Annales fribourgeoises, 7e année (1919), p. 73—86.

[4]) A. K. et F. R. Campiche, Armoiries des communes Vaudoises; Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 30—32, 93—94, 126—127, 160, 188—190, 215—217.

éditées par M. H. Deonna[1]). Ce recueil sera fort nécessaire et fort apprécié désormais. M. Deonna conclut par une courte statistique sur l'origine des diplômes, l'époque de leur dispensation, etc.

E. M., *A propos des armoiries des Sires de Grandson*[2]).

A. d'Ammann, *Lettres d'armoiries et de noblesse concédées à des familles fribourgeoises*[3]). Voir le compte-rendu dans l'article de M. C. Brun, *Neue historische Literatur über die deutsche und italienische Schweiz* dans l'*Indicateur d'histoire suisse,* (1919) page 232.

F. Th. Dubois, *Bibliographie des travaux héraldiques et généalogiques publiés par Jean Grellet, président de la Société suisse d'héraldique*[4]).

---

[1]) Henry Deonna, Lettres de noblesse et d'armoiries de familles genevoises; Archives héraldiques suisses (1919), p. 32—39.

[2]) Revue historique vaudoise, 27e année (1919), p. 287—288.

[3]) Archives héraldiques suisses (1919), p. 17—28, 76—82 et à suivre.

[4]) Archives héraldiques suisses (1919), p. 5—8.

Genève. **Hélène Naef-Revilliod.**

Mitteilungen.[1]

Internationaler Historiker-Kongress. Die Historiker der Hochschulen Dänemarks, Norwegens, Finnlands, Schwedens und Livlands planen für den Sommer dieses Jahres die Abhaltung eines Kongresses in Christiania, zu dem auch die Historiker anderer Länder eingeladen werden sollen. Es handelt sich um den ersten internationalen Historikerkongress nach dem Kriege.

Schweizerische heraldische Gesellschaft. Am 4. und 5. Oktober hielt sie ihre 27. Jahresversammlung in Einsiedeln ab. Am ersten Tage abends fand die Generalversammlung in dem vom Kloster freundlichst zur Verfügung gestellten Fürstensaale statt. Es handelte sich darum, die finanzielle Lage, die sich infolge der immer steigenden Druckerlöhne und Papierpreise stets ungünstiger gestaltete, neu zu gestalten. Nachdem schon der Jahresbericht des Vizepräsidenten, Herrn Professsor Dr. Paul Ganz, und namentlich auch die Jahresrechnung des Kassiers, Herrn Fürsprech Otto Hahn aus Bern, über den Stand der Frage orientiert hatten, wurde nach längerer und lebhaft benützter Diskussion nach den Anträgen des Vorstandes beschlossen, einer nächsten, noch dieses Jahr einzuberufenden ausserordentlichen Generalversammlung definitive Vorschläge über Erhöhung des Mitgliederbeitrages und des Abonnementspreises der Zeitschrift für Nichtmitglieder vorzulegen. Bei den nachfolgenden Wahlen wurde an Stelle des verstorbenen Herrn Jean Grellet als neues Vorstandsmitglied Herr Dr. Germain Viatte in Pruntrut gewählt und als Präsident der verdiente Gründer der heraldischen Gesellschaft Herr Oberst Jean de Pury in Neuchâtel; die übrigen Vorstandsmitglieder wurden in globo bestätigt. Nach Erledigung des geschäftlichen Teils machte der eifrige Stiftsarchivar P. Rudolf Henggeler, der selbst auch Mitglied der Gesellschaft ist, interessante Mitteilungen über «Heraldisches aus dem Stift Einsiedeln.»

Ein belebtes Bankett vereinigte sodann die Mitglieder im Hotel Pfauen. Gewürzt wurde der Abend durch mannigfaltige musikalische Genüsse, dargeboten durch ein Vokalquartett, sowie durch Duettvorträge für Violine und Klavier; zudem konzertierte während des ganzen Essens die Dorfmusik auf dem Platz vor dem Gasthof. Doch damit nicht genug, wurde zu Ehren der Gäste die Fassade der Stiftskirche bengalisch beleuchtet, was einen wunderbaren Anblick bot. Als letzte Ueberraschung

[1]) Mitteilungen sind an den Bearbeiter, Dr. Wilh. J. Meyer, Gutenbergstr. 25, Bern, erbeten.

wurden dann noch Reproduktionen des ältesten Abtsiegels und des ältesten Exlibris der Abtei, sowie eine kleine Monographie über Einsiedeln überreicht. In seiner Rede dankte Herr Prof. Ganz mit bewegten Worten für den überaus herzlichen Empfang, den die schweizerischen Heraldiker in der Waldstadt gefunden haben; ihm antwortete Herr Stadtammann Kälin, der sein Hoch der Gesellschaft brachte.

Am 5. Oktober begrüsste ein strahlender Sonntagmorgen die Teilnehmer. Schon morgens 4 Uhr hatten Böllerschüsse den jungen Tag begrüsst, es war der Rosenkranzsonntag; von 9½ bis 10½ wurde die grosse Messe in der Stiftskirche angehört, die besonders prunkend gefeiert wurde, und zwar zum Gedächtnis des grossen Seesieges über die Türken bei Lepanto durch die italienisch-spanische Flotte unter Don Juan d'Austria am 7. Oktober 1571, bei welchem Ereignis auch die schweizerischen Orte durch namhafte Kontingente beteiligt waren. — Nachher wurde die durch P. Henggeler in der Stiftsbibliothek veranstaltete, äusserst reichhaltige und interessante heraldische Ausstellung besucht. Sie umfasste nicht bloss die wichtigsten Kaiserurkunden von der Mitte des 10. (Otto I.) bis zu Ende des 18. Jahrhunderts — alle mit gut erhaltenen Siegeln der sie ausstellenden Kaiser geschmückt, — sondern brachte auch sämtliche Abtsiegel, sowie zahlreiche heraldisch verzierte Handschriften und Bücher, endlich eine prächtige Auswahl von Chorgewändern. Nachmittags wurde — wieder unter Führung von P. Henggeler — ein Rundgang durch das Stiftsgebäude wie auch durch die obern Stockwerke der Kirche ausgeführt. Nachdem die Teilnehmer noch die farbenreiche Prozession, von Böllerschüssen begleitet, angesehen hatten, trennte man sich von der eindrucksvollen Tagung.

Die Schweizerische Numismatische Gesellschaft hielt Samstag und Sonntag, den 27. und 28. September ihre 40. Generalversammlung ab, die an Stelle des verdienten, leider erkrankten Herrn Dr. Eugène Demole von Herrn Th. Grossmann aus Genf geleitet wurde. Es war ein guter Besuch von Seite der Mitglieder zu konstatieren; von auswärtigen Gästen war Herr Kommandant A. Babut von Paris, der Präsident der Französischen Numismatischen Gesellschaft anwesend. Den geschäftlichen Verhandlungen gingen Besichtigungen der überaus reichhaltigen Münzsammlungen des Landesmuseums und der Zentralbibliothek voraus. Dem geschäftlichen Teil folgten Vorträge über Numismatik von grossem Interesse. Als erster sprach Herr E. Hahn, der Konservator des schweizerischen Münzkabinetts am Landesmuseum, über «Die Geschichte des Batzens». Seine teilweise ganz neuen Ausführungen über die Entstehung dieses typisch schweizerischen Geldstückes und über die Etymologie des Wortes Batzens wusste er durch interessante Ergebnisse langer mühevoller Archivstudien zu belegen. Der Vortrag erscheint in absehbarer Zeit und in erweiterter Form im Druck. Als nächster sprach Herr Dr. G. Grunau von Bern über die «Berner Waisenhaus-

medaillen» und die «Thuner Schulpreismedaillen». Seine Mitteilungen werden in nächster Zeit in der «Schweizerischen Numismatischen Zeitschrift» ebenfalls im Druck erscheinen. Als letzter sprach Herr Kommandant A. Babut von Paris. Sein Thema lautete: «Vue d'ensemble sur la monnaie de guerre émise en France de 1914 à 1919.» Mit grossem Interesse folgten die Zuhörer seinen Mitteilungen über das fast unübersehbare französische Kriegsnotgeld aus den okkupierten Gebieten, dem Innern Frankreichs, Algerien und den Gefangenenlagern, welche er durch Vorzeigen einer grossen Anzahl Papiergeld-, Metall- und Kartonmarken anschaulich und lebendig zu gestalten verstand. Nach der Sitzung kamen die Teilnehmer zum Bankett im Hotel Gotthard zusammen. Es toastierte der Gesellschaftspräsident Grossmann-Genf auf das Vaterland; Stadtpräsident Nägeli gedachte in inhaltsreicher gediegener Rede der Numismatik als wesentlicher und wertvoller Hilfswissenschaft der Geschichtsforschung; Dr. Grunau-Bern toastierte auf die schöne Kollegialität unter den Münzforschern und auf die anwesenden drei Senioren, die trotz ihrer überschrittenen 80 Jahre frisch und munter die Tagung mitmachen und hob speziell die grossen Verdienste des seither verstorbenen Herrn Dr. Imhof-Blumer aus Winterthur um die Numismatik hervor. Professor Lehmann vom Landesmuseum brachte sein Hoch aus auf die guten Beziehungen des Museums zu den Münzforschern und wies auf die prachtvolle Münzsammlung des Landesmuseums hin, die in den letzten Jahren viele und ausserordentlich wertvolle Schenkungen erhalten hat. Am Sonntag vormittag wurde die von Herrn Hahn für die Jahresversammlung vorbereitete Münzen- und Medaillenausstellung im Bibliotheksaal des Landesmuseums besichtigt. Herr Hahn hatte eine Auswahl der hervorragendsten Stücke aus der jüngst dem Münzkabinett von Prof. Gerold Meyer von Knonau gestifteten Isenschmid-Meyer von Knonauschen Sammlung, sowie aus dem übrigen Bestande des Münzkabinetts, und, als Belegexemplare zu seinem Vortrag, solche aus dem Besitz des Landesmuseums und aus der Zentralbibliothek zusammengestellt. Andere Teilnehmer besuchten die Spezialausstellungen in der Zentralbibliothek und im Kunsthaus am Heimplatz, wo die nötigen Erklärungen in verdankenswerter Weise von den Herren Dr. F. Burckhardt und Dr. W. Wartmann erteilt wurden. — Ein Besuch der berühmten Zisterzienser-Abtei Wettingen und des Badener Museums am Nachmittag schloss die genuss- und lehrreiche Tagung.

La Société d'histoire de la Suisse romande a tenu sa réunion ordinaire d'automne le mercredi, 24 septembre, à Grandson, sous la présidence de M. Théophile Dufour de Genève. Plus de cent personnes ont assisté à la séance du matin, dans la salle de l'Hôtel de ville qu'ornent les armoiries des baillis fribourgeois et bernois de Grandson. Vingt nouveaux membres ont été reçus. Le président a rappelé la mémoire de deux membres décédés Vincent Gottofrey, juge fédéral, et Eugène Secretan, l'un des doyens de la Société.

— M. Ernest Cornaz (Lausanne) présenta ensuite une consciencieuse étude sur Guillaume de Villarsel, un diplomate du XVe siècle, qui servit à la fois Berne et la Savoie. On a de lui neuf lettres, écrites de 1444 à 1447, et par lesquelles il rend compte de ses missions à l'avoyer et au Conseil de Berne. En 1441 il fut attaché comme conseiller au duc de Savoie. Mme. — William de Sévery (Lausanne) fit une spirituelle causerie sur des papiers trouvés dans des vieux meubles —. M. Henri de Mandrot-La Sarraz raconta la curieuse odyssée d'une aventurière du XVIIIe siècle, la «baronne de Görz» qui après avoir défrayé la chronique scandaleuse de Paris, vint à Yverdon, à la Noël 1760, et fut immédiatement reçue dans la bonne société. On finit cependent, au bout de huit mois, par constater la supercherie. — M. Maxime Reymond, (Lausanne) mit en relief la grande figure du chevalier Oton 1er de Grandson (1240—1328) qui fut l'un des hommes les plus influents et les plus importants de son époque. Il passa la plus grande partie de sa vie au service du roi d'Angleterre Henri III; son tombeau se trouve dans le choeur de la Cathédrale de Lausanne. — Une visite à l'église de Grandson, sous la conduite de M. Gilliard, architecte, permit aux assistants d'apprécier ce monument en grande partie de l'époque romane, d'admirer la décoration de ses murs et la variété des chapiteaux de ses colonnes. — Le dîner, servi dans la cour du château par l'Hôtel du Paon d'Yverdon, fut agrémenté des chants d'accortes Vaudoises en costumes qui prodiguèrent sans compter leurs jolies productions. — Le clou de la fête fut l'aimable réception des M. et Mme Godefroy de Blonay, propriétaires actuels du château de Grandson.

Die schweizerische Vereinigung für Erhaltung historischer Kunstdenkmäler hielt am Sonntag, den 28. September unter dem Vorsitz von Herrn Camille Martin-Genf ihre ordentliche Jahresversammlung in Solothurn ab. Herr Architekt O. Schmid, der die Restaurationsarbeiten an der St. Ursus-Kathedrale in Solothurn leitete, referierte über den Stand dieser Arbeiten und die Geschichte dieses Baudenkmals.

Basel, Historisch-antiquarische Gesellschaft. In der ersten Sitzung des Berichtsjahres vom 27. Oktober 1919 wurde Herr Dr. Carl Roth, Bibliothekar, zum Präsidenten gewählt; im Namen der Gesellschaft spricht dieser seinem Vorgänger, Herr Dr. Huber, die Anerkennung für seine vortrefflich geführte Leitung aus. Eine grosse Zahl hatte sich eingefunden, ungefähr 92 Mitglieder waren anwesend. Dr. Karl Bischoff-Hoffmann sprach über das «Haus zur Gäns» (Spalenberg Nr. 2), ein Basler Kaufmannsheim, über dessen Besitzer und Geschichte vom 14. Jahrhundert bis auf heute. — In der Sitzung vom 10. November hielt Herr Dr. Gustav Steiner einen für die Geistesgeschichte inhaltsreichen Vortrag über «Die Freundschaft zwischen Isaak Iselin und Peter Ochs. Der Referent beschäftigt sich mit einer Bio-

graphie über Peter Ochs. Das Pariser Tagebuch des Isaak Iselins ist vor kurzem mit Unterstützung der hist.-antiquar. Gesellschaft herausgegeben worden. — Am 24. November hielt Pfarrer A. Waldburger bei den Basler Geschichtsfreunden ein Referat, indem er die zwei ersten Kapitel aus einer grösseren Untersuchung über die «Kirche und Kirchengemeinde Elisabethen zu Basel» vorlas. — Die Sitzung vom 8. Dezember war dem Basler Dichter und Grossrat Wernhard Huber (1753—1818) gewidmet, über dessen Leben Prof. Dr. Paul Wernle ausführliche Mitteilungen machte. — Am 19. Januar sprach Dr. August Burckhardt über die «Parteikämpfe innerhalb der Basler Ritterschaft»; reichliche konkrete Beispiele aus Urkunden illustrierten die kulturhistorisch bedeutenden Ausführungen über das Mittelalter. — In der Sitzung vom 16. Februar orientierte Dr. Fritz Vischer-Elmiger einlässlich über die aktuelle Frage: «Die Entstehung und Geschichte der Neutralität von Hochsavoyen.» — Am Samstag Nachmittag, den 20. März, besichtigte eine grössere Anzahl der Mitglieder unter Führung von Herrn Dr. Karl Stehlin die neuesten Ausgrabungen auf dem Schönenbühl bei Augst. — In der Schlussitzung am 29. März sprach Dr. Wilhelm Vischer-Iselin über Heinrich von Treischkes «Politik». — Einen kurzen Jahresbericht über die arbeitsreiche und anregende Tätigkeit des Vereins erstattet der rührige Präsident, Herr Dr. Karl Roth in der «Basler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde» (Bd. 19, Heft 1). Die Zeitschrift wird von der Gesellschaft herausgegeben und von Dr. E. Dürr vortrefflich redigiert.

Genève. La Société d'histoire et d'archéologie continue toujours sa grande activité; les séances et conférences des années 1918 et 1919 sont résumées dans le Bulletin de la Société tome 4, livr. 5 et 6. La prochaine livraison contiendra les comptes-rendus des séances tenues durant l'hiver 1919—1920, sous la présidence de M. Paul E. Martin. Nous donnons ci-dessous la liste des sujets traités: séance du 13 novembre 1919: M. Charles Borgeaud. «Gaspard de la Rive et la réorganisation des études dans l'Académie de la Restauration».— Le 27 novembre: M. Albert Choisy «l'auteur des Annales de Savyon»; M. Victor Martin «Un nouveau fragment d'Ephore»; M. Henri Le Fort «Le Congrés d'Aix-la-Chapelle» (1818). — Le 18 décembre: M. Henry Deonna «Les anciennes marques familiales suisses». — Le 8 janvier 1920: M. Frédéric Gardy «Les origines de la Bibliothèque de Genève». — Le 22 janvier une séance publique avec projections lumineuses donnée par MM. Waldemar Deonna, Louis Blondel et Camille Martin sur: «Les monuments hist. genevois; leur valeur nationale et leur intérêt éducatif, les mesures de conservation qu'ils réclament». — Le 12 février M. Arthur Piaget «Un poème inédit d'Oton de Grandson». — Le 26 février M. Raoul Montandon «La station préhistorique de Cotencher». — Le 11 Mars: M. Alfred Cartier «Note sur la date de construction de la ville romaine de La Grange»; M. Louis Blondel: «L'oppidum gaulois de Genève». — Le

25 mars: M. Ernest Muret: «Conjectures sur le nom de Romainmôtier»; M. Paul E. Martin: «La Collection Galiffe aux Archives de Genève. — Le 15 avril: M. Henri Naef «Genève et la conjuration d'Amboise 1560». Le 29 avril: M. Victor van Berchem «Le traité de combourgeoisie de 1477»; M. E. L. Burnet «Une semaine du Tribunal révolutionnaire, 3—7 août 1794». — Le 6 mai: M. Eugène Choisy «Histoire religieuse de Genève à l'époque des évêques»; M. Francis Reverdin «Les fontaines de Genève».

La Société d'histoire et d'archéologie de Genève a pris part le 20 décembre 1919 au jubilé des 40 ans de notariat de M. **Emile Rivoire,** ancien président de la Société; auquel elle fit hommage d'une adresse et d'une plaquette de bronze due au ciseau de Melle C. Roch.

Luzern. Im Sommer 1919 wurde in Luzern eine Gesellschaft zur Erforschung der heimischen Ur- und Frühgeschichte gegründet, die sich nach ihrer ältern und berühmten Schwester in Zürich Antiquarische Gesellschaft Luzern nennt.

Neuchâtel. A la Sociètè d'histoire (séance du 20 novembre) Mr de Perregaux succéda M. J. Jeanjaquet nommé président à l'unanimité; M. Ch. Knapp a été élu vice-président et M. L. Thévenaz confirmé dans ses fonctions de secrétaire.

St. Gallen. Aus dem Nachlasse des im Herbst 1918 verstorbenen bekannten st. gallischen Botanikers Theod. Schlatter ist dem Historischen Verein des Kantons St. Gallen zuhanden des Historischen Museums in St. Gallen eine reiche Sammlung schweizerischer Medaillen und Münzen zugekommen, die in 289 Nummern über 700 Stücke umfasst, darunter manches Stück von hervorragendem Wert.

Historischer Verein des Kantons St. Gallen.[1]) Auf Ende Dezember 1918 reichte Herr Dr. Hermann Wartmann seine Demission als Präsident des hist. Vereins ein. Die ausserordentliche Hauptversammlung vom 22. Januar 1919 ernannte Herrn Dr. Wartmann zum Ehrenpräsidenten des Vereins und wählte sodann Herrn Dr. Placid Bütler, Professor der Geschichte am Obergymnasium, zum Nachfolger. In seiner Antrittsrede (5. Februar) würdigte der neue Präsident mit Worten warmer Anerkennung die grossen Verdienste seines Vorgängers, der 1859 den Verein ins Leben gerufen und seit 1863 als Präsident geleitet hatte, und zeichnete sodann in kurzen Worten die Richtlinien des neuen Kurses. Diese Antrittsrede wird dem nächstens erscheinenden 36. Band der «Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte» beigegeben und ist bereits mit dem Untertitel «Rückblick und Ausblick» auch separat erschienen.

Der St. Galler Historische Verein zählt gegenwärtig über 550 Mitglieder. Die stets gut besuchten Sitzungen finden vom November bis Mai zweimal im Monat statt. Mitte Juni und am 16. Oktober (Gallustag)

---

[1]) Die Mitteilungen über St. Gallen verdanke ich zum grossen Teil Herrn Prof. Dr. Pl. Bütler.

zieht der Verein aufs Land hinaus und hält da in einer grössern Ortschaft seine Versammlung ab, an welcher vor immer zahlreich anwesenden Geschichtsfreunden Vorträge vornehmlich lokalgeschichtlichen Inhalts geboten werden. Der letztjährige Sommerausflug ging nach Altstätten, der Herbstausflug (Hauptversammlung) nach Gossau. In Altstätten, den 15. Juli, hielt Herr Dr. C. Moser das Hauptreferat über Altstätten im 18. Jahrhundert. In Gossau begrüsste Nationalrat Staub die Versammlung, indem er den Verein zu seinem 60. Lebensjahre beglückwünschte und seinem Gründer und Leiter, Herrn Dr. Hermann Wartmann wohlverdienten herzlichen Dank zum Ausdruck brachte. Der Präsident, Prof. Dr. Bütler, sprach alsdann über die Geschichte von Gossau und Andwil, in welcher die Gestalten der Edlen von Andwil, die Reformations- und Revolutionszeit das meiste Interesse beanspruchten. Herr Redaktor Dr. Leo Cavelti berichtete in einem formschönen, eingehenden Vortrag über den Anschluss der Abtei St. Gallen an die alte Eidgenossenschaft. — In der ersten Wintersitzung vom 5. Nov. erstattete Herr Prof. Dr. J. Egli einen aufschlussreichen Bericht über die historischen Sammlungen in St. Gallen auf Grund seines bereits gedruckt vorliegenden Jahresberichtes 1918/19, der eine erfreuliche «Beilage zum Berichte des Verwaltungsrates der Ortsgemeinde der Stadt St. Gallen» bildet. Herr Lehrer J. Geel las den ersten Teil der Arbeit vor: «Ein Lebensbild des Statthalters Johann Baptist Gallati von Sargans» (1771—1844), eine Studie, die im St. Galler Neujahrsblatt erscheint. Ebenso gab Hochw. Herr Stiftsbibliothekar Jos. Müller in der Sitzung vom 3. Dezember ein gewinnendes Lebensbild des st. gallischen Abtes Beda Angehrn (1725—1796). — Die Sitzung vom 17. Dezember war der Rechtsgeschichte gewidmet, es referierte Herr Dr. C. Moser: «Das Strafrecht des ältesten st. gallischen Stadtbuches». — Der Vortrag am 21. Januar von Prof. Dr. A. Nägeli galt der Persönlichkeit des Westschweizers Eugen Rambert (1830—1886) als politischen Schriftsteller. — In der Sitzung vom 19. Februar brachte Herr Dr. Werner Naef einen guten Auszug aus seiner Dissertation: «Der Sonderbundskrieg als Vorspiel der Revolution von 1848». — Am 3. März fesselte Dr. Traugott Schiess die Mitglieder des hist. Vereins mit seinen Darbietungen: «Aus dem Kt. St. Gallen des 17. Jahrhunderts.» Derselbe Referent sprach in der folgenden Sitzung vom 31. März über Joh. Dierauers Wirksamkeit im hist. Vereine. Es folgten die eingehenden Ausführungen vom Stadtbibliothekar Herr Dr. A. Schelling über den st. gallischen Handel im 14. und 15. Jahrhundert. Darüber folgte die Fortsetzung in der Sitzung vom 14. April. Im zweiten Teil des Abends machte Herr Architekt Dr. Hardegger Mitteilungen über das Klösterchen Notkersegg. — Der Historische Verein von St. Gallen sieht auf eine rege, grosse und allseitige Wintertätigkeit zurück.

Thurgau. Der historische Verein des Kantons Thurgau hielt seine Jahresversammlung am 13. Oktober auf der Höhe von Mammertsberg

bei Roggwil. Herr Professor Dr. Leisi (Frauenfeld) machte die Teilnehmer in seinem Vortrage mit der Geschichte des Schlosses Mammertshofen bekannt. Nach Besichtigung des Schlosses fuhren die Historiker nach Arbon zum Hotel «Baer» zum gemeinsamen Mittagessen. Es folgte die Besichtigung der reichen geschichtlichen Eigenheiten von Arbon: des Hafens mit den Fundstätten aus der Pfahlbauperiode, der Galluskapelle, des Schlosses mit dem sog. Landenbergsaal und das Ortsmuseum. Unter dem Vorsitz des Vereinspräsidenten Dr. Bueler (Frauenfeld) wurden die offiziellen Jahresgeschäfte rasch abgewickelt; daran schloss sich der sehr instruktive Vortrag von Staatsarchivar Schaltegger über: «Sinn und Bedeutung der Wappen im allgemeinen und der thurgauischen Wappen im besondern.» — Der herzliche Empfang der Behörden und Bevölkerung von Arbon machte die Tagung zu einer sehr eindrucksvollen.

Valais. La Société d' Histoire du Valais romand a tenu son assemblée annuelle le dimanche 7 décembre à St. Maurice à l' Hôtel du Simplon. Le comité s'est constitué comme suit: Président: M. Bertrand, pharmacien à Chexbres. — Vice-président: Dr. Victor Bovet, médecin à Monthey. — Secrétaire: M. Pierre Bioley, pharmacien, à Orbe. — Caissier: M. Alfred Comtesse, chimiste, à Monthey. — Archiviste: M. Alfred Millioud, paléographe, à Lausanne. — Membres: M. J.-C. de Courten, juge cantonal, à Sion; M. Louis Courthion, journaliste à Genève; M. Joseph Morand, archéologue cantonal àMartigny; M. Maurice Trottet, président de la Ville de Monthey, M. Pierre Bioley continue à assumer la rédaction des «Annales valaisannes» et M. Comtesse se charge de la conservation de la bibliothèque. L'assemblée a entendu un très intéressant travail de M. Foex sur La Famille de Duin, dont le manoir en ruines (la Tour de Duin) se trouve près de Bex. Elle a décidé d'adresser aux autorités une invitation pressante à édicter des prescriptions pour la conservation, et l'entretien des archives communales; elle a décidé l'élaboration d'un programme pour l'histoire de ces mêmes communes.

Vaud. La Société vaudoise d'histoire a eu le 11 février à Rolle une de ses séances les plus intéressantes, sous la présidence de M. Eugène Mottaz, professeur à Lausanne. Elle a entendu en premier lieu M. le syndic Simon parler des monuments historiques de la ville, à commencer par le château, qui date du treizième siècle. M. Eug. Mottaz, président, a fait une causerie sur les eaux ferrugineuses et sulfureuses de Rolle, aujourd'hui disparues et que le docteur Tissot recommandait dans le traitement des «maladies des savants et des gens des lettres». M. Ch. Gilliard, a étudié les origines de la ville de Rolle, que les documents mentionnent pour la première fois en 1330. Enfin, M. Marius Perrin, professeur, a égayé l'assistance par le récit d'une farce qui fit grand bruit à Rolle, en 1823, et qui faillit avoir de graves suites diplomatiques: deux étudiants avaient fait promener dans la ville un porc décoré d'une

cocarde blanche et portant un écriteau avec ces mots: «C'est aujourd'hui ma fête», allusion à Louis XVIII; cela leur valut une amende et une suspension des cours académiques.

Vaud. La société du Vieux-Morges. M. le professeur Ernest Roguin, à Lausanne, membre du comité du Vieux-Morges, par dispositions datées du 28 février 1918, attribue à la Société du Vieux-Morges une centaine d'objets d'art (meubles, tableaux, gravures, porcelaines), représentant plusieurs dizaines de milliers de francs. Comme témoignage de reconnaissance, le Vieux-Morges a nommé M. Roguin vice-président d'honneur.

Vaud. Château de Chillion. L'association pour la restauration du château de Chillon a tenu le 1er octobre après-midi, dans la salle des Chevaliers, sa 25me assemblée générale annuelle. M. le conseiller d'Etat Dubuis présidait la séance. Rapidement la partie administrative fut liquidée. Le président rappela la mémoire des membres du comité décédés depuis la dernière assemblée c'est-à-dire MM. V. Duboux, Charles Vuillermet, G. Favey et Paul Etier, qui tous ont été de précieux et dévoués collaborateurs de l'association. Le 16e rapport du comité contient des renseignements sur les travaux exécutés au Château et sur l'ancien grenier de Poliez-Pittet transféré à Chillon. Continuant la série de ses études sur les différentes parties du château, M. le professeur Naef fit ensuite une brève mais captivante causerie sur le «Bâtiment des Trésors», édifié par Pierre II de Savoie de 1856 à 1859.

Professor Johannes Dierauer.

Der grosse Lehrer und Gelehrte, der am 14. März dieses Jahres im Alter von fast 78 Jahren in St. Gallen zur ewigen Ruhe eingegangen ist, entstammte einem alteingesessenen Bauerngeschlecht des st. gallischen Rheintals. Die «Tierower» lassen sich in Bernegg, dem Heimats- und Geburtsort des Verstorbenen, zurückverfolgen bis ins 15. Jahrhundert; sie traten zuweilen als «Hofschreiber» oder «Hofammänner» an führende Stelle im dörflichen Gemeinwesen. Zeitlebens war Dierauer seinem Heimatsort, den er von dem bescheidenen, am Bergabhang so herrlich gelegenen väterlichen Gut «zum Rüden» weithin überblicken konnte, in treuer Anhänglichkeit zugetan. Seine Liebe zur heimischen Scholle, sein ausgeprägtes Gefühl der Bodenständigkeit mag beigetragen haben zum unüberwindlichen Misstrauen, mit dem er den modernen sozialen Theorien jener Art, wie sie sich vornehmlich in den fluktuierenden Bevölkerungsklassen geltend machen, gegenüberstand. Er wurde geboren am 20. März 1842, besuchte die Primarschule seines Heimatsorts, sodann die Sekundarschule zu Rheinegg und schliesslich die technische Abteilung der st. gallischen Kantonsschule, die er im Frühjahr 1861 verliess. Die Kantonsschule schloss damals noch ohne Maturitätsexamen ab;

dagegen wurde der Abiturient auf Verlangen ohne weiteres zur Sekundarlehrerprüfung zugelassen. Dierauer bestand dieselbe vor der Prüfungskommission des evangelischen Konfessionsteils und übernahm dann unverzüglich, 19 Jahre alt, eine gerade vakante Stelle an der Sekundarschule in Flawil und wirkte da 3 Jahre lang, eine Zeitspanne, die er als eine der glücklichsten seines Lebens bezeichnete.

Aber gleich machte sich bei dem strebsamen jungen Lehrer der Drang nach einer wissenschaftlichen Laufbahn geltend und veranlasste ihn zum nachträglichen Studium der klassischen Sprachen. Vorzüglicher Privatunterricht und eiserner Fleiss brachten ihn an das gewünschte Ziel. Vom Frühjahr 1864 bis Frühjahr 1867 lag er hierauf an der Universität Zürich historischen Studien ob, wobei die Vorlesungen von Büdinger und Georg von Wyss für ihn wegleitend wurden. Ein Sommersemester in Bonn und ein anschliessendes Wintersemester in Paris ermöglichten den normalen Abschluss dieser akademischen Studien; eine Untersuchung zur Geschichte des Kaisers Trajan, die als Seminararbeit ihm im letzten Zürcher Semester einen Preis eingetragen hatte, wurde nachträglich zur Dissertation erweitert («Beiträge zu einer kritischen Geschichte Trajans») und führte zur Promotion an der philosophischen Fakultät der Universität Zürich im Sommer 1868.

Bereits hatte Dierauer, einer Einladung des st. gallischen Erziehungsdirektors Folge leistend, die Lehrstelle für Geschichte an der Kantonsschule übernommen, als Nachfolger des zum eidgenössischen Unterarchivar ernannten Wilhelm Gisi. In dieser Stellung entfaltete er fast 4 Jahrzehnte hindurch eine höchst segensreiche Wirksamkeit als Lehrer und Erzieher, nicht bloss durch das Mittel des Unterrichts, sondern ebensosehr durch seine ganze Lebenshaltung, die zwingende Macht seiner Persönlichkeit, zu der der Schüler mit ehrfürchtigem Vertrauen aufblickte. Er blieb diesem Wirkungskreis und seinen Freunden Wartmann und Götzinger treu, obgleich im Laufe der Jahre verlockende Einladungen zur Uebernahme akademischer Lehrstellen an ihn ergingen. Noch länger als seine Lehrtätigkeit dauerte sein Wirken an unserer Stadtbibliothek, deren Leitung er im Nebenamte 1874 übernahm und die er beibehalten hat bis zu seinem Tode. Er baute nach und nach die «Vadiana» zu einer eigentlichen Musteranstalt aus, im Sinn und Geist ihres Begründers, des st. gallischen Bürgermeisters und Humanisten Vadian. In den letzten 18 Jahren stand ihm dabei sein jetziger Nachfolger, Herr Dr. T. Schiess, als zweiter Bibliothekar fördernd zur Seite.

Sein Grösstes leistete Dierauer jedoch als Mann der Wissenschaft durch seine zahlreichen wissenschaftlichen Publikationen, unter welchen die «*Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft*» als standard work sich abhebt und als nationale Tat in der romanischen Schweiz nicht minder geschätzt wird als bei uns. Zweimal hat der h. Bundesrat sich veranlasst gesehen, dieses Werk vor dem ganzen Volke zu ehren: anlässlich des 70. Geburtstags des Verfassers am 20. März 1912, da unsere oberste Landesbehörde dem Jubilar den Glückwunsch des Landes übermittelte mit der Begründung,

dies zu tun sei seine patriotische Pflicht, da sich Dierauer durch seine Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft, geschrieben im hehren Dienste der Wahrheit, um unser Vaterland verdient gemacht habe — und erst kürzlich, als er ihm den Preis Binet «für Förderung des vaterländischen Geistes und der nationalen Eintracht» zuerkannte. Man findet in dieser «Schweizergeschichte» zwar nicht den weithinschallenden Patriotismus eines Johannes von Müller, aber ein wohlerwogenes, massvolles Urteil in jener klaren, durchsichtigen Formulierung, die wir so häufig bei unsern romanischen Intellektuellen zu schätzen Gelegenheit haben, umfassende Beherrschung der Quellen und der gesamten einschlägigen Literatur und streng kritische Durcharbeitung derselben, dabei die politische Gesinnung fest verankert im Wesen unseres demokratischen Föderativstaates. Die Anfänge dieses nun in 5 Bänden vorliegenden und bis 1848 reichenden Werkes gehen auf 37 Jahre zurück; die 2 ersten Bände liegen bereits in dritter Auflage vor; eine meisterhafte Uebersetzung ins Französische durch den Kantonsbibliothekar Auguste Reymond in Lausanne hat es dem gebildeten Teil der welschschweizerischen Bevölkerung nahegebracht.

Es kann sich hier nicht darum handeln, näher auf das Wesen der Dierauerschen Geschichtschreibung einzugehen. Es wird von anderer Seite geschehen und zwar im nächsten Neujahrsblatt des st. gallischen historischen Vereins. Aber auf weitere Forschungsgebiete des verstorbenen Gelehrten soll noch hingewiesen werden. Dierauer ist nicht bloss der Geschichtschreiber der Schweizerischen Eidgenossenschaft, der grösste seit Johannes von Müller; er ist auch der Geschichtschreiber des *Kantons St. Gallen* und zwar nicht nur durch sein meisterhaftes Lebensbild des Gründers und ersten Staatsmanns des Kantons, Müller von Friedberg, und durch seine Geschichte der wissenschaftlichen Leistungen im Kanton während des ersten Säkulums seines Bestehens, sondern vor allem durch seine zwar knappe, aber doch alle Zweige des staatlichen Lebens umfassende Geschichte des Kantons, wie sie im Zentenarbuch 1903 erschienen ist. Eine ganze Reihe von Vorarbeiten aus seiner Feder konnte er dieser zusammenfassenden Darstellung zu Grunde legen, so die 4 Neujahrsblätter: Entstehung des Kts. St. Gallen, der Kanton in der Mediationszeit, in der Restaurationszeit und in der Regenerationszeit. — In diesen Rahmen hinein gehören auch 2 Neujahrsblätter, die er der *Stadt St. Gallen* widmete, die ihm das Bürgerrecht geschenkt hatte und mit der er so innig verwachsen war: Die Stadt St. Gallen 1798 und 1799. — Auch die *st. gallischen Landschaften* wurden von Dierauer gelegentlich mit Neujahrsblättern bedacht: Das Toggenburg unter äbtischer Herrschaft, die st. gallischen Obervögte auf Rosenberg bei Bernegg, Rapperswil und sein Uebergang an die Eidgenossenschaft, die Toggenburgische Moralische Gesellschaft u. a. — Und endlich ist er der Geschichtschreiber der Lehranstalt, an der er 39 Jahre gewirkt hat; seine *Geschichte unserer Kantonsschule* steht mit in erster Linie unter den Schulgeschichten der Schweiz.

Die Quelleneditionen, in denen sein Freund Dr. Wartmann und sein langjähriger Mitarbeiter Dr. Schiess so Hervorragendes geleistet haben, lagen

ihm ferner; doch ging er ihnen nicht aus dem Wege, und wo er da Hand anlegte, kam auch recht Erfreuliches heraus. Es sollen hier bloss die 18 Hefte «St. Gallischer Analekten», der «Briefwechsel zwischen Johann Rudolf Steinmüller und Hans Konrad Escher von der Lint» und die musterhafte Edition der «Chronik der Stadt Zürich» (Quellen zur Schweizer Geschichte XVIII) genannt werden. —

An dieser Stelle sei auch noch auf Dierauers Betätigung in der *Allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz*, der er seit 1868, als Mitglied des Gesellschaftsrates seit 1904 angehörte, hingewiesen und vor allem auf sein Wirken im *Historischen Verein des Kantons St. Gallen.* In treuer Zusammenarbeit mit dem Gründer des Vereins, Dr. Hermann Wartmann, der über ein halbes Jahrhundert hindurch auch der Leiter desselben war und der nun als hochbetagter Mann an der Bahre seines jüngern Freundes stand, und lange Zeit auch im Verein mit dem unvergesslichen Professor Götzinger (Dierauer hat dessen Leben und Streben im Neujahrsblatt 1897 geschildert) hat Professor Dierauer 52 Jahre lang einen grossen Teil seiner riesigen Arbeitskraft unserm Historischen Verein gewidmet. Er hat in zahlreichen Vorträgen — es trifft im Durchschnitt 4 auf das Jahr! — eine Fülle von Belehrung geboten über alle möglichen geschichtlichen und literargeschichtlichen Erscheinungen, Ereignisse, Persönlichkeiten, wobei die allgemeine und die schweizerische Geschichte, die kantonale und die Lokalgeschichte gleicherweise zu ihrem Rechte kamen. Die Vereinsabende, an denen Professor Dierauer sprach, waren gewissermassen kleine Festanlässe, bei welchen sich auch diejenigen Mitglieder einstellten, die sonst seltene Gäste in unserm Kreise waren. Und so war es auch, als in der ersten Vereinssitzung nach Dierauers Tod eine kleine Erinnerungsfeier abgehalten wurde: niemand wollte dabei fehlen, als es galt, dem verstorbenen Meister auch noch im altgewohnten Vereinslokal den Dank auszusprechen, der ihm schon bei der Trauerfeierlichkeit in der St. Leonhardskirche auf den letzten Gang mitgegeben worden war.

St. Gallen, den 2. April 1920. **P. Bt.**

Publikationen von Prof. Dr. Joh. Dierauer †.

Zusammengestellt von **Guido Hoppeler,** stud. phil.

Abkürzungen: *A. D. B.* = Allgemeine deutsche Biographie. — *Anz. G.* = Anzeiger für Schweizer Geschichte. — *Arch.* = Archiv für Schweizer Geschichte. — *Bod.* = Schriften des Vereins für Geschichte des Bodensees und seiner Umgebung. — *St. G. Anal.* = St. Gallische Analekten. — *St. G. Bl.* = St. Galler Blätter. — *St. G. Mitt.* = Mitteilungen zur vaterländischen Geschichte. (Herausg. v. histor. Verein i. St. Gallen). — *St. G. N.* = St. Gallische Neujahrsblätter. — *Zof.* = Zentralblatt des Neu-Zofingervereins.

Ueber den Einfluss der Politik auf die Reformation (Zof. 6).

Beiträge zu einer kritischen Geschichte Traians (Zürch. Diss.).

Die Entstehung des Kantons St. Gallen (St. G. N. 1870).

Ruotger und der Aufstand v. 953. — Eine kritische Untersuchung. — Büdinger, Untersuchungen, II, (Leipzig 1871).

Die Schlacht am Stoss. — Geschichte und Sage (Arch. 19).

Ueber das vermeintliche Treffen bei Wolfhalden 1405 (Anz. G. 2—1875).

Das Toggenburg unter äbtischer Herrschaft 1468—1798 (St. G. N. 1875).

Leodegar Bürgisser von Luzern, Abt in St. Gallen 1640—1717 (A. D. B. 3, S. 606).

St. Gallens Anteil an den Burgunderkriegen (St. G. N. 1876).

Der Kanton St. Gallen in der Mediationszeit 1803—1814 (St. G. N. 1877).

Der Kanton St. Gallen in der Restaurationszeit 1814—31 (St. G. N. 1878).

Die st. gallischen Obervögte auf Rosenberg bei Bernegg 1505—1798 (St. G. N. 1881),

Kuno von Stoffeln, Abt in St. Gallen 1379—1411 (A. D. B. 17, S. 384).

Karl Müller Friedberg 1755—1836. — Lebensbild eines schweiz. Staatsmannes (St. G. M. 21. 3. Folge, 1).

Johann Joseph Müller, st. gallischer Staatsmann 1815—1861 (A. D. B. 22. S. 628).

Karl Morell von St. Gallen, schweizer. Historiker und Dichter 1822—1866 (A. D. B, 22, S. 223).

Georg Leonh. Hartmann, der Geschichtschreiber der Stadt St. Gallen (Neue St. Galler Ztg. 1885 No. 12—14, 16—18).

Mötteli, St. Galler Kaufmanns- und Junkerfamilie (A. D. B. 22, S. 408).

Geschichte der schweizerischen Eidgenossenschaft. 5 Bde.: Bd. I, 1. A. 1887, 2. A. 1912 3. A. 1919. Bd. II, 1. A. 1892, 2. A. 1913, 3. A. 1920. Bd. III, 1907. Bd. IV, 1912. Bd. V. 1917. (Ins Französische übersetzt von Aug. Reymond. 1911—13. 4 Bde.).

Ulrich Rösch, Abt in St. Gallen 1426—1491 (A. D. B. 29, S. 166).

Aus der Sonderbundszeit, 7 Teile (St. G. Anal. 1, 7, 8, 9, 14, 17, 18).

Briefwechsel zwischen Joh. Rud. Steinmüller und Hans Konrad Escher von der Linth. (St. G. Mitt. 23).

Bartholomäus Schobinger 1500—1585 (A. D. B. 32, S. 209).

Sebastian Schobinger 1579—1652 (A. D. B. 32, S. 210).

Die Entstehung der Eidgenossenschaft. — Ein geschichtlicher Rückblick (Schweiz. Monatschrift für Offiz. 1891).

Aus der Lebensbeschreibung Georg Leonhard Hartmanns 1764—1828 (St. G. Anal. 2—4).

Johann Peter Panigarolas Bericht über die Schlacht bei Murten (Schweiz. Monatschrift für Offiz. 1892).

Rapperswil und sein Uebergang an die Eidgenossenschaft (St. G. N. 1892).
Briefe eines st. gallischen Staatsmannes 1829—33. — Gallus Jakob Baumgartner (St. G. Anal. 5).
Röm. Nunziaturberichte a. d. Reformat.-Zeit (St. G. Bl. 1893, No. 18—21).
Aus Ambühls Toggenburger Chronik (Toggenburger Bote 1893, No. 95—98).
Anton Joseph Suter 1720—1784 (A. D. B. 37, S. 198).
Georg Jenatsch [Vortrag] (St. G. Bl., 1894, S. A., 2. A. 1896).
Bilder a. d. Gesch. Lichtensteigs (Toggenburger Bote 1895, No. 48, 49, 50 u. 52).
Die schweiz. Neutralität (Beil. Allg. Ztg. 1895, No. 205—206).
Heinrich v. Treischke's Deutsche Geschichte, 5. Bd. u. der Sonderbundskrieg (St. G. Bl. 1895, No. 42—49).
Baron Fidel von Thurn (A. D. B. 38, S. 223).
Das Treffen bei Wolfhalden 1445 (Rheinquellen 1895, Appenz. J. B. III. F. 13. H.).
Ulrich Varnbüler 1440—96 (A. D. B. 40, S. 394).
Pankratius Vorster 1753—1829 (A. D. B. 40, S. 312).
Carl Wegelin 1803—1856 (A. D. B. 41, S. 424).
Jakob Wegelin 1721—91 (A. D. B. 41, S. 423).
Gabriel Walser 1695—1776 (A. D. B. 41, S. 16).
Georg Jenatsch's Tod (Bündner. Monatsblatt 1896).
Joh. Heinrich Pestalozzi, 1746—1827 [Vortrag]. (St. Gall. 1896).
Berner Briefe, dem histor. Verein des Kts. Bern zur Feier seines 50jährigen Bestehens dargebracht vom histor. Verein des Kantons St. Gallen. 1896.
Aufzeichnungen des Schultheiss. Joh. Jak. Wirth in Lichtensteig 1789—1817 (St. G. Anal. 6).
Pfarrer Gabriel Walser, der Chronist und Geograph. (St. Gall. 1896).
Laurenz Wetter 1654—1734 (A. D. B. 42, S. 238).
Ernst Götzinger 1837—1896. — Ein Lebensbild (St. G. N. 1897; Biog. Jahrbuch 1, S. 231; Schweiz. päd. Z. 6).
Die Befreiung des Rheintals 1798 (Bod. 27 u. S. A. Berneck 1898).
Aus Briefen Jeremias Gotthelfs (St. G. Bl. 1898, No. 8—9).
Die Stadt St. Gallen im Jahre 1798 (St. G. N. 1899).
Der Kampf um die Vorherrschaft in Deutschland (St. G. Bl. 1899, No. 1—4).
Josephine v. Beauharnais (l. c. 1899, No. 17—18).
Die Stadt St. Gallen im Jahre 1799 (St. G. N. 1900).
Bilder aus d. Zeit d. helvetischen Republik — [St. Gallische Scenen] (Die Schweiz 4. — 1900).
Chronik der Stadt Zürich. — Mit Fortsetzungen (Quellen zur Schw. Geschichte B. 18).
Vor hundert Jahren. — Aus dem Tagebuch Joseph Bühlers v. Brunnadern 1799 (St. G. Anal. 10; St. G. Blätter 1914).
Briefe an Dr. Anton Henne (St. G. Anal. 11).
Der Kanton St. Gallen in der Regenerationszeit 1831—40 (St. G. N. 1902).
Johannes Küenzle; Vortrag (St. G. Bl. 1902, No. 1—2).
Die Anfänge des Gymnas. der Stadt St. Gallen im 16. Jahrh. (l. c. 1902, No. 47 u. 48).
Ernst Goetzinger (A. D. B. 49 S. 494—497).
Die Anfänge des Gymnas. der Stadt St. Gallen (Mitt. d. Gesellsch. f. deutsche Erzieh. und Schulgeschichte, XIII, 89—106).
Neue St. Galler Publikationen: Johannes Kesslers Sabbata; die Vadian. Briefsammlung (Beil. All. Ztg. 1903, No. 204).
Briefe aus der helvetischen Consulta (St. G. Anal. 12).
Erinnerung an Joachim von Watt (Vadianus) 1484—1551 (St. Gall. 1904).
Politische Geschichte des Kts. St. Gallen 1803—1903 (St. Gall. 1904).

Korrespondenz zwischen Arnold Otto Aepli und Karl Anton von Hohenzollern 1864—84 (Beiträge zur St. Galler Geschichte 1904).

Aus den Papieren des Landammanns Aepli [Beziehungen zum fürstl.-hohenzollerschen Hause 1866] (St. G. Anal 13).

Briefe aus der Zeit der Freischarenzüge 1845 (St. G. Anal. 15).

Schicksale des Pfr. Jeremias Braun in Lichtensteig (St. G. Bl. 1906, No. 26—28).

Der Zug der Schweden gegen Konstanz 1633. — Eine Verletzung der schweiz. Neutralität im 30jährigen Krieg (Bod. 35, 1907).

Die Kantonsschule in St. Gallen 1856—1906 (St. Gall. 1907).

Aus der Geschichte des Hofes Bernang (St. G. Bl. 1908, No. 51).

Studentenbriefe eines Toggenburgers aus Heidelberg und Göttingen 1824—26 (St. G. Anal. 16).

Zwei Aktenstücke zur Geschichte der Stadtbibliothek St. Gallen 1908.

Welt- und Schweizergeschichte im Zusammenhang (Neubearbeitung von Schellings Lehrbuch 10. A. 1911).

Das Jubiläum der st. gall. Grenadier-Kompagnie i. J. 1797 (St. G. Bl. 1911, No. 9 u. 10).

St. Galler Erinnerungen einer deutschen Schriftstellerin (Aus Kunst und Leben 1913, No. 16 und 17).

Eine Erinnerung an Garibaldi. Nach Briefen eines Schweizers in Catania 1862 (Festgabe für Gerold Meyer v. Knonau. Zürich 1913).

Paul Kirchhofers Briefe aus Marseille und Algier 1846. (St. Gallen 1913).

Die toggenburgische «moralische Gesellschaft»; ein Kulturbild aus der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts (St. G. N. 1913).

Züge aus der Geschichte des appenzellischen Volkes bis zum Bundesvertrag von 1513 (Herisau 1913).

Genf und St. Gallen 1591. — Der Societé d'histoire et d'archéologie de Genève zum 13. März 1913 dargebracht vom Hist. Verein in St. Gallen (St. Gallen 1913).

Vor hundert Jahren (St. G. Bl. 1914, No. 1).

Zur Erinnerung an Hr. Jean Dierauer-Forrer in Oberuzwil 1847—1913 (Flawil 1914).

Oberst Hugo Hungerbühler; Nachruf (Schweiz. Monatschr. f. Offiz. 1916, No. 7).

Bernhard Simon, Architekt 1816—1900 (St. G. N. 1918).

Druck und Expedition *K. J. Wyss Erben* in Bern.

Alphabetisches Register

zu «Neue historische Literatur über die deutsche Schweiz» und
Table de la Revue des publications historiques de la Suisse romande.

Seite

Aebischer, Quelques cas de changements de noms de famille 66
—, La famille Alex 65
Ammann, A., d', Lettres d'armoiries et de noblesse concédées à des familles fribourgeoises 41, 67
Angehrn, Beda, Tagebücher, mitget. von Steiger 47
Aschwanden, Untergehende Kulturdenkmäler am alten St. Gotthardpass . . 53
Aubert, Th., Républiques suisses. Philibert Berthelier 57
Bellenot, La Grotte du Four 61
Benziger, Wappen und Buchzeichen von Einsiedeln 41
Bessire, P. O., Comment se renouvelait la combourgeoisie de Moûtier avec Berne 57
Besuch, ein fürstäbtlicher, in der Residenz zu Meersburg usw., mitget. von Steiger 47
Blaser, s. Urkunden 54
Blondel, A., Merlinge. Une maison seigneuriale 59
Blum, Der Schweizerdegen 49
Bonard, Charles Vuillermet 65
—, Le Musée du Vieux-Lausanne . . . 60
Borel, J., Voir Hurny 58
Boy de la Tour, M., Le Pré Monsieur . 60
Brandstetter, Die Siedelungen der Alamannen im Kanton Luzern 53
Bridel, Une figure originale de Lausanne d'il y a cent ans: le libraire Benjamin Corbaz 65
Briefe an Kunstmaler Jost Muheim, hrg. v. Wymann 46
Büchel s. Urkunden 42
Büeler, neu entdeckte mittelalterliche Wandmalereien 50
Bühlmann, Das Landgericht Konolfingen zur Zeit der helvet. Republik 44
Bürgerbuch, Luzerner, hrg. v. P. X. Weber 53
B[urckhardt], Zwingli-Medaille 42
Buffenoir, H., Statue de J. J. Rousseau élevée par Argand à Genève, 1779 . . 58
Butticaz, Em., Voir Tscharner 58
Camenisch, Nochmals Martin Seger . . 45
Campiche, F. R. et A. K. Armoiries des communes vaudoises 66
C[artier], Adrien Lachenal 51
Castella, Notes sur la fontaine de la Neuveville à Fribourg 62
—, L'intervention de Fribourg lors de la conquête du pays de Vaud 57

Seite

Castella, Deux documents inédits sur la révolution de Chenaux 59
Corpataux, Le bâtiment dit l'Académie . 59
Courtray, Catalogues des prieurs etc. d'Ittingen 46
Curti, Wappen der Aebte von Disentis 41
Daucourt, Le service militaire et les alliances sous le régime des Princes-Evêques de Bâle 57
—, Le service postal à Delémont aux XVIIe et XVIIIe siècles 60
D'Chriesi-Glogge 48
Dedual, Kulturbilder aus dem Leben der Ritter von Marmels 45
Delarue, H., Un manuscrit liturgique de l'Eglise de Genève 63
Demole, E., La société des Bellotiens . . 59
Denkschrift über die religiösen Zustände in Einsiedeln, mitgeteilt von Ringholz 46
Deonna, H., Lettres de noblesse et d'armoiries de familles genevoises . . . 67
Deonna, W., Genevois, conservons nos monuments historiques 63
—, Le dieu de Viège 61
—, Libero Patri Cocliensi 61
Dorveaux, L'inventeur Quinquet, maître apothicaire de Paris 65
Dubois, F. Th., Bibliographie des travaux publiés par Jean Grellet 67
Eidenbenz, Haus zum Salmen 44
Eppler, Geschichte des evangel. Seminars in Zürich 50
Escher, siehe Urkundenbuch 42
Fatio, Jean Jaquet, sculpteur 63
Favey, Un enlèvement et un grand mariage au XIe siècle 56
Finsler, Georg Finsler 46
Flugi, Zur Naturchronik und Klimatologie des Ober-Engadins 51
Gardy, F., Les livres de Pierre Martyr-Vermigli 64
Gauss, Zur Reformationsgeschichte von Maschwanden und Mettmenstetten . . 44
Gessler, Entwicklung des Geschützwesens in der Schweiz 49
Godet, Marcel, Un chapitre des relations entre Neuchâtel et Berne 43
Godet, Ph., Discours prononcé par le fils de M. Perot de Berlin aux Promotions du 15 avril 1795, à Neuchatel . . . 60
Gruaz, Trouvailles inédites de Vidy et d'autres lieux romains 62

Seite

Gull, Herald. Holzschnitt des Kardinals Andreas, Bischofs zu Konstanz . . . 41
—, Gemeindewappen des Kant. St. Gallen 41
—, Wappen von Arbon 41
Hauptmann, Von der Schwelle des Wappenwesens 40
Hauser, Fahrendes Volk in Winterthur 53
Heer, Die Kirchgemeinden Matt und Elm 44
—, Der schweiz. Ständerat 45
—, Zur Geschichte des glarnerischen Verkehrswesens 52
Hegi, siehe Siegelabbildungen und Urkundenbuch 41
Henggeler, Die Ausmalung des Einsiedler Münsters unter Augustin I. 51
Henrioud, Un vol à l'église de Montbreloz 60
—, Le service postal dans l'ancien évêché de Bâle 60
Hirschi, Leistungen und Lieferungen des Kantons Zürich für die franz. Armee 1798 und 99 49
Hofmann, siehe Knopf-Museum 52
Hurny, J. et Borel, J., Les revenus de Neuchâtel, gage d'emprunt sous Frédéric II de Prusse 58
Jecklin, Mitteilungen über die Frauenklosterkirche St. Peter zu Müstail . . 46
Inventaire sommaire des manuscrits appartenant à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève 64
Joliat, M., Essai sur l'archéologie et l'histoire du Jura bernois 62
Ischer, R., Die Freiheiten der Gesellschaft zu Kaufleuten in Bern 52
Ischer, Th., Die Chronologie des Neolithikums 40
Isler, Die Festung Winterthur und ihre Schleifung 55
Knopf-Museum, Berichte aus dem, redig. von Hofmann 52
Lehmann, H., 27. Jahresbericht des Schweizerischen Landesmuseums 51
Lehmann, W. L., Richard Kissling . . . 55
Lessing, Schlüssel zu einer Geheimkorrespondenz 1813/14 42
Leutenegger, Thomas Scherr im Thurgau 45
Lienhard-Riva, Contribution à l'armorial du Tessin 41
E. M., A propos des armoiries des sires de Grandson 67
Mantel, Geschichte der Zürcher Stadtbefestigung 49
Martin, Alfr., Künstlerfamilie Plepp . . 51
Martin, P. E., Traités et Douanes. Notes sur l'histoire des zones franches . . . 57
Meier, P. Gabriel, Rheinau vor hundert Jahren 48

Seite

Melley, C., La restauration de l'église de St-François 62
Merian, Reisetagebuch 53
Mestrezat, capit., Emm., Campagne en Suisse allemande... communiqué par A. de Moutet 58
Meyer, K., Der Schwurverband als Grundlage der schweizer. Eidgenossenschaft 48
—, Erschliessung des Gotthardpasses . . 53
—, Einwirkung des Gotthardpasses auf die Anfänge der Eidgenossenschaft . . 54
Meyer v. Knonau, Valentin Tschudi . . 45
—, siehe Rahn 45
Möhr, Rüfenverbauungen und Rheinwuhrungen von Mayenfeld 51
Mogeon, L., Autour de la Révolution vaudoise de 1798 58
Montmollin, P. de, Vitraux neuchâtelois des XVIe und XVIIe siècles 62
Montet, A. de, voir Mestrezat 58
Moser, Burg und Geschlecht von Belmont 44
Müller, Das Sigel der Seger 45
Murner, Thomas, siehe Scherrer 49
Neuweiler, Die Pflanzenreste aus den Pfahlbauten am Alpenquai in Zürich und von Wollishofen 40
Pierrehumbert, Les noms neuchâtelois de magistrats fonctionnaires et employés 60
Prechner, Der Savoyerzug 1834 44
Pury, P. de, Les séjours du conseiller François de Diessbach à Cressier 58
Raemy, T. de, Aperçu historique sur le régime du sel dans le canton de Fribourg 61
Rahn, Erinnerungen, herausg. von Meyer v. Knonau 45
Reichlen, Sépultures dans l'église de Königsfelden des chevaliers tombés à Sempach 62
Reimchronik des Appenzellerkrieges, herausgegeben von Schiess 43
Reutter, Potiers d'étain neuchâtelois . . 63
Reymond, M., La chapelle de Saint-Symphorien d'Avenches 62
—, Les origines de la maison de Savoie 65
Ringholz, Uri und Einsiedeln 47
—, Eine zeitgenössische Denkschrift über die religiösen Zustände in Einsiedeln 46
Ritter, Vinet et l'Institut de France . . 65
Robbi, Zur Bevölkerungsbewegung im Kanton Graubünden 51
Roch, Ch. A., La famille Le Coultre . . 66
v. Rodt, Zur Geschichte der Gesellschaft «zum Affen» in Bern 52
Rosselet, Clara, Le passage d'un bataillon vaudois à travers la principauté de Neuchâtel en 1814 58
Roulin, A., L'anonyme de Fribourg . 42, 64

Fortsetzung auf der dritten Seite des Umschlags.